

2^e Année N° 1

Prix de l'abonnement : Fr. 100.— l'an.

15 Mai 1929.

Prix du numéro : Fr. 10.—.

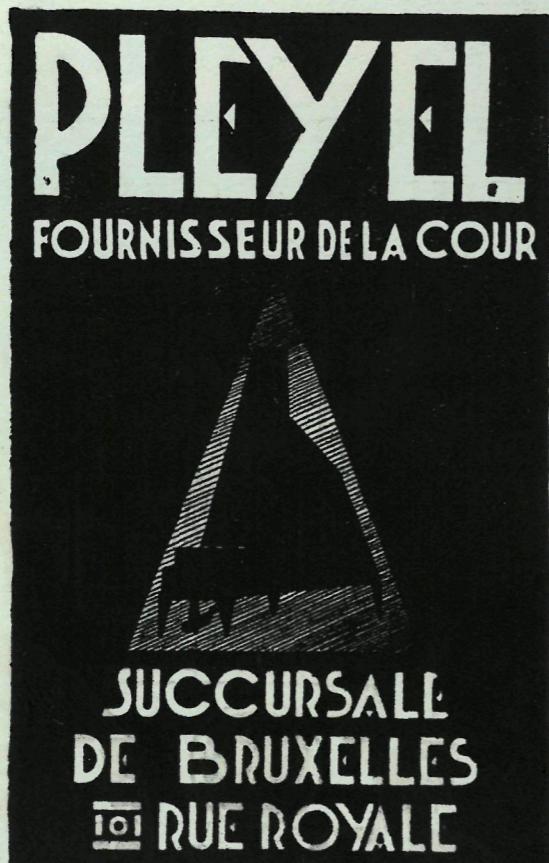
Variétés

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE DE L'ESPRIT CONTEMPORAIN

DIRECTEUR : P.-G. VAN HECKE



EDITIONS « VARIÉTÉS » - BRUXELLES



GALERIE
Javal & Bourdeaux
23-24, PLACE SAINTE-GUDULE
BRUXELLES

EXPOSITION

DES MANUFACTURES DE L'ÉTAT FRANÇAIS :

SÈVRES
LES GOBELINS - BEAUVAIS

De l'Administration
des Monnaies et Médailles

BRONZES DU MUSÉE RODIN

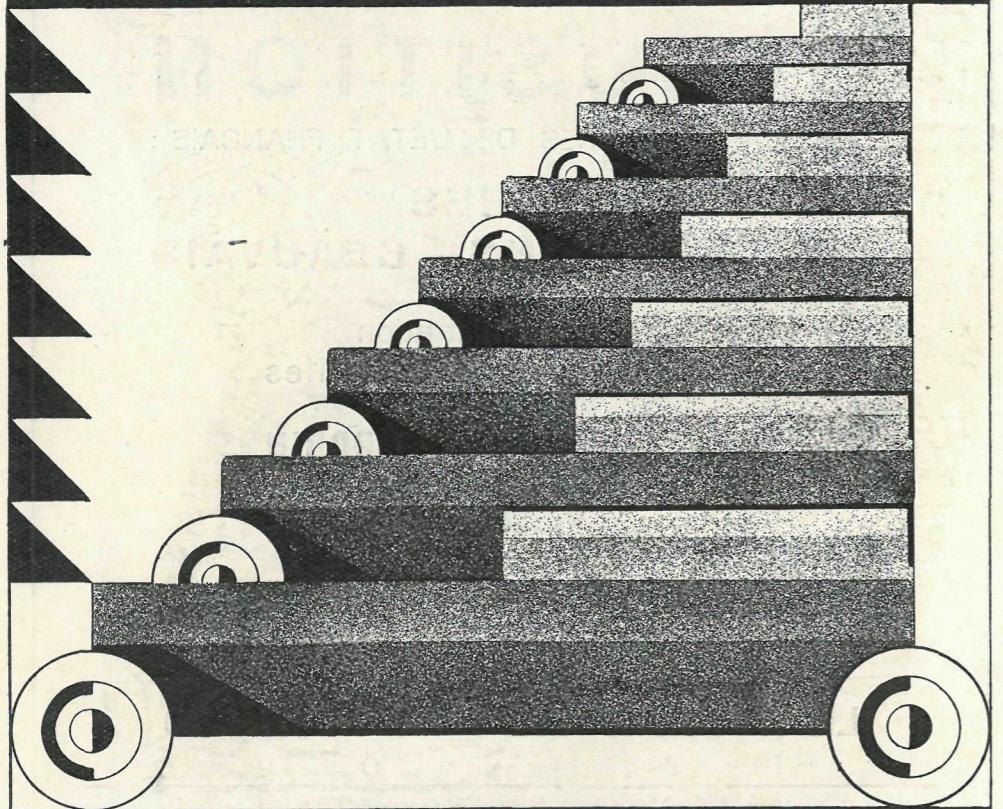
Chalcographie et Moulages
DU
MUSÉE DU LOUVRE

INAUGURATION
LE 1^{er} JUIN 1929 A 14 H. 30

GALERIE
JAVAL & BOURDEAUX
44 bis, rue Villejust, PARIS

Du 4 au 24 Mai
EXPOSITION des œuvres de Beltran MASSES

COUSIN CARRON PISART



EXCELSIOR ROSEN CART
CHENARD-WALCKER
IMPERIA STUDEBAKER
NA GANT PIERCE-ARROW
VOISIN

ADMINISTRATION & MAGASINS D'EXPOSITION
52, BOULEVARD DE WATERLOO TELEPH. 106,51 - 207,35 - 207,36
B R U X E L L E S



Les Etablissements René De Buck

SONT LES AGENTS DES PLUS
GRANDES MARQUES FRANÇAISES

CITROËN



4 ET 6 CYLINDRES
La première voiture
française construite
en grande série

8 CYLINDRES
Celle qu'on ne discute pas

B
BUGATTI

4 ET 8 CYLINDRES
Le pur-sang de la route

EXPOSITION — VENTE — ADMINISTRATION
BRUXELLES: 51, BOULEVARD DE WATERLOO
Tél. 120,29 et 111,66

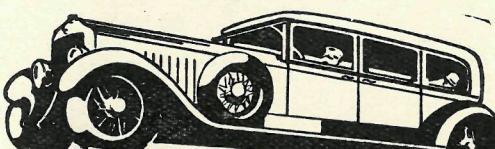
E X P O S I T I O N
28, AVENUE DE LA TOISON D'OR
Tél. 872,80

R E P A R A T I O N S
96, RUE DE LA COURONNE
Tél. 363,23 et 386,14
DÉPARTEMENT DES VOITURES D'OCCASION
154, RUE GRAY
Tél. 300,15

Minerva Motors S. A. - Anvers

AGENTS POUR LE BRABANT:

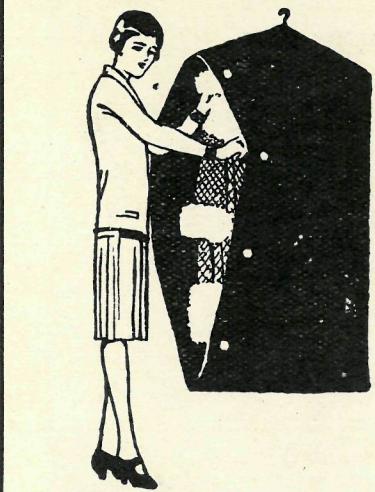
Agence des Automobiles Minerva
RUE DE TENBOSCH, 19-21, BRUXELLES



minerva

3 types : 12-20-32 c.v.

la voiture qui impose



Le sac IMPERMITE assure à
vos vêtements une protection
absolue contre les mites.
Le sac IMPERMITE peut con-
tenir plusieurs vêtements
disposés sur leur porte-manteau,
et être suspendu,
comme un porte-manteau
ordinaire, dans n'importe
quelle armoire.

IMPERMITE

Fr. : 9,50 chez tous les droguistes

Pour le gros, s'adresser à l'usine : 27, rue du Collège - Bruxelles

LES SOINS HYGIÉNIQUES DU VISAGE



Les soins de beauté bien compris, suivant les règles d'une bonne hygiène, conservent la finesse de la peau et la pureté du teint. Ils empêchent la naissance des rides et préviennent les autres désordres causés par les fatigues ou par l'âge. Ils gardent à l'épiderme toute sa fraîcheur; ils sont les secrets qui donnent au visage la vraie beauté, la beauté naturelle

LES PRODUITS DE BEAUTÉ

MARQUISSETTE

répondent à tous les besoins de la femme élégante et soucieuse de sa beauté

LAVAGE ET MASSAGE DU VISAGE

Le sel, le Cold cream, la crème anti-rides, la cire, la crème jaune la crème sport MARQUISSETTE

GRAND NETTOYAGE ANTISEPTIQUE DU VISAGE

La lampe à fumigations (vapeur et essence balsamique MARQUISSETTE)

POUR LES PEAUX NEUTRES

Le Tonic MARQUISSETTE, la Lotion n° 1 et la crème n° 1 MARQUISSETTE

POUR LES PEAUX SÈCHES

La Cire antiseptique MARQUISSETTE, la Lotion n° 1 et la Crème n° 131, la crème jaune MARQUISSETTE

POUR LES PEAUX GRASSES

La Crème orientale MARQUISSETTE, la Crème n° 2, l'eau blanche MARQUISSETTE

CONTRE LES POINTS NOIRS

La Fécule MARQUISSETTE, la Lotion n° 1, la Crème n° 2 et la Crème jaune MARQUISSETTE

POUR LE SOIR ET LE THÉÂTRE

La Crème émail, le Fond de teint, le Lait de beauté MARQUISSETTE

POUR LES MAINS ET LES ONGLES

La Pâte n° 54, le Blanc mystère MARQUISSETTE

La Vaseline, la Rosée, le Brillant MARQUISSETTE

POUR LA BOUCHE ET LES DENTS

L'Eau dentifrice MARQUISSETTE, le Baume MARQUISSETTE

POUR LA GORGE ET LES SEINS

La Lotion tonifiante MARQUISSETTE n° 61, la Crème fortifiante MARQUISSETTE n° 63

POUR LA CHEVELURE

La pommade à la mèche de bœuf, la lotion capillaire MARQUISSETTE

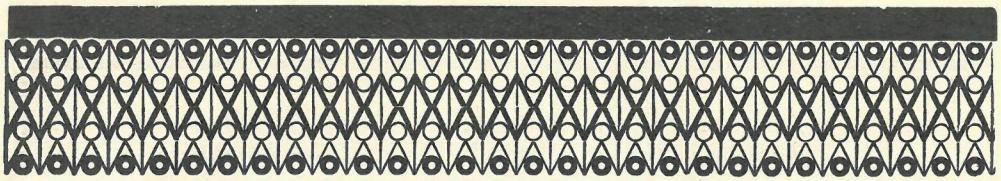
La Lotion flou MARQUISSETTE, la Lotion bleue MARQUISSETTE

Se vendent chez les coiffeurs, manucures et masseuses ayant une clientèle élégante.

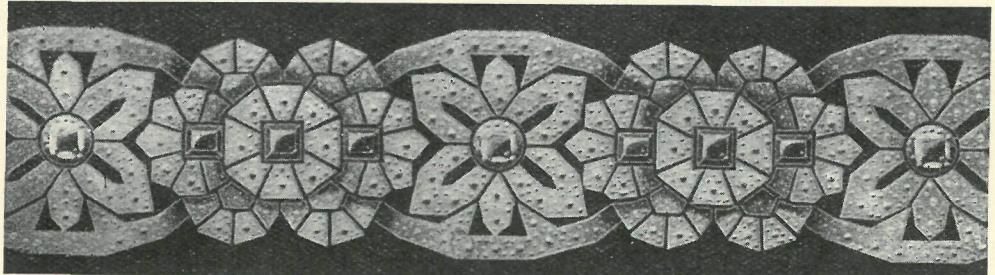
La brochure MARQUISSETTE

donne des explications détaillées pour chaque traitement

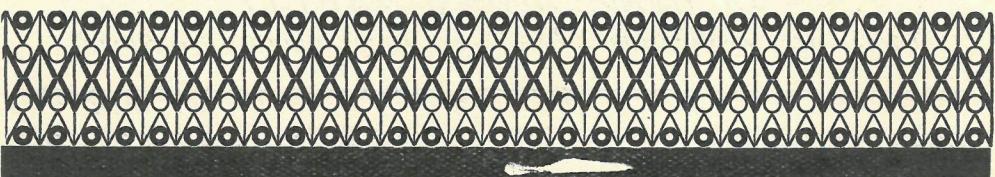
LABORATOIRE : 95, RUE DE NAMUR, BRUXELLES



**COLLARD
DE THUIN**



**JOAILLIERS
BRUXELLES
1 & 3, Bd ADOLPHE MAX**



BON DE GARANTIE
La Marque

Faculté d'échange
La Marque

Confiance justifiée.

Inspirés par une longue expérience des styles anciens et modernes, récompensés brillamment aux expositions universelles, les lustres de Boin - Moyersoen jouissent d'une préférence générale. La confiance que vous leur accordez est encore accrue par le bon de garantie et la faculté d'échange qui accompagnent chaque fourniture. Architectes, décorateurs, électriciens, sont unanimes à les recommander. Exigez la marque ci-dessous, certitude d'authenticité.

BOIN -- MOYERSOEN

BRONZES D'ÉCLAIRAGE
ANVERS
31, Longue rue des Claires

ET DE BATIMENT
BRUXELLES
142, rue Royale

Boucher



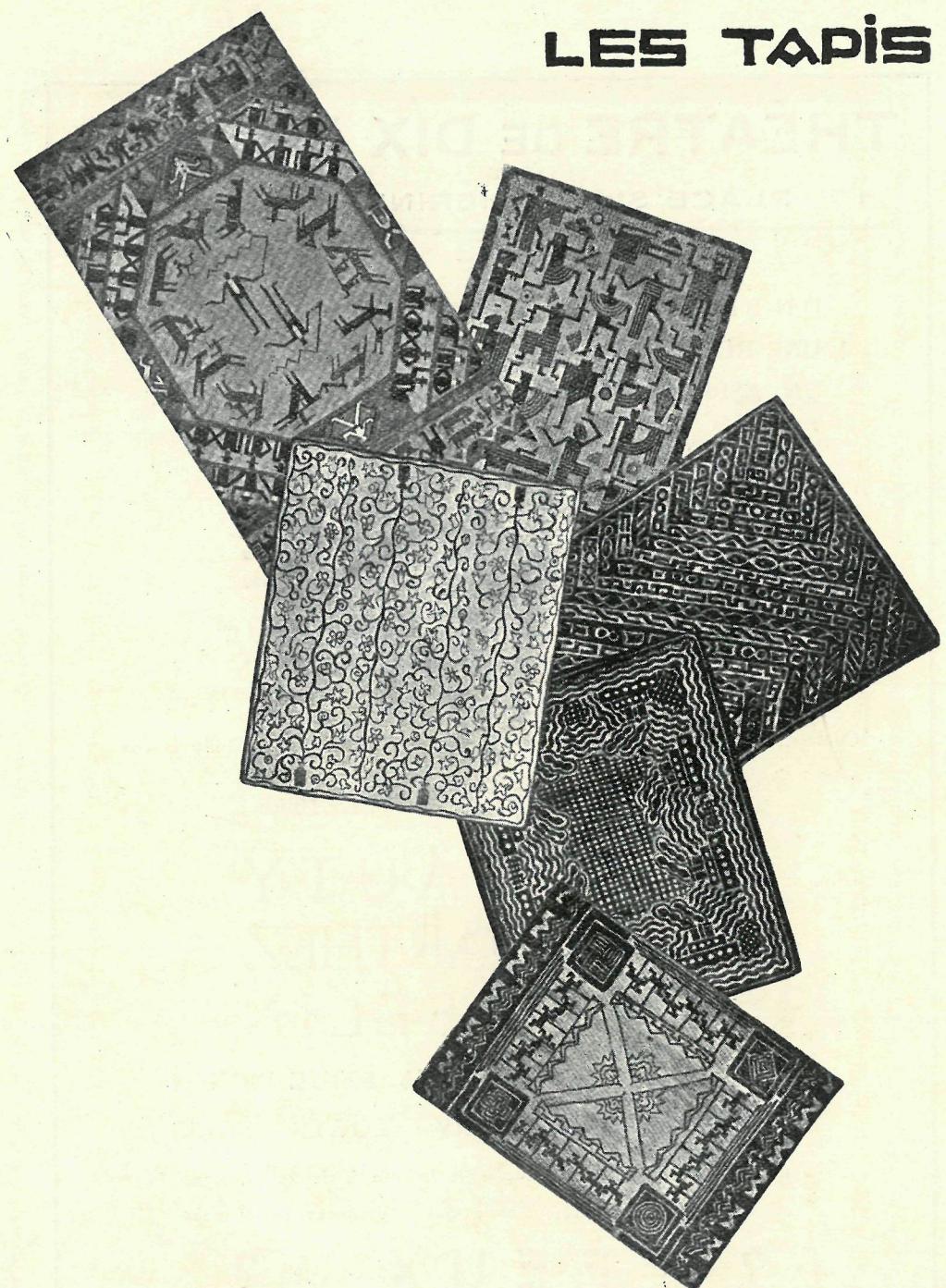
tissus modernes pour la couture et l'ameublement



Toile de Tournon : « Tennis » — Composition de Raoul Dufy

bianchini, férier
paris : 24^{bis} avenue de l'opéra
bruxelles : 5, pl. du ch^e de mars

LES TAPIS



CONFORT ET BON GOUT

LUSTRES À PARTIR DE **135 FRANCS**

Vous embellirez, à peu de frais, votre intérieur en achetant chez nous Lustres et Fauteuils.

Fauteuil art décoratif, à partir de **285 Fr.**

Divan transformable, à partir de **595 Fr.**

FAUTEUILS À PARTIR DE **250 F.**

LUSTRERIE DU MIDI
2, AVENUE DU MIDI (Place Rouppe)

DU STUDIO DE SAEDELEER
AU VILLAGE D'ETICHOVE LEZ AUDENARDE EN BELGIQUE

THÉATRE DE DIX HEURES

17. PLACE Ste-CATHERINE - BRUXELLES

UN SPECTACLE D'ESPRIT NOUVEAU
UNE REVUE SANS PLUMES ET SANS PAILLETTES
UN ASPECT INÉDIT DU MUSIC-HALL MODERNE

c'est

LA REVUE

en un acte et seize tableaux de PIERRE NEUVILLE

Costumes neufs créés par Jean Fossé

Décors de Géo Carrey

Orchestre dirigé par Florendas — Danses réglées par Miss Dolly Dorne

UNE DISTRIBUTION DE VEDETTE :

LYS GAUTY

Robert DARTHEZ

Paul ASSELIN

JENNY GOSSEN, NINA ALEXIA, RENÉE PIGNON

LES 10 EXTRAORDINARY FLOWER STARS

et une attraction sensationnelle et inédite à Bruxelles, dont
toute la presse parisienne d'avant-garde a consacré le succès

? FEUX ?

Création de lumière de GAB SORÈRE

Le spectacle qui vous réconciliera avec les revues de music-hall !

AUTOUR DU

KURSAAL D'OSTENDE

LES HOTELS
DE LA

S^{te} A^{me} "Les Palaces d'Ostende,,

L'Océan Le Continental Le Littoral

Direction générale : M. Jean FOUGNIAS

ET LE

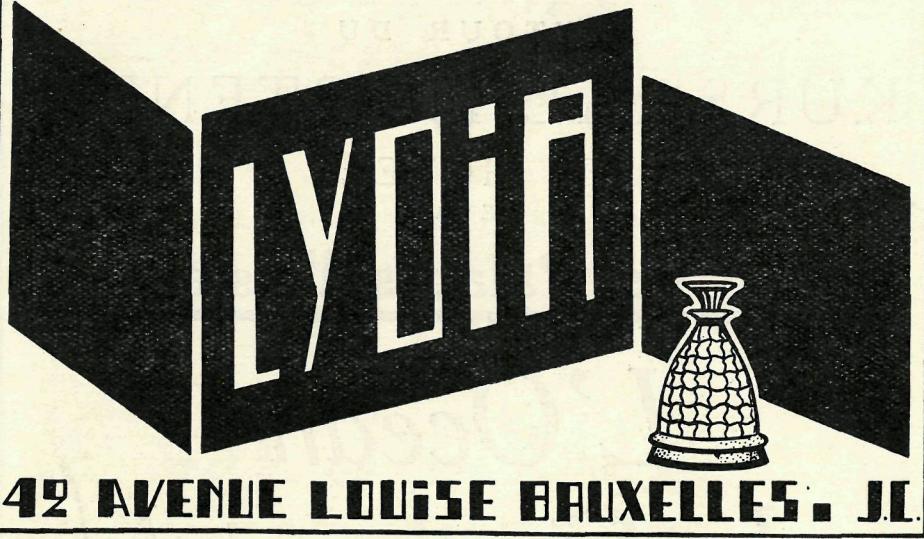
ROYAL PALACE HOTEL

que gère

La Société des Hôtels Réunis

HALL D'EXPOSITION — GALAS — ATTRACTIONS
SIX COURTS DE TENNIS
CERCLE PRIVÉ
PLAGE DU LIDO

SES PARFUMS EN FLACONS ANCIENS



SOINS DE BEAUTÉ



2, Porte Louise, Bruxelles (1^{er} étage)
LONDRES PARIS

Les "Produits Ganesh." inventés par Madame ADAIR et vivement recommandés par le corps médical, sont appliqués de façon rationnelle et scientifique par les soins de M A D A M E ELEANOR ADAIR

Téléphone : 220,91
NEW-YORK

Le cigare de l'homme du monde



MAISON CENTENAIRE (1820)

TRICOCHÉ

ses Cognacs, ses Vieilles Fines Champagnes

un disque
un phono
columbia



en vente partout
agence
générale
belge pour le gros :
50, rue philippe de
champagne, bruxelles

VARIÉTÉS

Revue mensuelle illustrée de l'esprit contemporain

DIRECTEUR : P.-G. VAN HECKE

2^{me} ANNEE. — N° 1

15 MAI 1929

SOMMAIRE

- Fernand Crommelynck *Tripes d'or (1^{er} acte)*
Georgette Camille *Retour aux ports*
Robert Guiette *Blaise Cendrars, les nègres et les enfants*
Sacher Purnal *Golligwog (I)*

CHRONIQUES DU MOIS

- Pierre Mac Orlan *Quartier réservé*
Henri Vandeputte *Soi-même*
Paul Fierens *Charme du Marais*
Pierre Courthion *Panorama*
André Delons *Dormir les yeux ouverts*
Franz Hellens *Les disques*

VARIÉTÉS

La carte postale, par J. Bernard Brunius — Paul Eluard : « L'Amour, la Poésie » — Jadis et naguère — « Vingt-quatre heures de la vie d'une femme » (Stefan Zweig) — « Die Welt ist schön » — « Film problems of Soviet Russia » — La Symphonie Nuptiale (Stroheim) — Le Patriote (Lubitsch) — La Rafle (von Sternberg) — Les Damnés de l'Océan (von Sternberg) — Les Quatre Diables (F. W. Murnau) — Les opinions de M. François Fosca — Prix de beauté — La mort du « comique »

Nombreux dessins et reproductions (Copyright by Variétés)
Le dessin reproduit sur la couverture est de Pierre de Vaucleroy

Prix du numéro : 10 Fr.

A l'étranger : 2 1/2 belgas

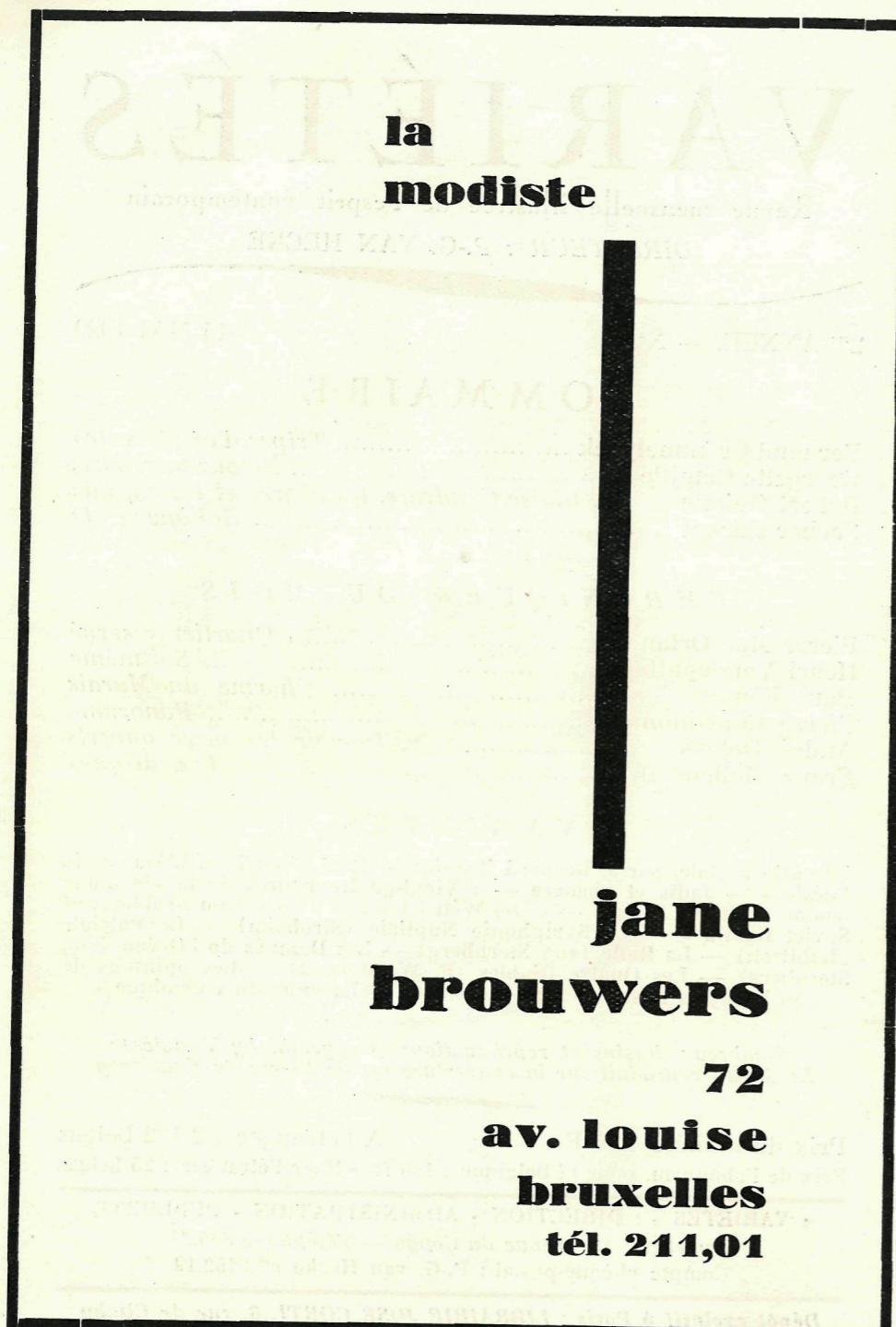
Prix de l'abonnement pour la Belgique : 100 fr. - Pour l'étranger : 25 belgas

« VARIETES » : DIRECTION - ADMINISTRATION - PUBLICITE

Bruxelles : 11, avenue du Congo — Téléphone 895.37

Compte chèque-postal : P.-G. van Hecke n° 2152.19

Dépôt exclusif à Paris : LIBRAIRIE JOSE CORTI, 6, rue de Clichy
Dépôt pour la Hollande : N. V. VAN DITMAR, Schiekade, 182, Rotterdam.



694



Frans Masereel

TRIPES D'OR

PIECE EN TROIS ACTES

par

FERNAND CROMMELYNCK

PERSONNAGES :

Le notaire.
Barbulesque.
Muscar.
Hormidas.

Le bourgmestre.
Prudent.
Frison.
Lelubre.
Le pître.

Azelle.
Froumence.
Mélina.
La fille laide.

De nos jours, en Flandre.

Représentée pour la première fois le 29 août 1925 sur le théâtre des Champs-Elysées (Comédie). — Direction Louis Jouvet.

1

ACTE I.

(Paraissant au dehors, Froumence, délurée, de belle humeur, Mélina, sèche et renfrognée.)

LES FEMMES (*ensemble*). — Est-il mort, Froumence? — C'est chez le notaire qu'il s'est abattu? — Froumence, es-tu sur le testament? — Et toi, Mélina, hérites-tu?

MÉLINA (*fureuse*). — Est-ce ton affaire, — comme de laisser l'échelle contre ta fenêtre, chaque nuit, pour qu'on vienne te marauder, dis, fourchée? Lelubre, pourquoi les laisses-tu entrer, c'est défendu!

UNE FEMME (*aux autres*). — Elle n'hérite pas, c'est certain! (*Rires*.)

FROUMENCE. — Lelubre, vivement, va chercher le médecin.

MÉLINA (*aussitôt*). — Inutile! J'ai envoyé le médecin chez ma filleule qui est souffrante, à trois lieues d'ici! Eh! c'est la fatalité! (*Paraisse le bourgmestre et Muscar, Prudent et Frison portant leur fardeau, Pierre-Auguste inerte*.)

FROUMENCE (*à Lelubre*). — Appelle donc Barbulesque.

MÉLINA. (*scandalisée*). — Le vétérinaire? Es-tu folle? Prends-tu Pierre-Auguste pour un cochon ladre qu'il viendra tirer par la langue? Ou pour une poule qui pond des œufs longs, qu'il mettra la tête plus bas que le croupion?

(*Froumence roule un fauteuil, avance un tabouret, ouvre les fenêtres. Les hommes étendent Pierre-Auguste.*)

FROUMENCE (*à Lelubre*). — Fais venir Barbulesque te dis-je.

MÉLINA. — Je ne veux pas qu'il le soigne, c'est mon parent.

FRISON. (*idem*). — Mon parent!

PRUDENT. — Mon parent! (*Ensemble, ils montent la garde autour de Pierre-Auguste..*)

MUSCAR (*soudain menaçant*). — Silence! Va chercher Barbulesque, entend's-tu? (*Lelubre s'enfuit épouvanté, suivi de quelques voisines; on entend appeler au dehors.*)

DES VOIX (*qui s'éloignent*). — Barbulesque! Bar... bu... les... que!

LE BOURGMESTRE (*soufflant*). — C'est lourd un homme qui remplit bien sa veste et le reste!

MUSCAR (*gaiement*). — C'est lourd un homme qui a perdu ses esprits!

LES FEMMES (*au dehors, hélant de loin en loin*). — Barbulesque! Barbulesque!

LE BOURGMESTRE (*examinant Pierre-Auguste étendu*). — Pâle comme je le vois, il ressemble joliment au vieil Hormidas.

MUSCAR (*très haut, trop haut, tourné vers Pierre-Auguste*). — Joliment, c'est bien dit, car il est joli homme. (*Il cligne de l'œil malicieusement, pose le doigt sur ses lèvres.*)

LE BOURGMESTRE (*étonné, bas*). — Il entendrait? (*Muscar opine du bonnet. La conversation se poursuit à voix basse.*)

FROUMENCE. — Je vais le frotter au vinaigre en attendant.

MÉLINA (*aigrement*). — Pour lui causer des aigreurs. Laissez-le revenir à l'aise.

PRUDENT et FRISON (*ensemble*). — Oui, laissez.

UNE FEMME (*au dehors, plus près*). — Barbulesque!

LE BOURGMESTRE. — Si le médecin tarde et qu'il lui advienne malheur, je dégage ma responsabilité.

MÉLINA. — Nous la prendrons pour toi qui sommes ses cousins.

PRUDENT (*avec force*). — Oui, oui.

FRISON (*idem*). — Ses cousins!

FROUMENCE. — A moins pourraient-on lui jeter de l'eau au visage, lui donner de l'air, l'aider un peu...

MÉLINA. — Il n'est pas impatient, pourvu que l'héritage fasse des intérêts.

LES FEMMES (*à la porte*). — Barbulesque! Barbulesque!... Voici Barbulesque! (*Parait Barbulesque.*)

MÉLINA (*emportée*). — Il n'y a ici ni morve, ni teigne, ni pépie!

PRUDENT. — C'est le docteur qu'il lui faut!

FRISON. — Le docteur!

BARBULESQUE (*placide, souriant*). — Suis-je pas docteur autant qu'un autre?

PRUDENT. — Le docteur-médecin.

MÉLINA. — Tu n'as pas le droit, Barbulesque, de soigner les gens.

PRUDENT. — Laisse faire le ciel.

(*Sans cesser de sourire, Barbulesque tourne le dos et va sortir. Muscar l'arrêtant et l'attirant joyeusement vers le malade.*)

MUSCAR. — Viens ici, mon cher, c'est quelqu'un qui te protège... (*Il écarte d'un geste menaçant les parents effrayés.*) — Arrière, vous autres? Un grand héritier, s'il ne crève pas de ce coup-ci.

BARBULESQUE (*examinant Pierre-Auguste avec une feinte gravité*). — Est-ce un homme ou une femme?

MUSCAR. — Un homme apparemment.

BARBULESQUE (*simplement*). — Cet homme est sans connaissance.

MUSCAR. — Bravo!

BARBULESQUE. — Eh! Mélina? Est-ce pour un malade qui ne parle pas, qu'il te faut un docteur-médecin? Mais si les bêtes s'expliquaient, le médecin découvrirait leurs maladies tout aussi bien que moi.

MUSCAR (*sentencieux*). — Autrefois, les bêtes parlaient.

BARBULESQUE. — Elles avaient la peste aussi; c'est bien fait. (*Il tourne le dos et veut sortir.*) — Salut!... Trouvez un médecin que vous nommerez thaumaturge.

MUSCAR (*le ramenant*). — Arrête, Thomas. Si tu le fais revenir à soi, Je dirai que tu es un grand Thomas-purge.

MÉLINA (*vivement*). — Il ne connaît pas la médecine humaine.

BARBULESQUE (*narquois*). — Non?... (*il parodie très vite*) Muscar, suppose que ta femme a une enflure de neuf mois...

MUSCAR. — Je suppose que ma femme a une enflure de neuf mois.

BARBULESQUE. — Approche, Froumence! (*Froumence obéit*) Maintenant Muscar, jure-moi que ta femme est pucelle!

MUSCAR (*simplement*). — Il me faut mentir.

BARBULESQUE. — Fort bien.

MUSCAR. — Pour mentir, je jure que ma femme est pucelle!

BARBULESQUE. (*appuie son oreille sur le ventre de Froumence*). — Selon la médecine humaine, cette femme est grosse d'un fibrome dont le cœur bat à 150. A merveille, je la découperai.

FROUMENCE. — Oh là!

BARBULESQUE. — Si la patiente meurt, je conclurai qu'elle a succombé au choc opératoire, mais j'écrirai « Schock », s-h-o, pour que tu n'ailles pas croire que j'ai jeté la malade à terre.

FROUMENCE (*tirant sa révérence*). — Grand merci! Je suis délivrée!

BARBULESQUE (*très vite à Prudent*). — Prudent, ta santé n'est pas

florissante autant que tu le montres. Va de ma part chez l'apothicaire. Il te vendra un petit thermomètre pour t'asseoir dessus. J'ordonne à ta chaleur animale, prise au plus creux, de se fixer à jamais au 37me degré. Si elle y contrevient une fois, elle a tort. Appelle-moi aussitôt, je te ferai manger ton pain blanc en pilules.

BARBULESQUE. — Muscar, as-tu des œils de perdrix?

MUSCAR. — Oui.

BARBULESQUE (*sans l'entendre avec force*). — Oui.

MUSCAR (*plus fort, réjoui*). — Oui.

BARBULESQUE (*crie*). — Oui.

TOUTES LES FEMMES (*reprenant en chœur*). — Oui, oui, oui.

BARBULESQUE. — La pensée est dans le mal et le mal est dans la pensée, sans qu'on sache qui a commencé. Chassons le durillon hors de l'imagination et l'imagination du durillon : Egrène dix chapelets de corde à nœuds. Es-tu guéri?

MUSCAR. — Oui.

BARBULESQUE. — Non.

s

MUSCAR (*sans l'écouter, crie*). — Oui

(*Barbulesque lui marche sur le pied avec force, Muscar pousse un cri de douleur et constate simplement : Non.*)

— BARBULESQUE. — Tu es un malade raisonnable. (*Il attire à lui la tête de Muscar et, la retenant à deux mains, y applique l'oreille.*) — Maintenant pense, pense. Et pense donc!

MUSCAR. — Je pense!

BARBULESQUE. — Pense régulièrement (*tourné vers les autres*) Chut!... Bien. Pense lentement... (*aux autres encore*) Eh chut là!... Ne pensez pas tous à la fois! — Pense profondément. Bon. Pense fort. Pense plus fort. Pense trois fois : Ah! (*Il écoute et, des paupières, marque trois temps bien espacés. Enfin :*) Merci. (*il laisse aller Muscar*) L'œil de perdrix a trop de racines dans l'esprit. Paie-moi d'avance. Il me faut te couper la tête.

LE BOURGMESTRE. (*effrayé*). — Et l'homme est là, entre deux vies. S'il trépasse, Barbulesque et que tu n'aies pas aidé la nature, tu en porteras la honte.

BARBULESQUE (*à tous, avec volubilité*). — Mon ami, si la nature n'a pas honte, il mourra fort bien sans mon aide. (*Il fait mine de sortir.*)

MÉLINA. — Bien dit!

MUSCAR (*le ramène*). — Eh non! Maintenant que les bien-portants sont morts, rends la vie à notre héritier!

BARBULESQUE. — La loi s'y oppose!

LE BOURGMESTRE. — Attendu que le docteur-médecin...

MUSCAR (*hilare*). ... court après le 37me degré...

LE BOURGMESTRE ... et vu le cas d'urgence...

BARBULESQUE (*tourné vers les trois parents de Pierre-Auguste*). — Il me faudrait encore une autorisation en bonne et due forme de la main des proches du malade, avec leur signature légalisée.

FROUMENCE (*avec un cri*). — Malheureux! Il est mort!

(*Malentendu. Barbulesque, tandis que les autres s'éloignent, se précipite vers Pierre-Auguste qu'il palpe et qu'il ausculte.*)

BARBULESQUE. — C'est Pierre-Auguste Hormidas? A-t-il jamais été asphyxié? Est-il tombé à l'eau? (*silence*) — Tant pis... Il est venu pour l'héritage?

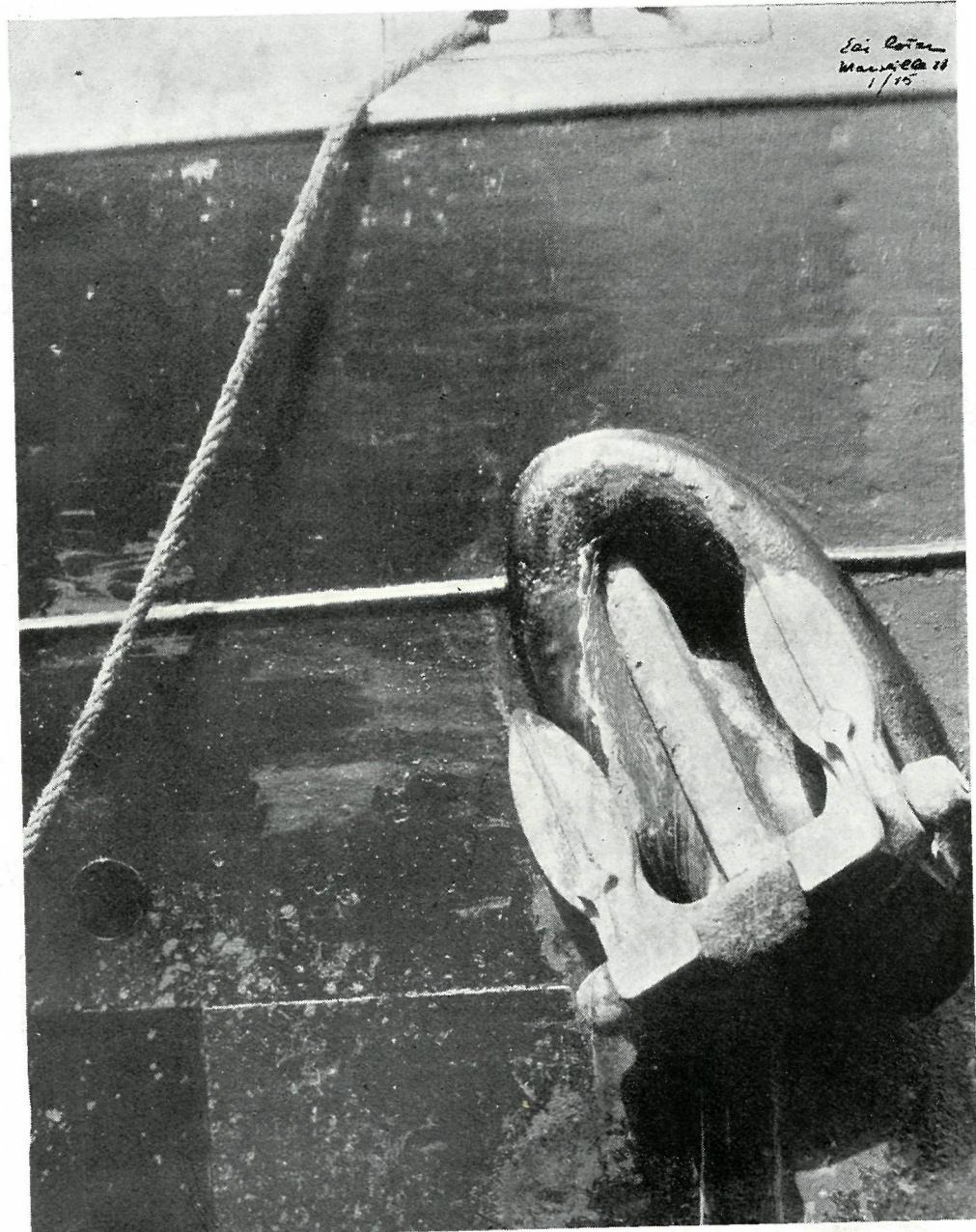
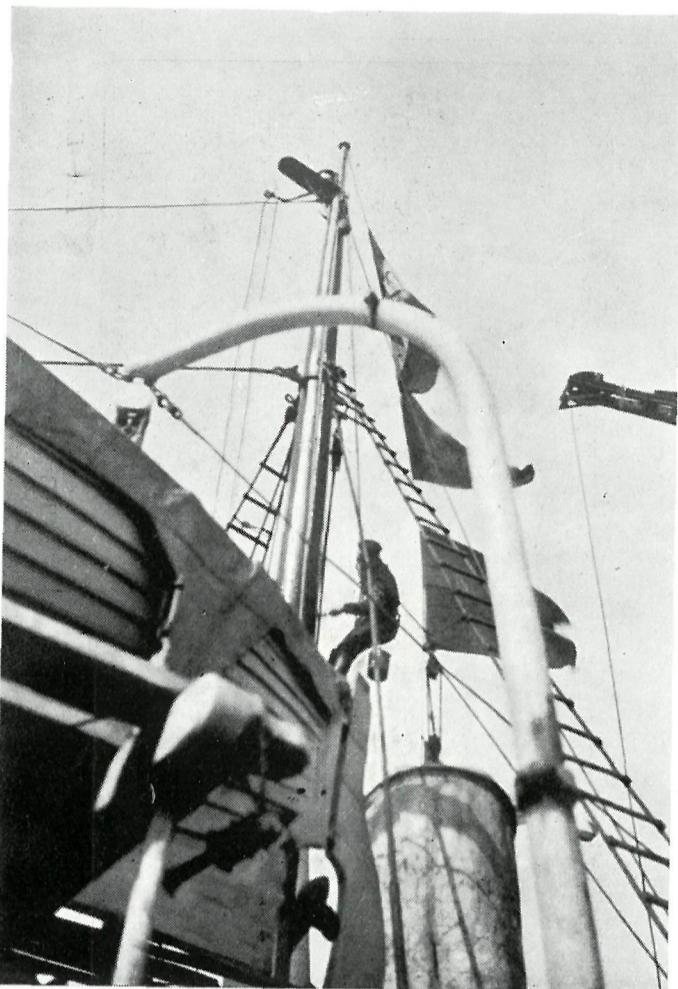


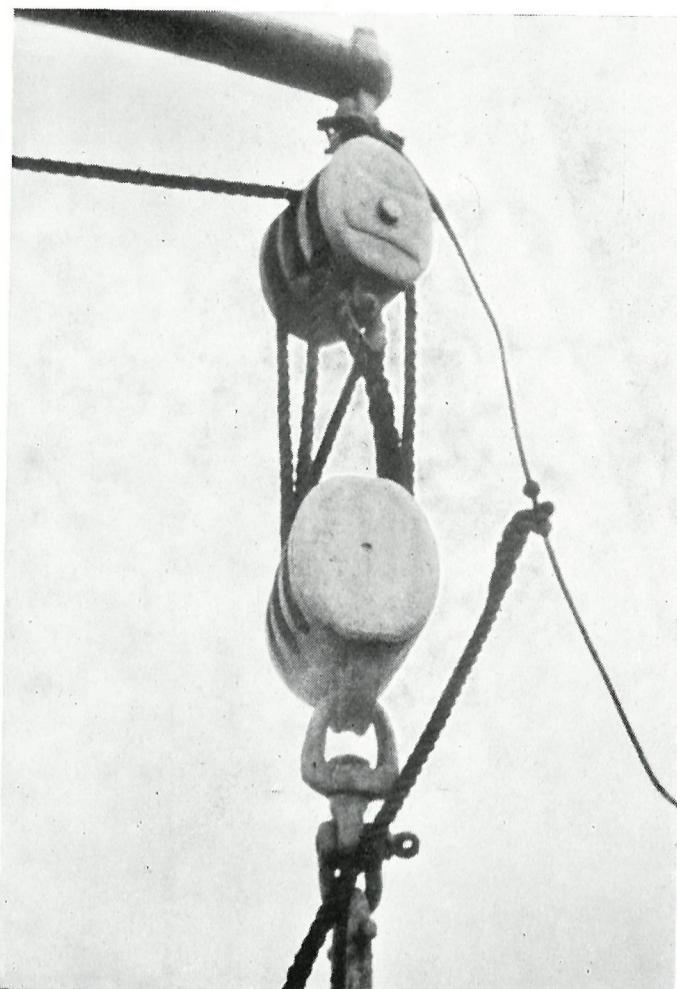
Photo Eli Lotar

ANCRE



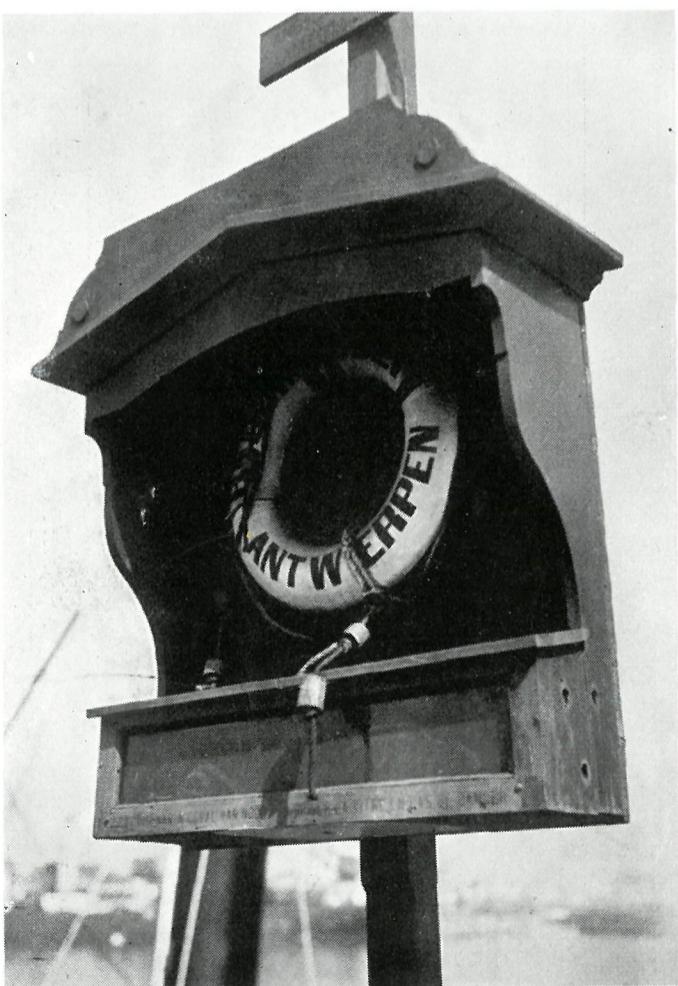
Radoub

Photo Variétés



Palan

Photo Variétés



Bouée de sauvetage

Photo Variétés



Benne

Photo Eli Lotar

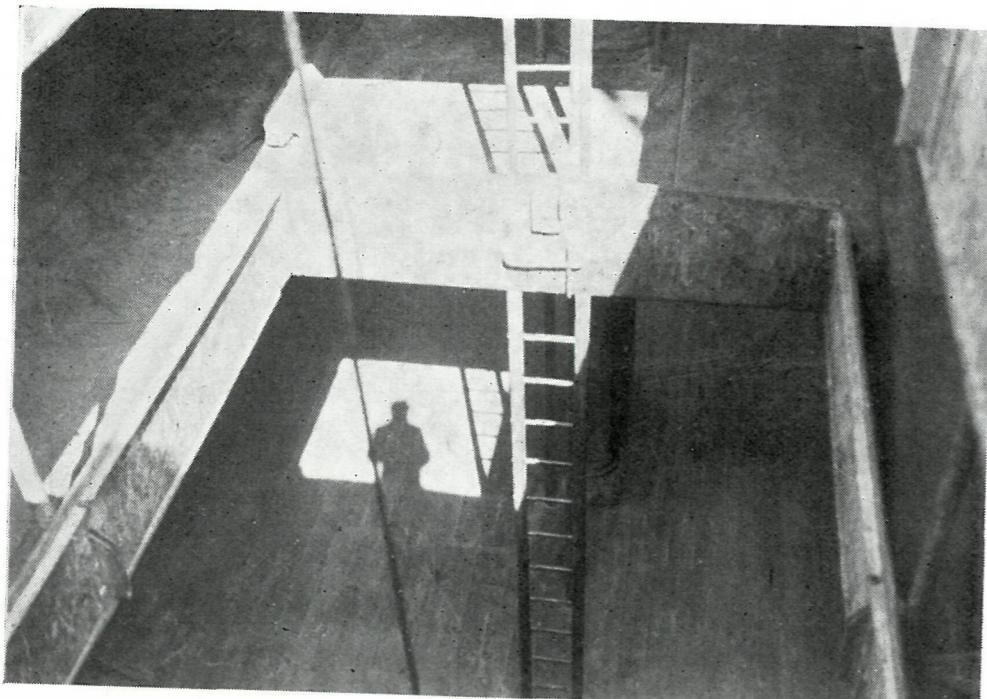


Photo Variétés



A fond de cale

Photo Variétés

MUSCAR. — Oui.

BARBULESQUE. — Quand est-il arrivé?

FROUMENCE. — A minuit.

BARBULESQUE. — En voiture?

FROUMENCE. — A pied.

BARBULESQUE. — De la ville... Tant mieux. A quelle heure s'est-il mis au lit?

FROUMENCE. — Il ne s'est pas couché, il a dormi là sur une chaise.

BARBULESQUE. — Longtemps?

FROUMENCE. — Toute la nuit.

BARBULESQUE. — Tant pis. S'est-il déchaussé?

FROUMENCE. — Non.

BARBULESQUE. — Tant mieux!... Où s'est-il abattu?

MUSCAR. — Chez le notaire.

BARBULESQUE. — Pendant la lecture?

MUSCAR. — On ne sait pas. Quand le notaire lui a demandé sa signature, on l'a trouvé hors d'usage.

BARBULESQUE. — Hérite-t-il?

TOUS (*ensemble*). — Oui.

BARBULESQUE. — (*vers les parents*). — Tant pis. (*vers le malade*) Tant mieux.

Comme médecin-docteur, j'hérite donc aussi...

Muscar, cet homme n'est pas évanoui, simplement. Il est dans le haut-mal, pour avoir eu le cerveau trop à l'étroit dans ses bottes. Primo : Froumence, déchausse-le. Ecartera les orteils un à un, en comptant « un peu, beaucoup, passionnément, pas du tout »... Où est le testament?

MUSCAR. — Là, dans sa poche. (*Barbulesque tire adroitement le testament de la poche d'Hormidas et le présente à Muscar.*)

BARBULESQUE. — Secundo : pour spécificité du choc, Muscar, comme il a été frappé pendant la lecture du testament, redonne-lui du testament à haute voix et lentement.

MUSCAR (*prenant le testament, s'assied au chevet de Pierre-Auguste*). — Reviendra-t-il?

BARBULESQUE. — Aussitôt, et j'apprendrai à l'occasion ce que je puis réclamer d'honoraires... Va... (Hormidas est déchaussé.)

MUSCAR (*lisant*). — « Moi, Anne Romain Hormidas de Houtemme, fils de Amédée Bertrand et de Barbe, née Régnice, tous deux décédés, ce vendredi treizième de mai, l'an soixante dixième de ma vie, content de corps et d'esprit, j'arrête mes dernières volontés.

» Ceci est mon testament : 1^e Je lègue à mon neveu Blaise Frison, du village de Boilemme, mon dernier soupir dont il gonflera une grosse vessie de porc et l'accrochera au-dessus de sa porte, au bout d'un bâton, afin que les passants disent « voici le dernier soupir du vieil Hormidas, après lequel Frison languit longtemps et qui, à la fin, lui est échu ».

FRISON (*sardonique, sans éléver la voix*). — Une grosse lanterne, peut-être? Si celui-ci rend l'âme, j'y allumerai une chandelle. Amen!

MUSCAR (*lit*). — Item. « Je donne et lègue à mon neveu Prudent Pégul du village de Berlart, ma dernière pensée, afin qu'on dise « Prudent feignit tant de tendresse à l'endroit du sot Hormidas, que c'est à lui que le vieil homme donna sa dernière pensée.

PRUDENT (*murmure*). — Item, Item, va Muscar!

MUSCAR (*lit*). — « Item : je donne, cède, lègue et attribue à ma nièce

Mélina, fille d'Antonin, du village de Nivorde, ma chaise percée, avec son bourrelet de cuir et son vase de faïence, en récompense du soin qu'elle prit, à la dérobée, sans exiger salaire ni remerciement, d'y venir chaque matin recueillir, consulter, déchiffrer mes quittances, états, mémoires et généralement tous mes papiers secrets...

(Mélina va parler, mais soudain du grand corps de Pierre-Auguste Hormidas s'élève un doux rire, d'abord lointain et qui semble monter du sommeil, puis, peu à peu s'enfle et approche. Stupéfaction. Le rire continue régulier, sur le même ton. Mélina, Prudent et Frison, perdant l'espoir de voir trépasser Pierre-Auguste se laissent emporter par la fureur.)

MÉLINA. — J'attaque.

FRISON. — Moi aussi.

PRUDENT. — Et moi.

MÉLINA (véhémentement). — N'hérite pas qui a porté contre le défunt une accusation calomnieuse. Dent pour dent. Le défunt me calomnie, je fais un procès au mort.

PRUDENT. — L'héritage est là qui paiera. (A ce moment s'arrête court le rire d'Hormidas et avec lui la colère des co-héritiers, repris d'espoir. Silence brusque.)

MUSCAR (sur un signe de Barbulesque reprend la lecture). — « Item, je donne, cède, lègue et attribue au bourgmestre de la commune mon corps avec tout ce qu'il contient, maigre et gras, gros et fin, inerte et volatil, soit ma dépouille mortelle avec toutes ses dépendances, charge à lui de faire graver dans la pierre de mon tombeau l'épitaphe qui suit :

Ci-gît un pécheur sans remords

Qui vécut pour trousser la Vie.

Or, étant qu'un pendu par un suprême effort

Se satisfait d'une paillarde envie :

Il se pendit haut, court et fort

Et mourut pour trousser la Mort.

LE BOURGMESTRE (scandalisé). — Oh! Oh! Oh! Je dégage ma responsabilité! Il demeurera en terre maudite, à côté du cimetière où sont les honnêtes morts.

MUSCAR. — « Item, je donne à Francis Muscar (*il se lève, s'incline à la ronde, jovial*) — Serviteur (*et reprend sa lecture debout*) — gardien de ma maison, ma montre et ma chaîne d'or, ma pelisse, ma toque de fourrure, ma canne, mes bottes de chasse, mon fouet, mon sifflet et 1,000 francs d'argent qui devront lui être versés dans le mois qui suivra mon décès (*se rassied*) Item, je donne et lègue à Froumence, Léontine Muscar, (*il se lève, s'incline devant sa femme*) née Welcomme, le lit de ma chambre avec sa garniture, ma douillette, ma chancelière, mon goblet et 1,000 francs d'argent qui devront lui être versés dans le mois qui suivra mon décès.

FROUMENCE (colère, soudain). — Pourquoi ris-tu Mélina?

MÉLINA (perfidie). — Je te félicite... tu es couchée...

FROUMENCE (cingleante). — Et toi assise, Mélina!

MUSCAR. — Silence! (*se rasseyant et reprenant sa lecture*) — « Item, je donne en dot à toutes les filles de la commune qui se marieront sages après leurs vingt ans — et ce, à condition qu'elles soient pucelles comme bannières au vent — une somme d'argent équivalant au prix d'une vache adulte. Je pense que cette largesse ne coûtera guère, encore qu'on verra

miraculeusement refleurir bien des jeunes filles en fruits... (Du corps d'Hormidas le rire s'élève à nouveau, mais plus proche et plus nourri. Le rire provoque encore la colère.)

LE BOURGMESTRE (*chassant les jeunes filles qui envahissent la maison avec des cris*). — Eh! sortez d'ici... Elles sont déjà là, toutes, prêtes à traire, Lelubre, garde la porte...

MÉLINA (au notaire qui entre). — Ah! voici monsieur le notaire... monsieur le notaire, un homme a-t-il le droit de déshonorer les gens et de s'en aller pendre après?

PRUDENT. — Si le souvenir est le seul lien qui rattache les morts aux vivants, celui-ci aura mal à sa réputation.

MÉLINA. — Il ne craint rien le vieux diable!

FRISON. — L'argent est là!

MÉLINA. — Je poursuis l'argent. (Le rire de Pierre-Auguste qui se faufilait à travers les répliques, s'arrête encore nettement et le silence impose le silence — arrêt.)

MUSCAR (lit de plus en plus haut et de plus en plus vite). — » Item, je donne, cède, lègue et attribue à mon neveu Pierre-Auguste Hormidas, lequel perpétuera mon nom, afin de le mettre à même d'exécuter mon testament et pour assurer son exécution, ma maison, avec toutes ses dépendances, sises sur la route de Tottevert où je demeure présentement: la maison sise au lieu dit « Clairs étangs » tenant au ruisseau et à Mlle Grosvignon, ainsi que mes trois chiens de garde, tous mes vergers, jardins, ténements... (Le rire de Pierre-Auguste cette fois comble le silence, déborde chaud, palpitant et impose à tous l'immobilité et la soumission. Il ne dure pas. C'est comme une grande phrase, une réponse joyeuse qui reviendra souvent désormais, toujours plus haute et redoutable.)

MUSCAR (s'exalte). — ... et héritages quelconques, titres de change ou hypothèques situés ou sis dans le village de Houtemme... (Rire — arrêt — reprise.)

MUSCAR (debout, ne s'arrêtera pas, non plus le rire, le diapason s'élève). — » ... Item, je donne et lègue à mon neveu Pierre-Auguste sous condition que sa vie durant il gardera à son service Francis Muscar et sa femme Froumence, qu'il les logera, nourrira, vêtira, gagera comme je l'ai fait — je donne et lègue une somme de deux cent mille francs d'or qu'il trouvera emmurée dans la cheminée de la chambre commune. (Les trois co-héritiers poussent une exclamation de surprise presque douloureuse. Conversion. Mouvement vers la cheminée, dont le bourgmestre défend les approches.)

LE BOURGMESTRE. — Arrière! Lelubre, monte la garde.

MUSCAR (clame, le rire l'accompagnant). — » Ainsi dis-je et veux-je... et, à cette fin, je nomme et institue mon neveu Pierre-Auguste Hormidas, exécuteur de mes dernières volontés et de mon testament dans l'assurance où je suis que cet homme généreux, loyal, chaste, courageux, bienveillant, sobre, économique, persévérant, par l'usage de l'argent deviendra bientôt lâche, menteur, paillard, goinfre, ivrogne et paresseux, versatile et envieux, dissipateur et corrupteur et tyrannique, car il est bon, la vertu n'apportant pas la richesse, — que la richesse combatte la vertu.

» Je révoque tous legs antérieurs et déclare que ceci est la dernière volonté et le testament de Anne Romain Hormidas qui voulut, chercha,

trouva sa damnation dans l'espérance que sa part de Dieu retombera sur les pauvres hommes. (*le rire et la lecture cessent ensemble. Muscar ajoute simplement :)* — » en foi de quoi, j'ai apposé ici ma signature. » (*Immense silence solennel — attentif.*)

(*Pierre-Auguste demeure étendu, à peine s'il remue d'aise dans son fauteuil. Il parle lentement sans éléver la voix, mais avec une force de joie mal contenue, qui, par moments, éclate en rires.*)

PIERRE-AUGUSTE. — Dormir!... Dormir!... aimer!... boire et manger!... Dormir... Ah! ah! ah! Azelle, doux muguet, mon réséda, petite femme de bonne odeur, je dormirai dans un lit large, contre toi!... Exilé du sommeil natal!... Depuis trois ans, pas une nuit où dormir à sa suffisance!... Qu'on garnisse notre lit de quatre matelas bien fourrés de duvet, de laine, de varech, et de fougères... Quatre... pas un de moins!... (*cette fois il roule de tout son corps*) — Et par tes feuilles d'ambre, forêt-tisseuse-de-silence-damassé, par tes algues, mer-des-mille-hamacs où berçait mon enfance ses rêves migrants, par la toison de tes troupeaux harcelés d'insectes, prairie-des-deux-rosées, par les plumes de tes ailes doublées de brise, ciel-oiseleur, vous nous composerez un sommeil spacieux comme un monde où nous irons, nous rêvant!... Ah! Ah! Ah! Azelle! chaque jour, nous mangerons, aimerais, dormirons, pour le jour même et pour la veille!... Et quand le passé sera rassasié, nous festoierons pour le jour même et pour le lendemain. (*Il s'assied à demi, appuyé sur les coude, sans voir personne, et fait une grimace de gourmandise.*) — J'ai déjà sous la langue un acide à digérer le gibier cru sans cracher plumes ni poils... Tu feras mitonner dans un cidre râche des émincés de filet de bœuf bien épices de thym, de girofle, de moutarde et de laurier. Tant pis! J'en veux bâfrer avec les doigts, le menton dans la sauce. (*il se dresse, s'exalte*) — Et puis, après boire, je veux t'aimer, Azelle, pour le dimanche et pour le vendredi. (*il a un gros rire jovial*) — La fenêtre au large, tout nus dans l'ombre, nos cris d'amour éveilleront l'avenir. Et nos corps entre-mêlés, brûlants, comme Fulgores et Lampires, d'amoureuse phosphorescence, si le berger sur la colline regarde vers notre maison, Azelle! il n'en croira pas ses yeux. (*enfin, il lance pèle-mêle*) — Et puis dormir encore et dormir! Debout, comme les arbres et les bêtes, assis, comme un vieillard radoteur, couché, rencoigné sans haut ni bas, comme l'enfant dans le chaud de sa mère! (*Il fait face aux assistants. Court silence.*)

MUSCAR (*gracieusement se présente*). — Muscar. Muscar célèbre dans toute la contrée pour sa force et son audace, respecté de tous et redouté.

Il y a trois jours, j'étais chez le maréchal-ferrant avec Saida, la jument, qui boitait. Froumence accourt : « Muscar, le vieil homme s'est pendu! » (*Il mime avec exagération et sa fureur et la résignation de Froumence :*) — Tu mens, tu veux me ramener à la maison! — Non, mon cher trésor, crois-moi, le vieux s'est pendu! — Tais-toi, monstre, avale ta langue double! — Là-dessus, je lui enfonce le poing dans la bouche pour y tasser les menosges!... Et c'était vrai! (*il se lamenta exagérément*) — Ah! que j'ai de remords! ah! que je me repens! une femme diligente, ma chère femme, accorte, douillette comme aucune, hélas, monsieur! la battre y pensez-vous? (*il dit en toute simplicité*) — Je crache sur moi, Excellence, je suis un saltimbanque! (*haussant les épaules*) — Ainsi apprit-elle le danger d'apporter au monde des vérités insolites! A vos

risques et périls!... Serviteur! (*il présente sa femme*) — Froumence, sans vous contrarier!

LE BOURGMESTRE (*saluant*). — Bourgmestre de cette commune!

BARBULESQUE (*idem*). — Docteur Barbulesque.

MÉLINA (*défiante*). — Mélina.

PRUDENT (*idem*). — Prudent.

FRISON (*idem*). — Frison. (*Silence — Pierre-Auguste, sans les quitter du regard, recule jusqu'au fond de la pièce et, soudainement, il emploie dans l'armoire un vase qu'il envoie par la fenêtre. Fracas de vitres brisées. Arrêt.*)

PIERRE-AUGUSTE (*au bourgmestre*). — Bourgmestre, me feras-tu dresser procès-verbal? Non? (*Arrêt. Il rit, irrésistiblement, d'un rire muet. Second projectile dans les vitres.*) — Qui portera plainte? Ira-t-on chercher les gendarmes? (*Arrêt. Grand rire silencieux. Alors il lance dans la fenêtre tout ce qu'il trouve à sa portée.*) — Là! Là! Là!... Va-t-on me conduire en prison?

MÉLINA. — Au cabanon, Barbulesque, tu es assez docteur pour savoir qu'il est fou!

PRUDENT et FRISON. — Fou! Fou! Fou!

MÉLINA. — Tu l'as entendu, Bourgmestre, et tu le vois. Il est fou! Monsieur le notaire, un fou n'hérite pas?

PIERRE-AUGUSTE (*revient vers eux, maître de sa joie*). — Ah! cette maison est à moi... je ne puis me tenir de rire... Je suis éveillé... Azelle!... — rien qu'à prononcer son nom, je me sens fondre tout entier autour de mon cœur — Azelle, cette maison que nous avons aperçue cette nuit, blanche sous son toit de géranion, c'est la maison de Pierre-Auguste! Il me faut bien le croire! Bonjour Mélina, je te reconnais. Froumence sois remerciée pour être descendue en chemise m'ouvrir la porte à minuit! Muscar, salut! Et pardonne-moi si ta femme est rentrée dans ton lit les genoux froids! Bourgmestre, je te salue! aussi toi notaire, toi docteur...

Mélina, je t'aime. En mémoire de notre ancêtre, tu viendras habiter cette maison qui est à moi. Frison, mon cher cousin, tu seras mon hôte et le sien. Toi de même, le nôtre, Prudent. Je ne choisis pas, vous avez place égale en mon cœur!

Cette maison qui est ce-qui-s'appelle-à-moi, puisque je puis, sans aucun dommage, la détruire, entre nous la diviserons.

MÉLINA (*vivement*). — C'est justice, Pierre-Auguste. Ah! laisse-moi te baisser! (*Elle l'embrasse.*)

PIERRE-AUGUSTE. — Il y a quatre portes dans cette chambre. Nous aurons chacun la nôtre, avec ce qui est derrière, dessus et dessous.

PRUDENT (*l'étreignant*). — Je veux l'embrasser aussi.

FRISON (*idem*). — Et moi.

PIERRE-AUGUSTE. — Nous compterons de bas en haut toutes les fenêtres et les partagerons.

MÉLINA. — Avec ce qui est derrière?

PIERRE-AUGUSTE. — Certes, il y a bien dans les clôtures 30,000 arbres prisonniers. Et quel silence! Et quelle solitude!...

FRISON (*désignant une des fenêtres*). — Tout ce que tu découvres par cette croisée, le verger rayé d'ombre, vois-tu — la prairie avec le vent dans les peupliers — les labours...

PIERRE-AUGUSTE. — Tout m'appartient!

LE BOURGMESTRE (*sérieusement*). — Sauf la route qui est à tout le monde.

PRUDENT. — Et dans celle-ci le bois — là où tournent les corbeaux — le marais — que tu repères à ses reflets — la maison sous le nuage...
PIERRE-AUGUSTE. — ... m'appartient...

LE BOURGMESTRE. — Pas le cimetière!...

PIERRE-AUGUSTE (*débordant de reconnaissance et de générosité*). — Merci! Nous tirerons à quatre la maison et le paysage, avec ses nuages, ses ombres, ses oiseaux, le vent et les reflets.

MÉLINA (*cupide*). — Et peut-être, Pierre-Auguste, peut-être y a-t-il vraiment de l'or?...

PIERRE-AUGUSTE (*entr'ouvrant sa veste, découvre une bourse qu'il porte sur sa poitrine, suspendue comme un scapulaire*). — De l'or?... Quel or?... de l'or, Mélina, j'en ai : 150 pièces d'or amassées une à une. Chaque soir, Azelle poussait la porte : « Bonjour, mon ami, tu travailles? — « J'ai là cent colonnes de chiffres rangées contre moi seul ». Elle s'asseyait, triste, résignée. Elle attendait un sourire. — « Azelle, quand je serai riche d'une pièce de vingt francs toute ronde et sans hypothèque, je t'achèterai des gants blancs et un petit bouquet de printemps. » Elle soupirait, assise auprès de la lampe, et puis, à minuit : « Adieu » — un baiser plein d'encre.

Au bout du compte, je n'ai pas osé troquer notre peine d'une semaine contre un déjeuner de soleil.

— « Prends patience, Azelle! Quand je serai riche de deux pièces d'or, je t'offrirai un anneau de fiancée. »

— « Attends encore à quatre pièces, Azelle! tu auras un châle rouge brodé d'oiseaux! »

Ainsi de mois en mois! — Muscar, cher garçon, viens ici : (*tirant de sa bourse une pièce et la lui faisant examiner*) — Vois-tu cette pièce, Muscar? Regarde attentivement l'effigie? Le sourire qui est un aveu, la chevelure tressée en couronne, le front guerrier, le nez aux ailes biseautées, la lèvre ferme et fendue le menton hardi : c'est Azelle!... On dirait son portrait frappé en médaille! (*Muscar et Pierre-Auguste rient*) — Est-ce une illusion? Non! autant dire que c'est une Azelle d'or.

MUSCAR (*brusquement avec élan*). — Encore!

PIERRE-AUGUSTE. — Quoi?

MUSCAR. — Son nom?

PIERRE-AUGUSTE. — Azelle!

MUSCAR. — Encore! Donne-moi son nom! Un cadeau que tu me fais!

PIERRE-AUGUSTE (*étonné*). — Azelle!

MUSCAR (*rit émerveillé*). — Oh! oh! Azelle merci... le doux nom...

PIERRE-AUGUSTE. — Muscar, cours à l'auberge des 3 Boules, sur la Place : tu y trouveras Azelle que j'y ai laissée cette nuit. Tu as vu son image, tu la reconnaîtras! Raconte-lui ce que tu sais, Muscar. Va vite et la ramène.

MUSCAR. — Je passe par ma chambre, un instant, Excellence, et suis à vos ordres!

PIERRE-AUGUSTE (*à Mélina*). — Je l'ai presque oubliée depuis trois ans que je peine pour elle... Est-elle grave encore devant les miroirs en dénouant sa chevelure? Etire-t-elle les bras et le regard en soupirant à son image? Détourne-t-elle le visage? Baisse-t-elle les paupières? A-t-elle

10

de l'amour douce honte ou douce fierté? (*Secouant l'émotion que le gagne*) Nous nous marierons? — Froumence, le ragout de bœuf sera pour moi seul. Azelle a le goût plus chatouilleux que la plante du pied. (*à Mélina*) — Tu la verras à table, ma chère! Elle tient sa fourchette si gracieusement qu'il semble que d'un long pinceau, elle dessine au fond de son assiette un personnage avec une devise.

MÉLINA (*obstinée*). — Et l'or, cousin, et l'or?

PIERRE-AUGUSTE (*s'aperçoit qu'il tient toujours la bourse devant lui*). — Ah! oui! parlons-en! Sais-tu ce qu'enferme cette petite bourse, Mélina? Docteur Barbulesque, crois-tu à la cabale? Bourgmestre, c'est une bourse magique. Ma longue patience et la tristesse d'Azelle, mes privations et les longues larmes d'Azelle et mes désirs réfrénés, nos tendresses refoulées, notre amour toujours différé, tout est là, contenu en 150 pièces amassées une à une. Hein! Quelle transmutation! (*il serre sa bourse sous sa veste*) Serrons-là. Plus que le nitre et le soufre, elle combine une force explosive redoutable. Qu'un regard par malheur l'enflamme et la maison s'envole dans un bruit de tonnerre. (*Il rit en voyant la mine ahurie des co-héritiers, qui, du regard, interroge Barbulesque.*)

MÉLINA (*rit aussi, autant qu'il lui est possible*). — Que tu est malicieux, mon cher! Pourtant, faudrait-il s'assurer qu'il n'y a point de trésor dans la cheminée? (*Elle interpelle le garde-champêtre : Lelubre apporte un outil*) Tu reposeras dans ce fauteuil, tandis que nous démolirions le tablier. Veux-tu?... Non, cousin, ne te fatigue pas, nous te porterons volontiers jusque-là. (*Il n'y a pas deux pas à faire, n'empêche que tous les cousins se précipitent.*)

FRISON et PRUDENT. — Oui! (*Ils soulèvent Pierre-Auguste qui se laisse faire bénigne*.)

PIERRE-AUGUSTE. — Portez-moi donc, volontiers! (*Le voilà hissé, relevé. A ce moment Muscar reparait, vêtu des vêtements de chasse du vieil Hormidas, bottes, pelisse, toque de loutre, à la main un fouet à manche court qu'il fait claquer superbement. Prudent et Frison, en route vers le fauteuil, s'arrêtent pour permettre à Pierre-Auguste d'entendre et de répondre.*)

MUSCAR. — Excellence, je vais de ce pas à l'auberge des 3 Boules. (*il rit*) — Non, non, je n'aurai pas trop chaud. Je remuerai l'air avec le fouet du vieil Hormidas. Tu l'entendras claquer de loin, si tu as besoin de mes services.

PIERRE-AUGUSTE. — De l'auberge jusqu'ici, elle sera partout chez moi. Dis-le lui, Muscar. Qu'elle vienne donc sans souci de sa jupe élimée et de ses souliers criblés. Va, mon âme sera sa robe la mieux ajustée!

MÉLINA (*à Lelubre, qui rentre avec l'outil*). — Donne, Lelubre.

PIERRE-AUGUSTE (*appelant Muscar*). — Eh!... Dis lui que chaque matin on lui portera au lit, du thé de fleurs avec du fromage d'un lait d'octobre, au goût de graminée trait après la troisième portée.

MÉLINA (*attaquant la cheminée à coups de pioche*). — J'attaque cousin, j'attaque! Vous verrez qu'il n'y aura rien dans la cheminée que les verges dans un sabot!

PIERRE-AUGUSTE (*emphatique*). — Eh!... Dis-lui que nous arroserons nos amours d'un vin d'Alexandrie... comme en buvaient Antoine et Cléopâtre, en des bouteilles de terre! (*A ce moment, le tablier de la cheminée s'écroule dans un grand bruit laissant apparaître un grand*

coffre de bois clouté. Dans leur stupéfaction, Prudent et Frison, soudainement, laissent choir Pierre-Auguste qui s'étale lourdement au milieu de la pièce.)

MÉLINA (hors d'elle). — L'argent! Pierre-Auguste! L'argent est là en personne! (Puis elle se signe et tournée vers la cheminée, s'agenouille. Prudent et Frison, debout, baissent la tête et se découvrent. Tous les autres personnages sont rangés autour du trésor.)

(Mais déjà les trois parents se sont repris, ils relèvent Pierre-Auguste, assommé, meurtri.)

MÉLINA. — Cousin, partagerons-nous l'argent aussi? Ce serait justice!

FRISON. — Rends-nous justice, cousin!

MÉLINA. — A chaque pêché du vieux sournois, j'ai brûlé des cierges!

PRUDENT. — Moi aussi!

MÉLINA. — J'ai fait, de mes deniers, dire des messes pour lui gagner des jours d'indulgence. S'il n'a pas son bout de ciel à l'heure qu'il est, c'est que le bon Dieu n'entend plus le latin, plus besoin de l'apprendre.

MÉLINA, FRISON et PRUDENT (ensemble, on n'y comprend plus rien). — Si je disais « Bon oncle, j'achèterais bien... » — « Cher oncle... un beau pigeon cavalier pour la course... » — « le terrain à briques... ». « Et moi, pour m'arrondir un peu... » — « ou une nonnain, une grosse-gorge ou quelque... », le vieux répondait... « Achète toujours!... »

UNE SEULE VOIX. — Achète toujours!

ENSEMBLE. — C'est assez dire!... — « Si tu prends une hypothèque... » — « S'il y a du torticolis ou du râle dans le colombier... » — « Si les briques ne paient pas toute la terre... »

UNE SEULE VOIX. — Il ne t'en coûtera rien!... (Arrêt.)

MÉLINA. (humble, presque suppliante). — Si tu ne veux pas partager, qu'au moins je puisse lever l'hypothèque.

PRUDENT (idem). — Un cravate du nord et me voilà riche!

FRISON. — Mise au niveau de la rue et vendue en lotissements!...

MÉLINA. — Les créanciers n'attendrons plus.

PRUDENT. — L'huisier vendra le chaume et les oiseaux.

FRISON. — Ni les prêteurs.

PRUDENT. — Ils escomptaient l'héritage!

ENSEMBLE (d'une seule voix). — L'héritage!

MÉLINA. — Tu ne l'as pas soigné, Pierre-Auguste?... Il se faisait plus lourd pour être dorloté! Regarde, cousin. Tirez le coffre, paresseux! Regarde! (Les deux hommes tirent le coffre du fond de la cheminée, soulèvent le couvercle qu'ils laissent retomber aussitôt.)

ENSEMBLE (poussant une exclamation douloureuse). — Oh!!!

FRISON (presque furieux). — Ah! démon!

PRUDENT. — Il y en a plein!

MÉLINA (au comble). — S'il ne te plaît pas de partager, Pierre-Auguste, que je prenne un sac, Pierre-Auguste!

FRISON et PRUDENT. — Oui. un seul, chacun! (Leur passion semble une menace.)

ENSEMBLE (criant). — Un seul... Pierre-Auguste... Un sac... Pierre-Auguste!... Un seul, laisse prendre... prendre!

PIERRE-AUGUSTE (débordé, les repousse et s'enfuit en riant). — Ah! prends! prends! prends!... Docteur, me voilà sourd comme un noyé! (Stupéfaits, les trois héritiers sont cloués sur place.)

AVANT-PROPOS

LE fait pour Marseille, Ville immense de 700.000 âmes, d'avoir cherché à « cantonner » les Désirs et les Besoins masculins de ses Habitants ou de ses Visiteurs vers un Quartier unique pour « assainir » les autres et y « ramener le calme », constitue une Initiative municipale tellement remarquable qu'il importait d'en fixer les Etapes de réalisation.

C'est à cette nécessité que répond cet Opuscule documentaire.

Est-ce à dire que l'expérience tentée par la Seconde Ville de France ait pleinement réussi et que cette grande Cité cosmopolite, aux Passions ardentes, ait maintenant, grâce au parfait fonctionnement de son Célèbre « Quartier d'Amour », des Titres réels à se prétendre, comme elle y aspire noblement, la Ville la plus vertueuse, la plus chaste et la plus pure de France et de l'Univers?

Les Etrangers pourront eux-mêmes répondre à cette question troublante.

Mais, dès à présent, reconnaissons que notre Marseille peut s'éorgueilir d'avoir créé, avec son fameux "Quartier Réserve", un Centre merveilleux d'Education morale, un Blockhaus puissant de Défense prophylactique et, par le milieu moyenâgeux où elle l'a installé, une Attraktion touristique unique au Monde

Marius BOUDARIA
Vice-Président du Comité "Art et Progrès"
de Marseille



Documents extraits de : « Les rues du célèbre quartier dit « réservé » de Marseille »



Le Quartier "Réserve" de MARSEILLE - Rue Bouterie.

Reconnaitra-t-on, dans ce groupe de jolies Marseillaises, la belle Mme L. de R... venue un instant ici pour augmenter les ressources de son budget familial et la spirituelle Jeanne D... assise sur son légendaire Certificat d'aptitude pédagogique ?

Copyright

Le Quartier "Réserve" de MARSEILLE - Rue Fiquet de Cassis



C'est à notre insu que, sous le délic, cette jolie Marseillaise a fait traîtreusement émerger ce sein vaginal. — Pour nos visiteurs Parisiens, habitués cependant à voir leurs épouses publiquement dévoilées jusques aux reins, nous nous excusons de ce geste gracieux, mais impudique. — Le Quartier réservé a aussi ses pudiques.

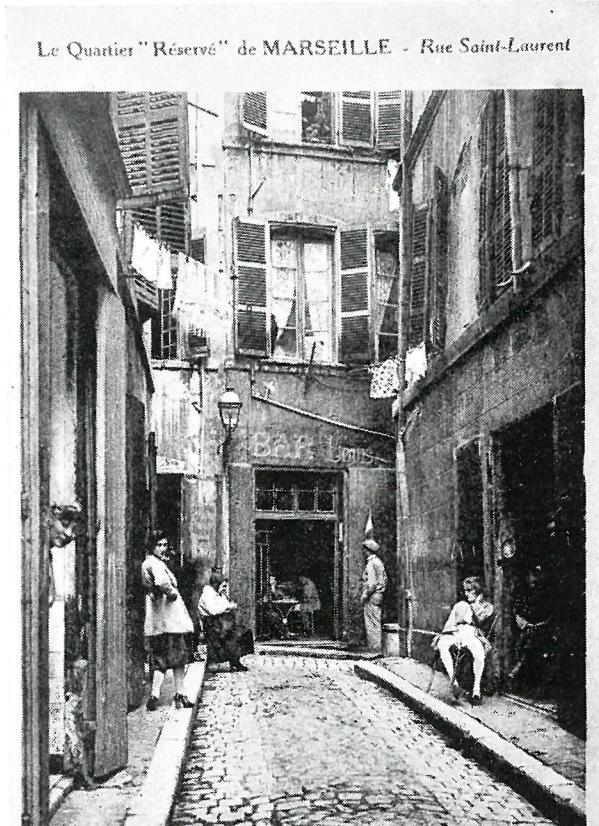
Copyright



Le Quartier "Réserve" de MARSEILLE - Le "Coin de Rebout"

Dans la luminosité du Ciel provençal, notre Vierge de la Garde veille - concurremment avec l'Administration - sur celles de ses Enfants auxquelles la Ville de Marseille - comme aux temps grecs - a confié le noble rôle de Prêtresses officielles de l'Amour.

Copyright



Le Quartier "Réserve" de MARSEILLE - Rue Saint-Laurent

C'est à 6 h. ou à 8 h. du soir qu'il faut excursionner dans notre vieille et vénérable rue Saint-Laurent.
Maintenant, c'est l'heure du repos et de la réflexion.

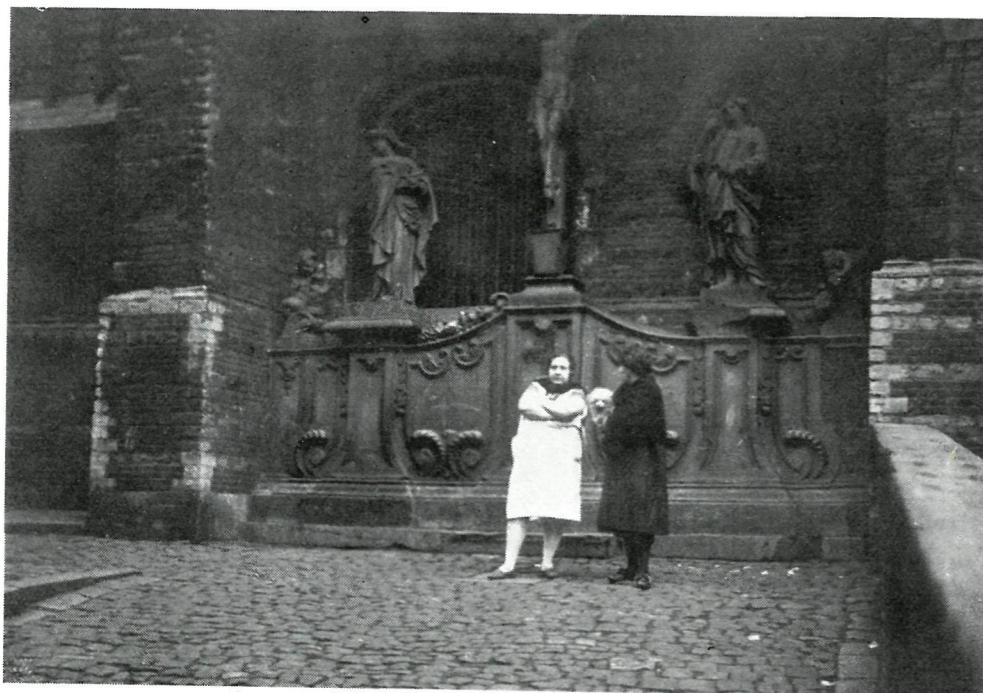
Copyright



Léa de Marseille

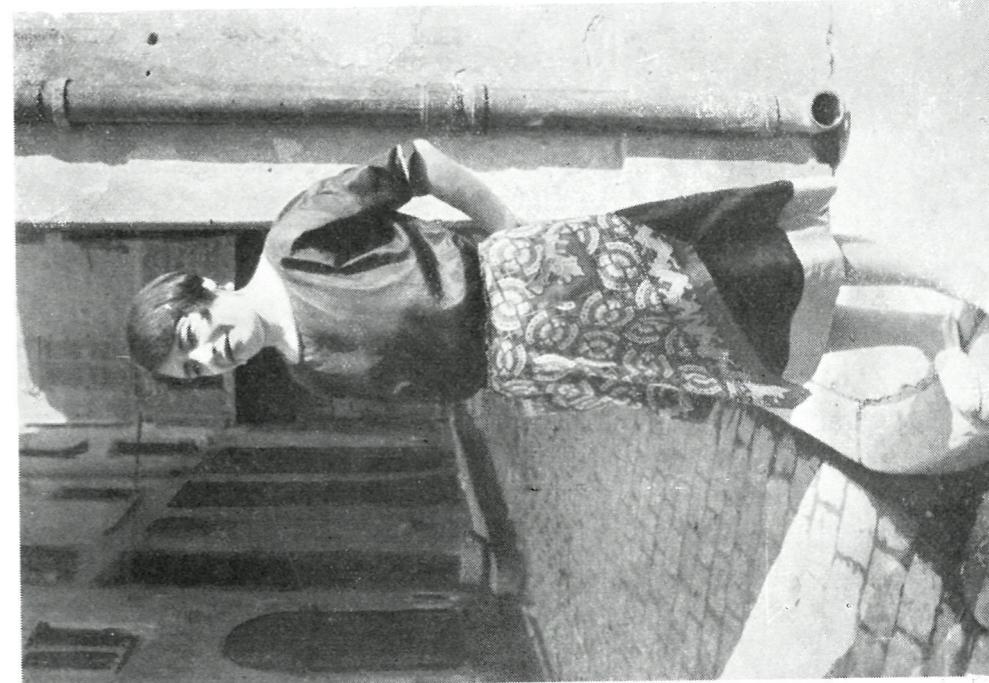


Aïcha d'Alger

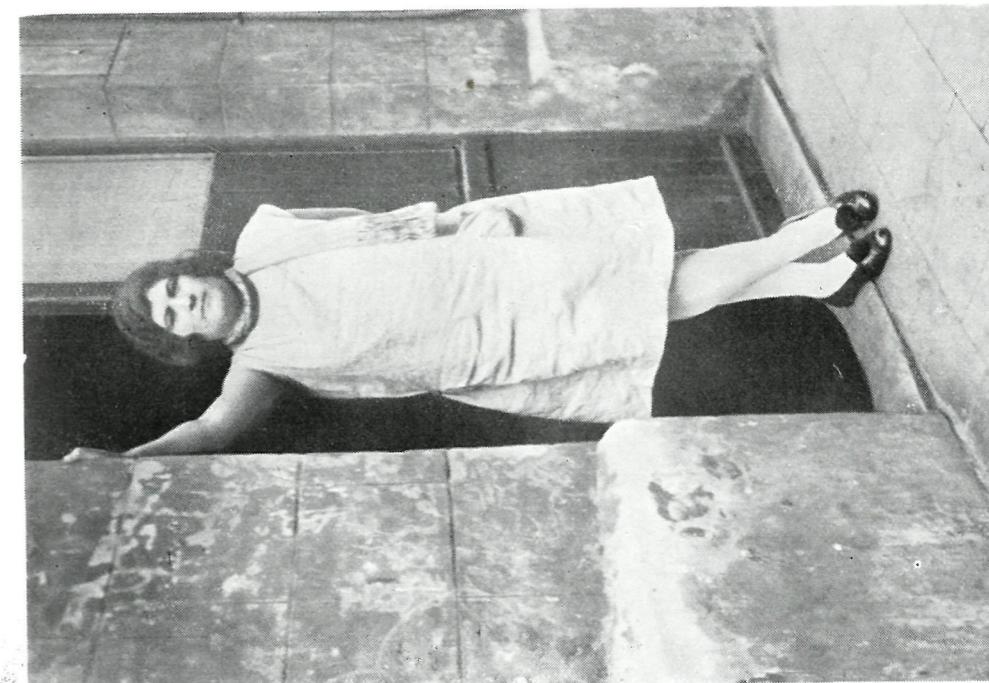


Anvers : Les filles du Calvaire

Photo Variétés.



Toulon



Anna Dovers

Photo Variétés.

Kaatje

Carmen

C h a n s o n s d e m a r i n s



On s'amuse comme on peut

Photo A. Dubreuil

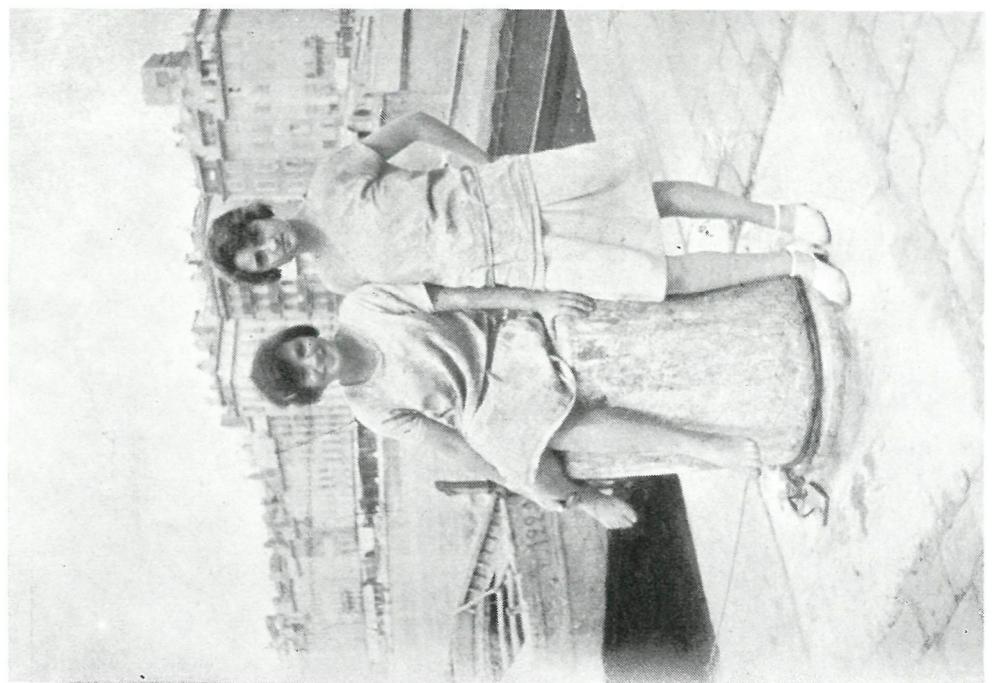


« Bon pour la fille »
Photo Germaine Krull

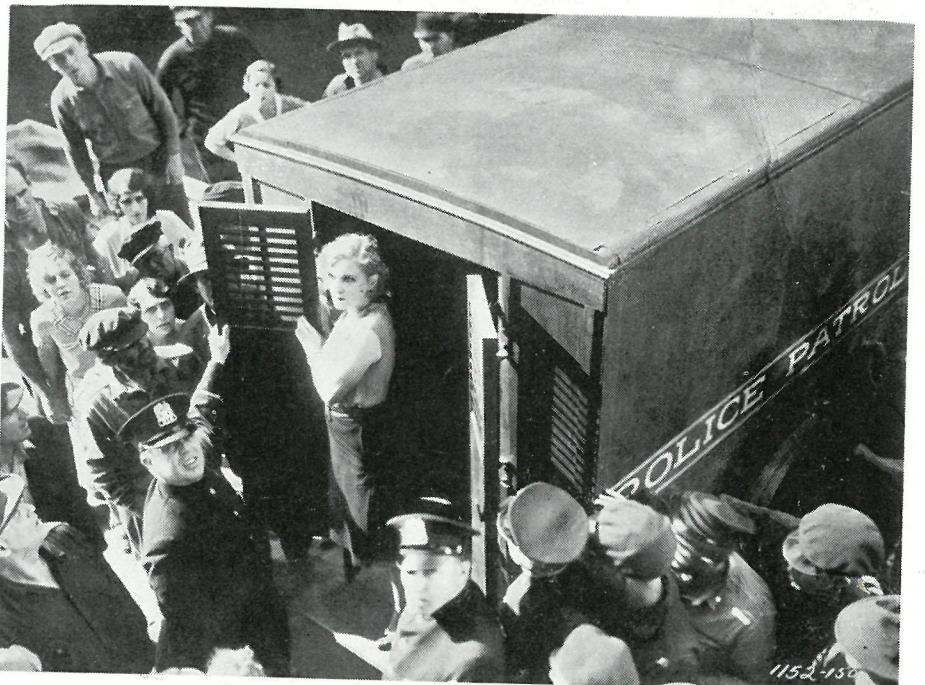


Antwerpen : « Meisje gevraagd voor café »

Photo Variétés.



« Pour la bordée »



*« Docks of New-York » (Les Damnés de l'Océan)
Film de Josef von Sternberg*



*« Capitaine Swing »
Film de J. G. Blystone*

Photo Fox

MÉLINA (*toute droite, hatelante, d'une voix faible*). — Tu dis « prends »... Pierre-Auguste!

PIERRE-AUGUSTE. — Oui!

MÉLINA (*très vite*). — Je baise ton front, ton menton, ta joue et ta joue!... Tu dis « prends »... Pierre-Auguste?

PIERRE-AUGUSTE. — Prends!

MÉLINA. — Je baise ta main et ta main... Tu dis « Prends un sac ? »

PIERRE-AUGUSTE. — Je le dis.

MÉLINA. — J'embrasse tes genoux!... Tu le dis, Pierre-Auguste?

PIERRE-AUGUSTE. — Oui!

MÉLINA. — J'essuie tes pieds avec ma chevelure! Tu dis « Prends deux sacs », Pierre-Auguste?

PIERRE-AUGUSTE (*joyeusement*). — Deux!

MÉLINA (*dans un rire triomphal*). — Ah! ah! merci, cousin! Chacun deux sacs! (*Ils se précipitent tous trois au coffre, Mélina débite avec une volubilité étonnante* :) « Dominus menor fuit nostris et benedixit nobis! »

PIERRE-AUGUSTE (*à Froumence*). — Crois-tu que Muscar soit arrivé à l'auberge?

MÉLINA (*près de la porte, deux sacs sur les bras*). — Cousin, je n'ai pas assez de bras pour t'embrasser!... « Bendixit omnibus qui timent Dominum, pusillis cum majoribus! »

PRUDENT (*Idem*). — Il me faut partir, Pierre-Auguste, mais je reviendrai!

FRISON (*idem, montrant une joie insolente*). — Une lanterne, mon cher, une lanterne au bout d'un bâton, qui éclairera sa damnation éternelle! (*Ils sortent*.)

PIERRE-AUGUSTE (*au seuil*). — A bientôt, mes amis, merci encore! La maison vous est ouverte!... Ah! qu'Azelle vienne!... (*Il revient, satisfait, cordial*.) L'amitié me déborde!

LE NOTAIRE (*narquois*). — Maintenant à nous deux, mon garçon. Tu fais des dons qui n'ont aucun caractère d'authenticité, c'est ton affaire!... Je te conseille pourtant de ne pas oublier que l'impôt, après expertise, contre-expertise, arbitrage, vente des reflets ou cession des ombres, transfert des chants d'oiseaux, hypothèques sur tes nuages, — l'impôt t'enlèvera un bon tiers de ton paysage! (*Pierre-Auguste a un gros rire d'incredulité*.) Hélas! j'augure mal de ta prospérité. Bientôt, tu seras pauvre autant qu'un ancien riche! Qu'il te plaise donc de me régler mes honoraires, dont le chiffre est de 3,000 francs, y compris les centimes. (*Pierre-Auguste rit un peu plus fort*.) Quoi?... Tant pour actes passés par feu Anne Romain Hormidas, ton oncle, tant pour...

PIERRE-AUGUSTE (*très gai, l'interrompt*). — Suffit! Suffit! Hormidas s'est-il pendu à ton profit ou au mien? Trois mille francs, dis-tu, n'y compte pas!... Certes, j'ai là dans la bourse, 3,000 francs d'or battu en plein cœur, trois années d'un supplément de labeur à 1,000 francs l'une — mais c'est tout mon salaire — et tu n'en feras pas tes honoraires!

LE NOTAIRE (*après un court étonnement*). — Bon. C'est toi qui veut rire! Compte à ton aise l'argent du coffre... Je t'enverrai ce soir mon premier clerc. Au revoir!

PIERRE-AUGUSTE (*vivement réjoui*). — Ho! Ho! Ho! arrête, viens ici!... J'ai bien entendu?... Que parles-tu d'argent du coffre?... Tes honoraires?

Je vais te les payer de cette monnaie! Approche. (*Il prend dans le coffre un sac qu'il retourne et vide sur la table.*) Tiens, honore-toi là-dessus! Oui... oui... va... va! (*Tout heureux de sa trouvaille, il se raseoit dans le fauteuil et se rechausse.*) Et moi, j'irai à la rencontre d'Azelle!... Notaire, donne-moi quittance. (*Le notaire lui tend le document, mais, comme il tourne le dos, il ne voit pas le geste.*) — Froumence, il y a du lait à l'étable, du beurre et du fromage, de la chair et du cuir, des œufs au poulailler, les uns cochés, les autres non; les légumes au verger, les fruits au potager, dis?... — Donne-moi quittance, notaire... — Des lapins au clapier, des poissons à la rivière... et des fleurs... Ah! Ah! des fleurs... par dessus le marché!... — Donne-moi quittance... (*Le notaire, à la fin, lui lance la chemise.*)

LE NOTAIRE. — Est-tu perclus?

PIERRE-AUGUSTE (*se dresse ahuri, partagé entre la terreur et la folle espérance, il va au notaire et lui demande d'une voix basse et tremblante.*) — Vraiment, tu ne prends pas toute cette gueldaille pour argent comptant? (*Devant l'étonnement du notaire, il a une défaillance.*) Barbulesque, ne m'abandonne pas, le cœur me faut!... J'ai eu tort, je crois, de me rechausser!... (*Tout à coup il lance :*) Je ne te donnerai pas trois mille francs quand tu serais juge et gendarme, diable et squelette! (*Il rit nerveusement, pris d'une étrange fébrilité.*) Tu veux jouer?... Soit! J'entre dans tes cartes et te fais beau jeu! Entends-moi, entends-moi bien! (*Il hésite encore, puis formule sa pensée avec intensité.*) Je mêlerai aux sequins de ce coffre les pièces d'or de ma bourse... — toutes à l'effigie d'Azelle, ou à la mienne! — et tu compteras sans choisir, les yeux fermés, acceptant chaque pièce pour 20 francs sonnants ou gagnés! (*Très vite, suant à grosses gouttes.*) Nous serons quittes, veux-tu?... J'y risque gros... Je suis volé si peu que la chance te favorise!

LE NOTAIRE (*rit avec indulgence*). — Finissons-en!

PIERRE-AUGUSTE (*réellement épouvanté*). — Oh! Oh! Oh! tu y consens!

LE NOTAIRE. — Après cela, tu iras au lit, boire des tisanes!

PIERRE-AUGUSTE. — Oh!... (*Emporté, il opère le mélange, crient presque.*) Oh! Oh! mes belles, mes bonnes, mes chères Azelles d'or... Combien nous arraches-tu? (*Long silence. Enfin, il s'avance pour examiner le tas d'or et se redresse blême, défaillant.*) Retiens-moi, je m'effondre! (*Il glisse dans le fauteuil. Arrêt.*) Je ne reconnaiss plus mes pièces parmi les autres!... Les miennes?... où sont les miennes? Voici : Azelle partout, Azelle nulle part!... Ou bien le vil métal s'est changé en or au contact de ma précieuse épargne... Notaire?... (*Sa voix s'élève.*) ... Ou bien l'or n'a pas d'âme, pas de personnalité, pas de prénom, l'or n'a ni larmes, ni sourire. (*Se dresse et proclame.*) ... C'est l'or, l'or, l'or tout dru!... (*Un rire éclatant.*) Ni carolus, ni louis, ni napoléons, ni azelles!... les pièces sont toutes pareilles. Notaire, comment aimerais-tu l'or, si l'or n'a point de visage?... Comment sais-tu que l'or t'appartient, si tu ne l'as ni pleuré, ni sué?...

LE NOTAIRE. — L'or est à toi, puisqu'il t'advent!

PIERRE-AUGUSTE (*triomphant*). — Oui. L'or est à moi, puisqu'il m'est advenu!... (*Son sourire s'arrête net, il court à la porte du fond et crie.*) Au voleur... Au voleur... Qu'on arrête Mélina, Prudent et Frison... Ils m'ont emporté chacun deux sacs d'argent! (*Il revient.*) Tu l'as constaté, notaire, ces dons n'ont aucun caractère d'authenticité!... Avantages

14

obreptices!... J'ignorais, moi, ce que contenait le coffre, alors que Mélina m'endormait avec son latin! (*Il admire le coffre, et rit.*) Au moins deux siècles attelés de père en fils... (*Il retourne à la porte.*) Au voleur!... Qu'on arrête Mélina, Prudent, Frison... Je crie « Au voleur! »... Ils m'ont soustrait six sacs d'argent! (*Il pousse Lelubre dehors.*) Cours à la rencontre de Muscar, sur la route, ordonne-lui de retrouver mes filous!...

UNE FEMME. — Ils sont entrés au cabaret!

PIERRE-AUGUSTE. — Tu entends?... Que Muscar les cingle... Qu'il rapporte l'argent, je le récompenserai..., sinon qu'il ne mette plus un pied devant l'autre dans ma maison! (*Lelubre sort.*)

LE BOURMESTRE. — Dispose de mon autorité! Veux-tu qu'on les conduise au cachot?

PIERRE-AUGUSTE. — Oui!

LE BOURGMESTRE (*sortant*). — Je vais requérir les gendarmes!

PIERRE-AUGUSTE (*au fond, lui crie*). — Merci, mon cher... Je te ferai cadeau d'un bel uniforme à queue de morue, avec un bicolore bordé de plumes!... Arrache-leur l'argent jusqu'à la racine!... Et s'il le faut, amène la chair au bout! (*Il revient au coffre qu'il admire et ne s'empêcher de rire.*) Hein?... Quel sarcophage!... A raison d'une seule obole par traversée, ça fait un grand peuple de momies!... Cet argent est bien à moi, notaire?...

LE NOTAIRE. — C'est ton héritage!

PIERRE-AUGUSTE. — Mon hérité!

LE NOTAIRE. — Ton héritage... oui.

PIERRE-AUGUSTE. — Hérité!... Hérité!... On dit ainsi... et j'aime mieux... (*Poussant le notaire à la porte.*) Au revoir, mon cher!... (*Il redescend à Barbulesque.*) Prétendront-ils que je leur ai bénévolement abandonné cette fortune?... Il faudrait être fou!... Si j'étais fou, je ne pourrais prêter, n'héritant pas!... Or, c'est là mon « hérité »... J'ai toute ma raison, n'est-ce-pas, Barbulesque?

BARBULESQUE. — Tu parles d'or!

PIERRE-AUGUSTE. — Merci, mon cher, je te récompenserai! (*Il pousse Barbulesque vers la porte et, triomphalement.*) Va Docteur, va, dans leur prison retrouver mes coquins!... les palpe, les auscule, et pour les châtier, leur administre une purge romaine. (*Barbulesque sort.*)

PIERRE-AUGUSTE (*aborde une des voisines*). — Répète cent fois de suite « Pierre-Auguste, tu es riche » — Je te récompenserai!...

LA FEMME. — Pierre-Auguste, tu es riche... Pierre-Auguste, tu es riche... Pierre-Auguste, tu es riche...

PIERRE-AUGUSTE (*l'interrompt*). — Arrête!... Ecarter-toi de la porte, laisse entrer le soleil dans la maison!... (*Debout dans l'encadrement de la porte, il gesticule comme un chef d'orchestre, devant le groupe des voisines.*) « Pierre-Auguste »...

LA FEMME (*reprend*). — Tu es riche, Pierre-Auguste, tu es...

PIERRE-AUGUSTE (*l'arrête encore, lui explique*). — Si je m'examinais dans un miroir, mon regard, absorbant aussitôt une image trop familière, je verrai immédiatement le dedans de moi-même... Le dedans ne sait pas encore que j'hérite... Je joue avec mon ombre pour me mieux reconnaître! Va! (*Il reprend ses gesticulations.*)

LA FEMME. — Tu es riche, Pierre-Auguste.

15

PLUSIEURS FEMMES (*en manière de moquerie*). — Tu es riche, Pierre-Auguste!

LA FEMME. — Tu es grand, Pierre-Auguste.

PLUSIEURS FEMMES. — Tu es riche, Pierre-Auguste.

LA FEMME. — Tu es beau, Pierre-Auguste!

PLUSIEURS FEMMES. — Tu es riche!

LA FEMME. — Tu es bon, Pierre-Auguste!

CHŒUR. — Tu es riche!

LA FEMME. — Tu es juste, Pierre-Auguste!

CHŒUR. — Tu es riche!

LA FEMME. — Tu es fier, Pierre-Auguste!

CHŒUR. — Tu es riche!

LA FEMME. — Tu es franc, Pierre-Auguste!

CHŒUR. — Tu es riche!

LA FEMME. — Tu es noble, Pierre-Auguste!

CHŒUR. — Tu es riche!

PIERRE-AUGUSTE. — C'est bien... L'un de moi-même y croit et l'autre en doute encore. (*Il les pousse dehors.*) Allez, vous êtes aimables!

CHŒUR (*burlesque au dehors*). — Tu es riche, Pierre-Auguste!... Tu es Tout-Puissant!... Tu es éternel!

PIERRE-AUGUSTE (*fermant la porte*). — Merci!... (*Le voilà seul avec Froumence.*) Arrêt. — Il paraît soudain tourmenté, dévisage la servante longuement, médite, prend une détermination. — Il va recueillir dans un sac tout l'or qu'il avait laissé sur la table, puis s'approche de Froumence et le lui tend sans mot dire. Elle demeure immobile.) — Prends!... Prends, ce n'est pas pour toi! (*Froumence prend le sac d'or.*) Il hésite encore, avale sa salive et soudain lance brusquement.) Qu'Azelle ne vienne pas ici!... pas aujourd'hui... (*Très vite.*) Oui, supplie-la de me laisser deux ou trois jours de recueillement, de méditation. Le temps de croire à ma chance et de m'y accoutumer, — et donne-lui ce sac d'argent!... Si elle a quitté l'auberge, tu la rencontreras en chemin. (*Il rit nerveusement.*) Si Muscar me rapporte mes six sacs, je le récompenserai. Ainsi qu'il est écrit dans le testament, je serai bientôt ivrogne, paresseux, goinfre et paillard... et lui avec moi! (*Il pousse Froumence vers la porte.*) Va vite, ma bonne. Dis lui que tu m'as vu plus que jamais privé d'elle, mélancolique et languissant, et l'appelant de tous mes vœux! (*Vivement.*) Non, non, pas cela, elle accourrait!... tu ne la connais pas... c'est la bonté même... Tu lui fais mal... elle sourit que c'est pitié. (*Il est fébrile, on devine qu'il ne pense pas à ce qu'il dit. Il est ailleurs.*) — Dis lui que l'amour remplit mon cœur comme l'œuf sa coquille. Et que mon âme garde la forme de sa présence! Qu'elle et moi sommes unis comme le bois et la corde de l'arc bien tendu pour mille flèches, vers l'avenir... Oui!... donne-lui cet argent... (*Il ouvre la porte.*) Quatre ou cinq jours d'impatience et je lui fais signe. (*Il désigne le coffre.*) Qu'elle me laisse le loisir de rentrer là-dedans corps et âme, elle nous épousera ensemble!... Va!... (*Il referme la porte, fait un pas dans la chambre, puis va rappeler Froumence.*) — Froumence! un moment! elle n'a pas besoin d'une telle somme pour une semaine, où de vivre et de couvert; la moitié y suffira... Non... Si... rentre, ferme la porte. (*Il s'énerve, s'arrête devant le coffre près d'y vider les sacs.*) Le quart même... Donne-lui le sac plein!... Ah! j'enrage de lui faire un cadeau auquel j'accorde si peu de

prix. Quand je lui disais « Azelle, prends patience, je t'achèterai une robe de satin et une ceinture d'argent » — elle répondait : « Ne peine pas pour moi, mon ami, je ne demande rien, que l'amour qui nourrit l'amour... ». Elle refusera cet argent. (*Il rejoint Froumence, de plus en plus nerveux, s'affolant.*) Va, tout de même!... (*Il redescend à table.*) Non, c'est indigne d'elle, de moi, j'inventerai autre chose! J'ai trouvé!... Je lui adresserai les trois mille francs de ma bourse. Elle les acceptera pour l'intention... Ah! ah! ah! le diable de les retrouver parmi les autres... Ne lui rapporte pas que j'ai mêlé les pièces, Froumence! (*Il est hors de lui, il laisse le sac sur la table et retourne à Froumence, la met dehors.*) Qu'elle attende! Elle ne manquera de rien... J'y veillerai... Elle aura de mes nouvelles!... (*Il ouvre et ferme la porte plusieurs fois.*) Qu'elle attende la fin de l'inventaire! Froumence, Froumence, tu es bien pressée. Oui, va... Froumence, écoute-moi... Non, rien... Froumence?... (*Il est furieux.*) Ah! va donc!... (*Il fait claquer la porte. Silence. Soudain, il bondit à la porte. Trop tard. Froumence est partie. Alors il revient à la table, empoigne son bâton et, à toute volée, pleurant et criant, il donne la bastonnade à son or.*) Tiens!... Tiens!... Souffre, crie, pleure, à genoux... à genoux... demande pardon!... tiens!... tu ne recommenceras pas!...

RIDEAU

(A suivre.)



RETOUR AUX PORTS

par

GEORGETTE CAMILLE

Si je garde de certains ports une sourde et confuse mémoire, si les rochers égarés qui s'ouvrent à l'approche de la nuit trouvent en moi une tragique résonance, ce n'est pas dans l'attente où je suis d'une ville qui tarde à se livrer et où ne m'attire nul désir de curiosité (dans la haine où je tiens tout pittoresque), mais par cette incapacité à démêler les rues les maisons les chiens et les hommes de tout ce qui m'exalte et me permet de vivre en l'acceptation particulière de cette essence du monde : l'infini où déjà je suis prête à me fondre.

Qu'elle se dégage de ce grand courant humain rebondissant à la surface de la terre, du rayonnement invisible des événements passés où à venir, et quoique les villes ne m'intéressent qu'en vertu des êtres que je peux y rencontrer (1), comment échapper à cette angoisse, qui pas une fois ne m'a trompée, et qui fait que s'affirme à mes mouvements hostile ou complice la contrée que je viens d'accepter. En cet état de disponibilité, celui de la pureté, où je me trouve quand je voyage, il semble que tout ce qui se prépare me pénètre avec une violence singulière; et je veux voir dans les éléments qui m'accueillent le signe précis de mon destin. Ainsi, l'autre jour, à Anvers, cet orage qui éclate au moment que j'arrive; et tandis que (bien légèrement) quelqu'un s'excusait de ce mauvais temps, tremblante et trempée me réjouissant au contraire de ce déchaînement : « Une ville pour moi, pensais-je. Jadis, à Saint-Nazaire, où à peine débarquée, épuisée et mourant de faim, je tombais évanouie sur les ballots des docks, parce que dans l'horreur que m'inspirait alors l'argent et la hâte que j'apportais à ne rien vouloir posséder, je m'étais enfuie sans un sou — autre qu'il m'eût été impossible de coucher à l'hôtel où mon signalement était donné (15 ans, avec une vareuse à col marin) et où m'attendait la police. Au Havre, où je n'ai jamais su ni comment ni quand j'étais parvenue, en la compagnie de ces amis intimes dont il m'est

(1) J'ai fait un jour un voyage de 800 kilomètres, à l'étranger, pour voir un homme dont on m'avait parlé et qui, je le savais, m'était désigné; obéissant aux mêmes correspondances, il était d'ailleurs parti à ma recherche la veille de mon arrivée.

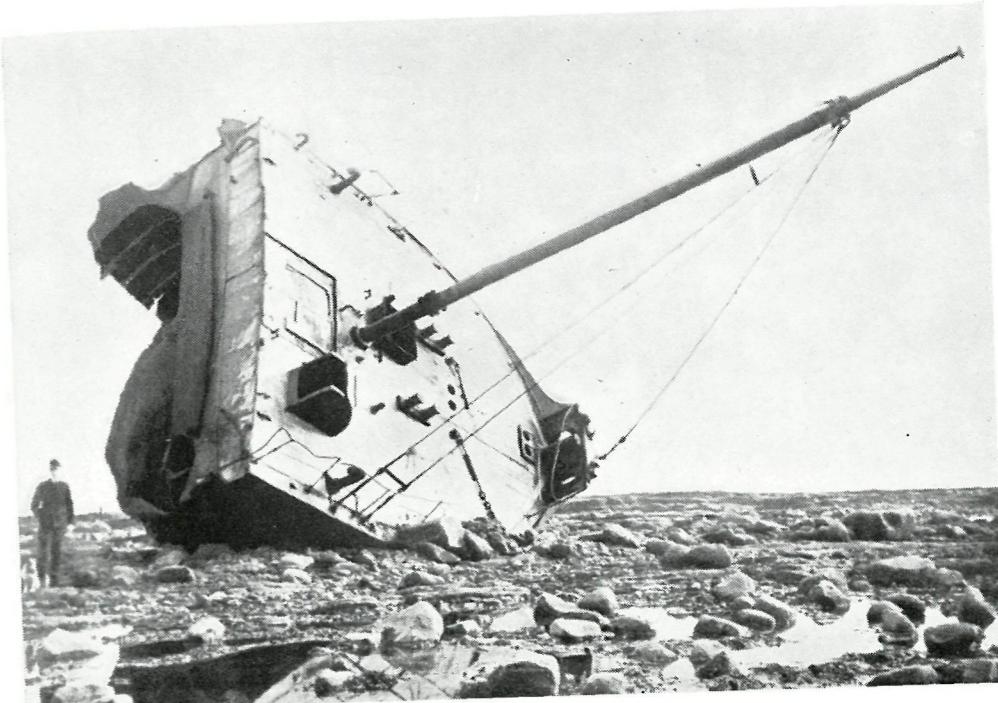
impossible de me rappeler aujourd'hui le nom ou les visages et qui, eux, osent affirmer qu'ils me connaissent encore. A Marseille, où, dès le premier jour, j'ai véritablement senti l'odeur de la mort; elle flottait et se prolongeait en une moiteur d'épidémie au détour de ces rues où alanguis d'un désir trop vite satisfait des corps traînaient au bord des trottoirs, et dans ma chambre d'hôtel où d'une fenêtre qui donnait sur le Vieux-Port j'ai vraiment songé pour la première fois à me tuer immédiatement, comme ça et tout de suite et sans aucune espèce d'explication — Dieu, que j'ai été malheureuse à la veille de cet unique amour. Or, en acceptant la lutte, ne m'avouais-je pas vaincue : « Je l'aurai, cette putain de ville. » Elle m'a eue, déchirée et surpassée, pendant cette nuit merveilleuse que nous avons passée dehors à saisir à pleines mains la terre, la mer, les êtres, les étoiles, nos visages, nos corps, nos doigts pour jouir du monde et de l'instant sans aucune sorte d'intelligence dans cette lucidité bouleversante qui est celle des grandes maladies, des réveils d'anesthésie, et où une fois pour toutes apparaît enfin à sa véritable mesure tout ce qui est important et ce qui ne l'est pas; elle m'a reprise aussi à un second séjour, mais anémiée et préparée, dans tout ce que je m'ésestime et ce que je ne saurais assez désapprouver (si ça lui suffit, tant mieux); n'aurais-je pas dû me sauver en poussant des cris, ainsi que j'en avais le désir, pleine de terreur contre tout ce qui m'était étranger et à quoi il m'était impossible de participer? Aussi dérisoires que m'apparaissent aujourd'hui ces mouvements en désordre, je sais que pas un instant la confusion la plus admirable n'a cessé de m'appartenir; et quelle joie j'éprouve encore à la contemplation de ce désordre. Prêter à la vie un sens définitif m'a toujours semblé absurde; plus que jamais, je me désintéresse de moi-même, de la partie la plus consciente de moi-même (c'est dans la mesure où je cesse d'intervenir que se manifestent à moi les événements à la fois étrangers et intimement liés à mon existence); et je ne regrette aucun de ces actes insensés où, dans une générosité égarée je donnais à n'importe qui tout ce qui m'était rare et secret — tragique innocence qui me laisse aujourd'hui les mains vides. Vides? Jamais. Que la vie de nouveau m'entraîne et me déchire, je ne suis prête à me plaindre que de l'ennui et de la sécheresse. S'il est vrai qu'une âme universelle

préside à la destinée des êtres, c'est elle que je retrouve à travers les corps abandonnés et les objets en mouvement.

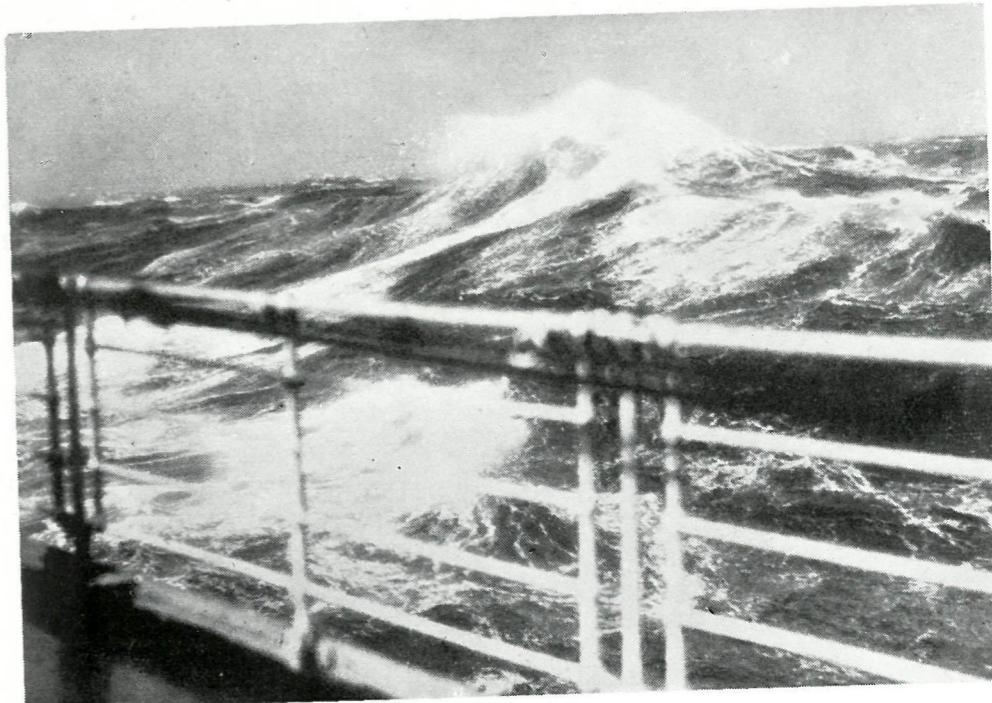
Se peut-il qu'il y a trois jours, je fusse encore à Anvers, il y a quinze jours à Marseille, entourée de ces êtres que je ne connaissais pas au départ et qui sont maintenant la cause et la seule explication de ma vie, de ma vie d'aujourd'hui; qu'en si peu de temps, tant de nouveaux visages pressentis et sortis de l'ombre, me soient devenus soudain si chers qu'il semble qu'on mourrait d'entendre cette voix, et qu'à regarder de nouveau cette démarche, qu'à écouter ce rire ou ces injures criées la nuit à n'importe quel passant on se mettrait aussitôt à pleurer. Impuissante d'abord à décider ces corps, impuissante à se diriger seule dans des rues inconnues, quelle joie que de se soumettre, que de s'abandonner si paisible à ces hommes dont il n'est pas un seul qui n'éveille en moi une admiration immédiate et sans limites. Ah, que de nouveau je m'endorme dissoute et pourtant distincte, sans réticences ni restrictions, hors des courants de la douleur, dans une ville que j'ignore! L'oublierez-vous, mes amis, ce départ à minuit où nous étions tous les quatre, à la gare Saint-Charles, déchirés d'une même terreur qui était celle de nous séparer. L'oublierez-vous, à Bruxelles, cette entente tragique à l'ombre d'un monument imperméable où tous les trois, perdus à la même vitesse d'un vertige, nous atteignions à une identité merveilleuse. Rien, rien, pensions-nous, n'arriverait plus désormais à nous diviser et aucune de nos affections particulières ne pourrait empêcher que nous nous rejoignions ailleurs et n'importe quand dans cette grandeur de l'amour.

D'un voyage d'où l'on revient bouleversé, comment s'étonner qu'au retour on reste vraiment anéanti? En ce premier jour, toute ruisselante encore des courants de l'infini, pleine du regret de cette zone illimitée à laquelle un instant j'avais touché, je n'ai pu ni me lever ni m'habiller; je suis restée couchée toute la journée et toute la nuit sans manger, sans dormir, dans la douleur où j'étais de me sentir cette fois exclue des régions transparentes de l'amour. Nulle pièce plus belle pour moi qu'une chambre d'hôtel; nul lieu où je me sente si parfaitement à l'aise; entre ces murs où l'on sait que jamais un objet inutile ne viendra s'interposer entre le vide et soi la table, la chaise, le lit à *leurs places* s'adaptent à la mesure

T e m p ê t e s

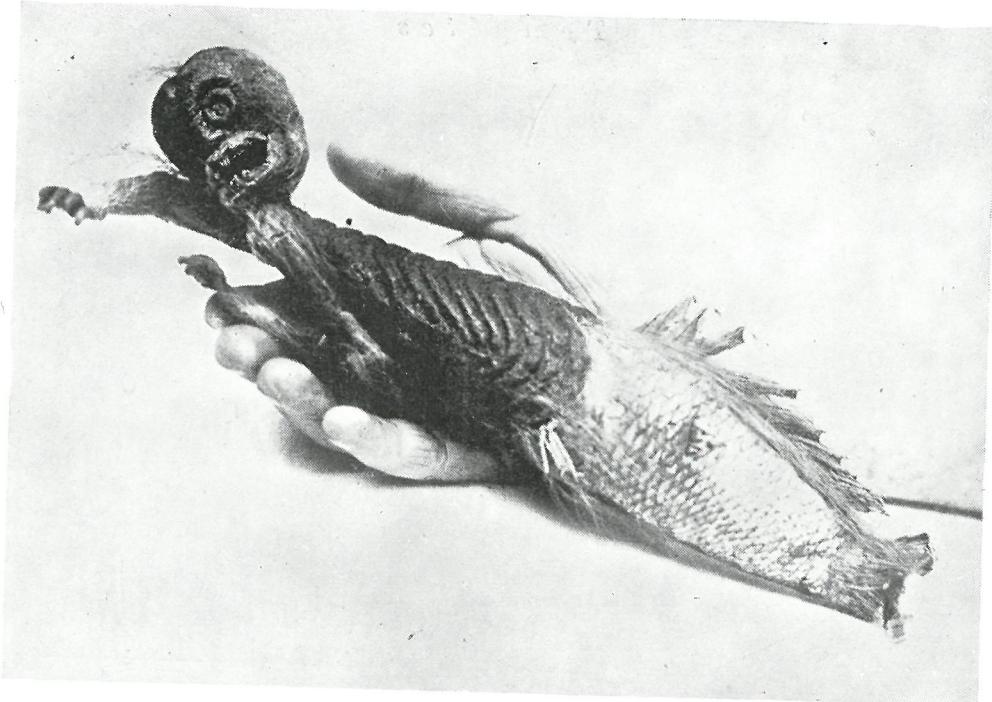


Sur le flanc

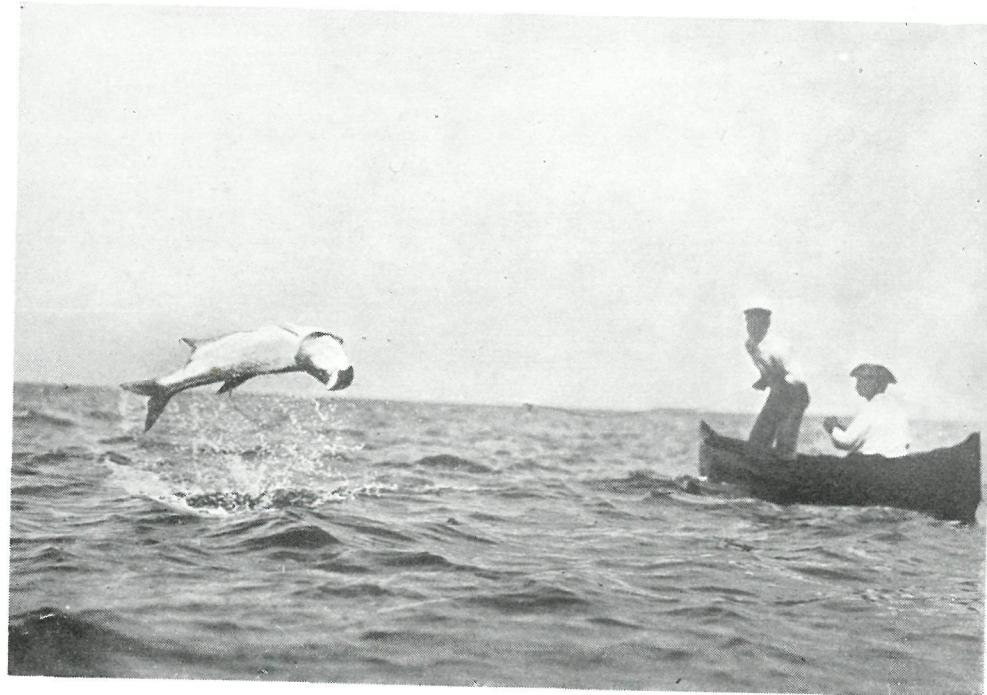


Vent et marée

C a p t u r e s



La dernière sirène

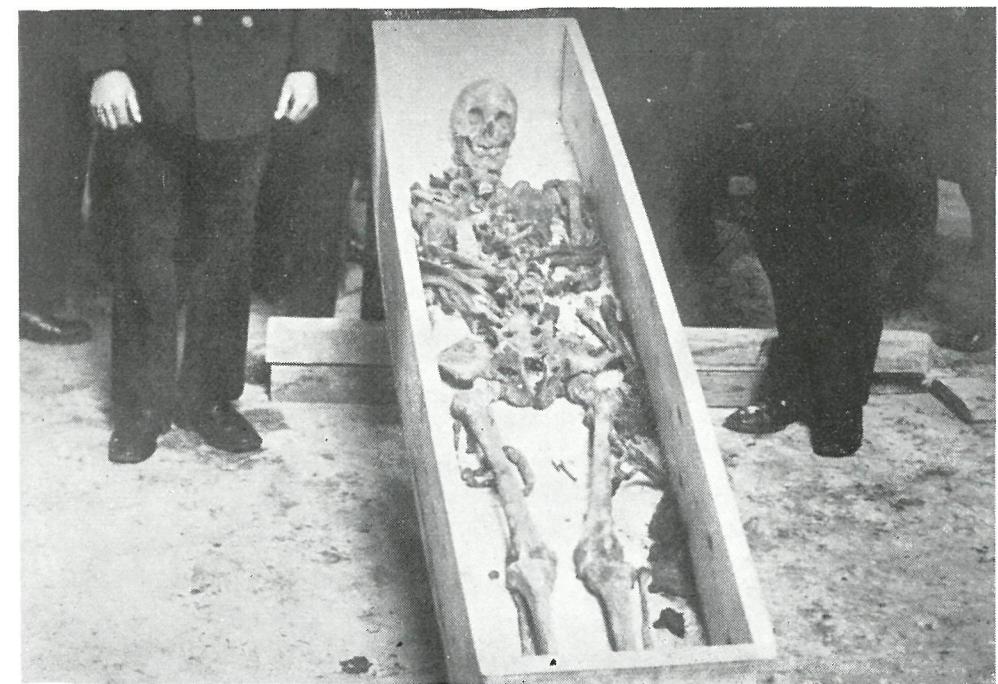


Coup de harpon

E s c a l e s



Le fumeur d'opium



Le squelette de Jean Bart découvert à Dunkerque

Accessoires



Filets



Chaines

de mon corps et m'entourent d'une étonnante complicité. Imagine-t-on pour moi le tragique du retour, l'éccœurement que j'éprouve à retrouver une chambre où subsistent encore des souvenirs d'enfance et le désir qui me vient alors d'aller m'installer à Grenelle ou aux Halles dans un de ces hôtels sordides qui sont le refuge du crime et de l'amour. Si, longtemps protégée par toutes sortes de faiblesses, impossibles à surmonter me semblent les obstacles contre lesquels je n'ai jamais cessé de me révolter, en cet appartement où je suis née qui garde en ses tentures les plis du début du siècle, sur le tapis d'une nursey désaffectée la trace de mes premiers pas, s'installe et se développe tout ce que je déteste : une morale de vie pleine d'hypocrisie, une animosité constante envers l'amour. Je hais les photographies, les cadeaux d'anniversaire, tout ce qui me rappelle que j'existe en dehors de l'espace; ah, que rien ne subsiste de moi, sinon cet élan qui me rend semblable à tout ce qui me dévore, et que je ne suis vraiment plus que la parcelle universelle de cet infini d'où je viens et auquel j'aspire. Lorsqu'un éclair de lucidité ou quel rare avertissement nous a projetés un instant hors des limites d'un monde clos une fois pour toutes à la mesure de nos cinq misérables petits sens, dérisoire en ses détours nous apparaît le monde où les éléments ont livré leur langage; l'idée de la mort ne me quitte pas; j'y trouve l'explication de ces mouvements épars de ce corps, de cette forme dont je me détache chaque jour, tandis que s'exaspère en moi cet immense amour pour tout ce qui vit et se meut dans un semblable égarement.

La terre où je suis, l'espace où je vais me reprennent en leurs liens; habile à en ressentir les grands courants, puisque me voilà choisie pour en pénétrer les secrets, tout ce que je demande c'est de m'identifier plus étroitement à eux. Si identique à cet objet, si indépendante est ma main, si pareil au rythme des jours est mon œil au battement des cils, si pareil à l'instant ce mouvement de mon cœur que je m'avoue étrangère au point d'avoir peur de moi-même. N'exigez de moi ni fidélité ni constance; ne vous étonnez pas si vous ne reconaissez plus ailleurs mon visage; je suis à vous, en vous, tant que dureront les grands courants qui furent complices de cette entente. Mais que ce remous divin d'où je viens, où je vais, me reprenne en son unique élan et que, délivrée, je roule avec lui au cours de tous les siècles.

BLAISE CENDRARS,
LES NÈGRES ET LES ENFANTS BLANCS
par

ROBERT GUIETTE

« Un homme raisonnable ne peut parler de choses sérieuses à un autre homme raisonnable : il doit s'adresser aux enfants. »

Blaise Cendrars parle aux enfants. Il revient du Brésil. Il y a vu des blancs; il y a vécu avec des nègres et des négresses. Il les a entendus, dans les veillées, conter des histoires qui viennent des lointaines patries. Cendrars se souvient de la Traite, calvaire de toute une race. Il a écrit l'aventure des négriers et de John Paul Jones. Il a écouté les noirs des Etats-Unis et leurs chansons. La case de l'oncle Tom et Harlem. Il cherchait partout le cœur admirable des anciens, de ceux que l'étranger n'a point utilisés, n'a point transformés. Il a retrouvé la vieille vérité humaine dans des contes merveilleux.

Ces histoires attendaient depuis des siècles peut-être que Blaise Cendrars vint les raconter. Certaines attendaient tapies dans sa mémoire, et peut-être croit-il lui-même qu'il les invente. Elles contiennent toute une somme de science primitive : ce qu'il faut faire et éviter, et aussi comment est régi le monde.

Les nègres adorent les histoires. Ils ont un admirable talent pour les dire. Et cela leur permet de ne pas oublier les Totems, et de conserver l'expérience chèrement acquise par les ancêtres. Sous l'humour, pas de froide plaisanterie : mais, comme en sourdine au fond du cœur, un psaume religieux à la bonté. « La malice est chez les nègres une poésie, et elle a un charme ensemble plus piquant et caressant que la fantaisie, cependant si ailée, des hommes de lettres européens. Leur esprit est naturellement coloré, pittoresque, chatouilleux et tendre, leur raillerie est caressante : il faut que des bouches d'ébène le rire d'ivoire s'égénne pour que l'artiste ambulant d'Afrique soit content. » (Marius-Ary Leblond.)

Ce rire n'est pas celui que provoque la plaisanterie, mais celui du cœur satisfait. Des hommes content ou écoutent « pour s'amuser la nuit autour du feu et ne pas s'endormir à

cause des bêtes qui rôdent ». S'ils se passionnent, c'est qu'ils trouvent la poésie authentique et sa puissance vitale qui fait vraies les aventures dans l'atmosphère du merveilleux. C'est par là que ces récits, une fois épousée leur nouveauté, valent encore d'être repris. De bouche en bouche, la narration se polit. Le dialogue se fait plus condensé, plus expressif et plus dépouillé. Les faits s'enchaînent avec une rigueur chaque jour plus grande. Le détail devient sans cesse plus évocateur. Les contes nous parviennent avec cette perfection des proportions et cette exécution d'un achèvement définitif qui est la marque des sculptures et des poteries congolaises.

Cendrars leur prête sa voix et ses mots, son cœur et son art. Il était le seul à pouvoir le faire, étant le seul écrivain, le seul poète assez généreux et assez peu « littérateur » pour savoir ne pas penser à lui, mais seulement à ce qu'il nous transmet. Qu'on s'imagine ce qu'aurait pu être telle ou telle histoire reprise par X... ou Y...! On y aurait retrouvé Freud, Proust, le jazz et Joséphine Baker.

Cendrars a le sens de la réalité, le respect de ce qui vit et toute la puissance qu'il faut pour parler simplement lorsqu'on décrit des merveilles. Il suit l'aventure. Les affirmations se succèdent, positives. La phrase orale possède toute sa vigueur convaincante, en même temps que sa richesse poétique de moule de la vérité concrète. On a directement sous les yeux un spectacle sans littérature. Le style a passé tout entier dans la version. Il est synthétique, ne retient que l'essentiel : gros plans, lignes bien tracées, couleurs franches, sobre richesse.

Les hommes raisonnables sourient : ils trouvent ces contes amusants; ils ont la même grimace que quand ils parlent d'art populaire; ils croient à leur supériorité : on ne leur en fait pas accroire : ils ne connaissent que les diamants taillés et s'en font gloire. La leçon de l'humanité ne s'adresse pas à eux. Tout ce qu'ils peuvent pour l'art nègre, c'est le collectionner. Et, s'il faut comprendre, et, s'il faut aimer et sentir? Blaise Cendrars s'adresse aux enfants. Ils ont l'oreille plus fine que les hommes. Ils entendent le vent qui secoue les lianes, les serpents qui glissent et, soudain, dans le silence, la grosse voix de Guinnârou, de Guinnârou le roi des guinnes. L'enfant se

plaît aux creux de la peur prévue, comme le noir qui baisse la voix pour nommer les méchants (car le nom est une évocation), mais qui ne se lasse pas de les nommer, espérant toujours au fond de lui que, las de la provocation, l'un d'eux va surgir. Les merveilles de la forêt et les génies élémentaires, l'enfant ne s'y trompe pas comme les hommes blancs qui font les malins et se mettent à genoux devant les machines qu'ils viennent de construire. L'enfant sait croire au merveilleux parce qu'il a des yeux qui voient et n'ont pas encore pris l'habitude de ne pas s'étonner.

« Un arbre dit :

— Je vais aller me fixer dans la plaine.

Aussitôt il se mit en marche pour aller se fixer dans la plaine. Il quitta donc ses frères de la forêt pour aller se fixer seul dans la plaine. Il marchait sur le fin bout des pieds pour ne pas réveiller ses frères qu'il abandonnait et il tenait toute ses branches sous son bras, comme on fait d'un fagot, pour ne pas faire le moindre bruit en s'en allant, même pas avec une toute petite branche, traînante ou pendante derrière lui.

Il n'eut pas plutôt atteint le bord de la forêt que la grenouille qui veillait là, cria à tue-tête :

— Petit frère Arbre, je te vois!

L'arbre s'arrêta net de frayeur. Il tremblait de toutes ses branches avec un grand bruit.

Alors la forêt se retourna dans son sommeil, poussa un gros soupir et dit, comme on parle en rêvant :

— Pourquoi? pourquoi?

Puis tout rentra dans le plus profond silence.

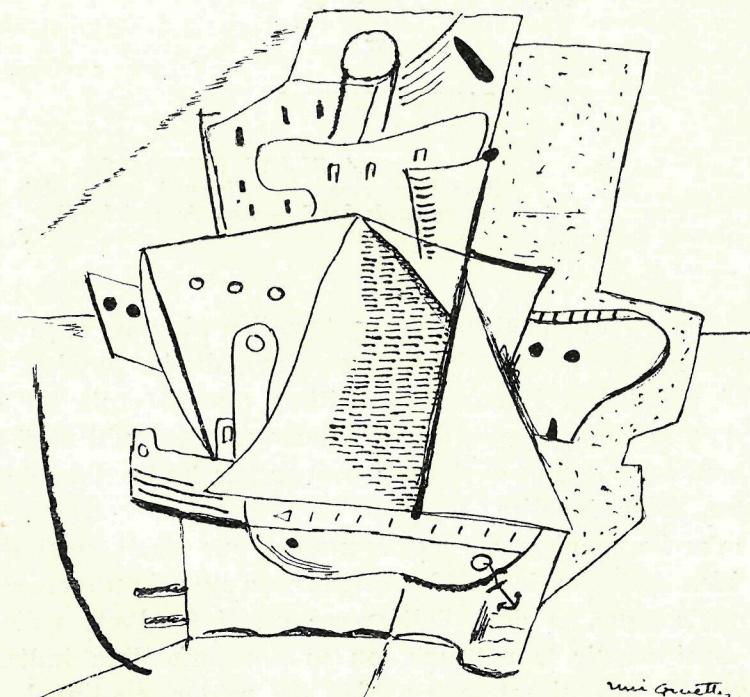
Alors l'arbre se remit en marche en se dépêchant. Il n'osait pas encore courir, de peur de réveiller ses frères qu'il abandonnait; mais il avançait déjà à grands pas, en balançant son bras et en faisant aller ses jambes sans trop prendre garde aux branches qu'il laissait traîner et pendre derrière lui, car déjà il s'éloignait. »

Vous vous passionnez pour le sort de l'arbre. Les enfants ont pris parti pour lui. La vie vous entraîne. Toutes les querelles sur la poésie pure vous paraissent byzantines. La poésie, elle est là devant vous; à quoi bon passer son temps à en disputer quand elle est si proche?

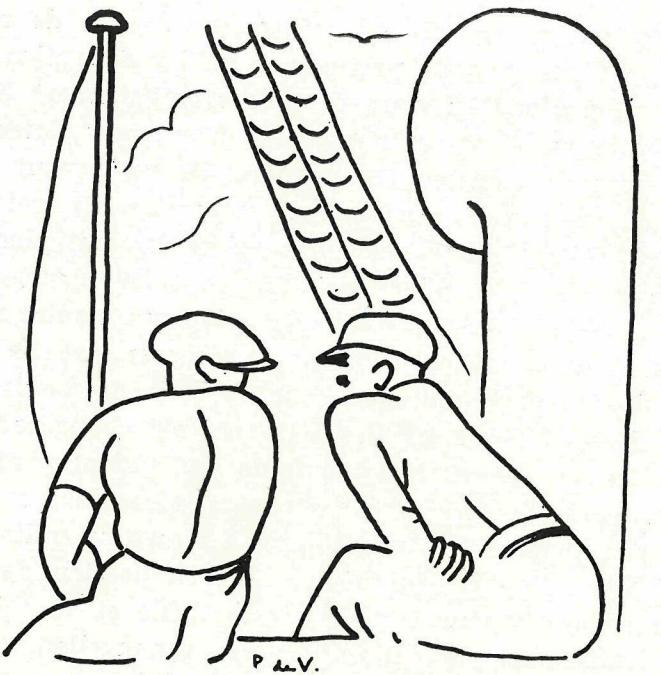
Un homme s'est mis à parler aux enfants. Vous interrompez votre route; vous écoutez, retenus comme malgré vous. Quelle leçon!

Il n'est pas besoin de subterfuge, pas besoin de réclame tapageuse. Vous avez été pris par ce qu'il y a de plus mystérieusement profond en vous, de plus essentiellement humain. Les littérateurs se sont entreregardés un moment, interloqués. Ils feignent de hausser les épaules. Ils retournent à leur microscope et aux cheveux coupés en quatre. Ils croient que s'est éteint l'écho du poème. Mais on ne les suit plus.

Cendrars veut s'en aller, suivi de son chien blanc. Les enfants l'appellent. L'un lui donne son pingouin, l'autre un petit poussin. Il est au milieu d'eux qui le comprennent. La logique en fil de fer des maîtres d'école et celle en bouts d'allumettes de quelques aimables écrivains n'y changeront rien : Les poètes, les nègres et les enfants s'entendent parce qu'ils sont tout près de la réalité des choses miraculeuses et qu'ils les peuvent toucher du doigt. Blaise Cendrars, au milieu d'eux, est à l'aise : il y est lui-même, avec sa passion de la vie. Pour lui comme pour eux, la vie est belle et vaut la peine d'être vécue, dans son intensité et son renouvellement perpétuel. C'est chaque jour une nouvelle fois la création du monde sous nos yeux et à l'émerveillement de tous nos sens.



René Guiette



Pierre de Vaucleroy

G O L L I G W O G

par

SACHER PURNAL

*A BLAISE CENDRARS,
Pour vous, mon cher Blaise, à qui je dois tout,
ce journal de bord, — mais de quel bord?*

S. P.

I

Mon âme, s'il se peut que d'aventure j'en aie une, et je vous invite à me laisser ce plaisir, mon âme, dis-je, possède une faculté singulière. J'accorde volontiers que je crois au mot plus qu'à la chose et que j'en use dans un sens qu'il n'est pas très bon, sans doute, de laisser traîner sur toutes les tables... Diantre, comment dire?

Il m'arrive parfois de me demander sur quel appel d'air peut bien se régler le vol des oiseaux qu'on voit traverser un ciel quelconque, et dont l'allégresse est si fondante qu'à les voir ainsi ourdir leur trame, on se sent pris d'un indicible vertige. Ils traduisent assez bien le retour continual des

images dont tout être humain fervent de solitude et qu'un goût altier éloigne de la mécanique peut être le théâtre durant une heure. Il me suffit de quelques impondérables réunis au mieux de leur entente pour briser ma conscience la plus haute. S'il existe ailleurs que dans ma fiction, sur quel point du globe situer le long désir qui m'accable, où prend-il racine, quels sont ses degrés de longueur et quel genre de vie peut-on lui voir suivre?

S'il me faut commencer par le début, je vais dire comment les faits se sont formés pour se résorber ensuite dans la couche d'ozone où toute notion d'homme ne compte plus vraiment que pour mémoire. Il y avait longtemps, d'ailleurs, que l'idée me tenait à l'esprit. Je me sentais envahi d'une longue paresse. Tout ce que mon humeur avait pu me suggérer jusque-là de curiosité et de jeux divers me paraissait fade et d'un intérêt hideusement mesquin. Je tirais sur mes doigts des heures entières, comme si j'eusse voulu les allonger à loisir. Bref, rien n'allait plus. Je voulus me débarrasser de mon entourage immédiat que je pris la résolution de ne plus voir du jour au lendemain et que, pour bien résumer ma position, je m'abstins de nommer en toute circonstance. Tout le monde fut d'accord pour constater que je courais à ma perte, sans connaître toutefois la véritable raison de mon attitude. J'étais tranquille. Je tournais sur place, cherchant à m'orienter sur le rôle que j'aurais désormais à tenir envers l'essentiel. Mon logis m'était devenu inhabitable et je n'y revenais que pour dormir. Je vivais dans une atonie de sentiments dont la portée s'obscurcissait à chaque pas. Rien ne m'importait plus. Je reniflais l'odeur des déchets de cuisine. Ma vie me devenait un bagage aussi absurde qu'encombrant. J'étais la proie de tout et je n'aspirais qu'à me dissoudre. Ce que j'attendais, je n'aurais sûr le dire. La grande tentation que connaît tout homme de se soustraire aux lois de son état pour disparaître à jamais de la circulation humaine et des milles insectes dont elle s'encombre m'est la plus sûre garantie de ce que je puis tenir sur la question. Je songeais sérieusement à soulever le couvercle de ce monde invisible dont aucun vivant ne détient le déclic. J'aspirais au vide et son impossible pureté prévalait à toute considération. Mon désœuvrement s'accrut de la gêne que j'éprouvai bientôt à me mouvoir devant qui

que ce fût. L'isolement où je me confinai eut pour résultat de frapper mon langage dont la confusion augmentait chaque jour. Je bégayais des bribes de discours dignes d'illustrer la mémoire de mes aïeux les plus reculés. Je pensais au suicide. Il était, d'ailleurs, fort raisonnable que je dusse l'envisager dans mon cas, puisque ayant fait le tour de toute chose, du moins je le croyais, et ne souhaitant plus rien, je concluais qu'aucune tentative ne valait la peine d'aucun effort. Bien mieux : Il m'eût peut-être entr'ouvert le pont que je cherchais. Mais qu'allais-je trouver sur cette victoire ? J'en étais là dans mes comptes, quand un incident comme la Providence nous en apporte sous la forme connue d'un simple bout de bois vint jeter quelque clarté sur mon étrange tragédie.

C'est tout le fait du hasard si, ce soir-là, faisant les cent pas devant le grand porche d'un de ces immeubles de rapport comme je les aime, je crus entendre un son de voix dont l'accent m'emplit d'un malaise inconcevable. Je fis volte-face, cherchant l'intrus qui pouvait me déranger de la sorte. Je n'aperçus personne. La rue était complètement déserte. Je n'eus d'autre recours que de jeter un regard à la petite statue qui fait l'agrément de ce carrefour désuet, mais pour n'obtenir aucune réponse.

— Allors, soupirai-je avec humeur, encore une fausse joie.

Et de m'en aller comme bien on pense. Je n'avais pas fait un quart de tour qu'une sorte de pression me saisit à l'épaule et j'entendis la même voix, qu'on eût dit roussie au feu central, prononcer sur un motif de plain-chant :

— Providence du trottoir, il est temps de publier ta grandeur.

Ce n'est pas que je prise le démon, mais le démon me prise. Entendez par là qu'il m'incite à la dévotion. Et, pour le restant, mon siège est fait. Donc, résolument, je tins tête à l'agresseur dont l'intime pensée semblait vouloir mettre tant de coquetterie à s'abstenir de toute apparence.

— Tu ne me connais pas ? Voyons ? Mesnéon ?

Et devant mon silence :

— Je te dis que je suis Mesnéon. Révérence parler. Si ça ne te dit rien, je me demande ousque s'abrite la Justice.

Je pris mon parti d'accepter l'inévitable.

— Ah ! Ce n'est pas malheureux !

Panorama des ports

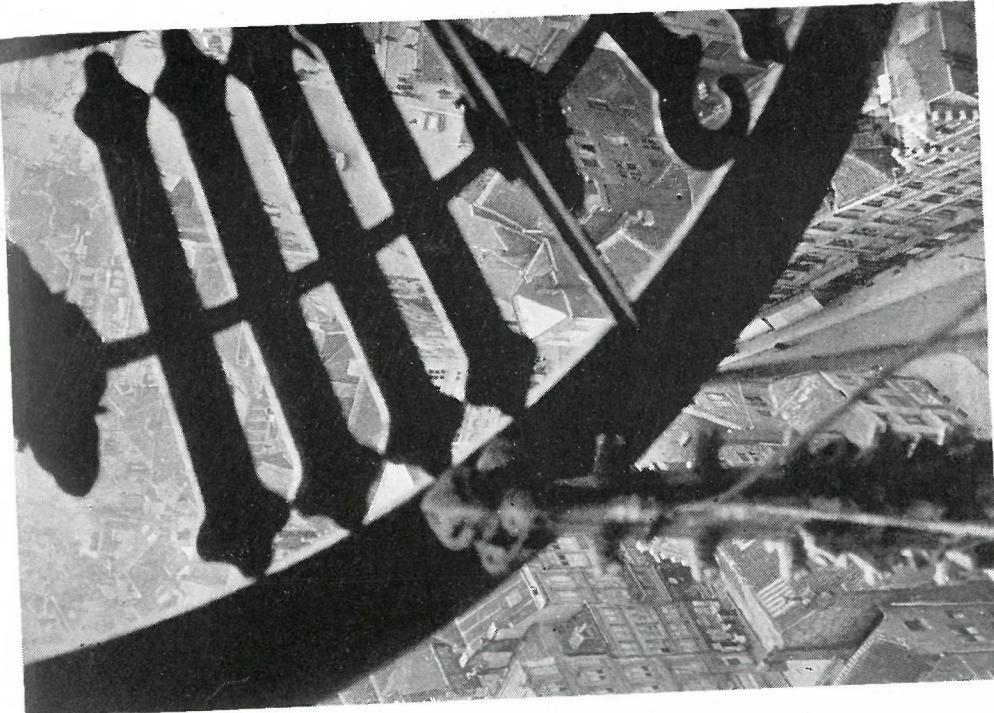


Photo Germaine Krull

De la cathédrale d'Anvers



Photo Germaine Krull

Rue du Vieux-Port, à Marseille

G é o g r a p h i e s

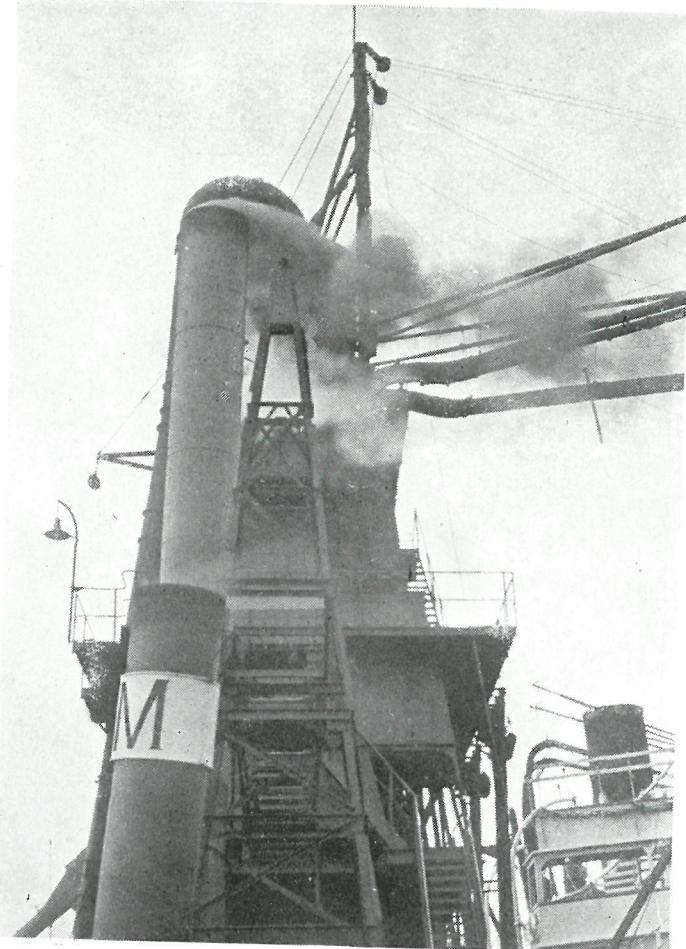


Photo Germaine Krull
Anvers



Photo Germaine Krull
Hambourg

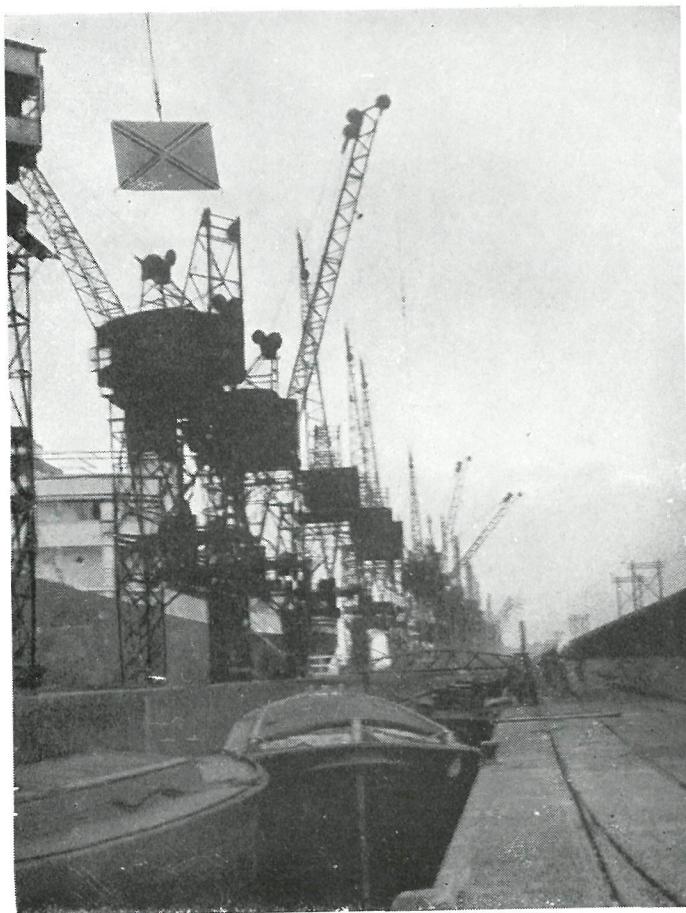


Photo Germaine Krull
Londres

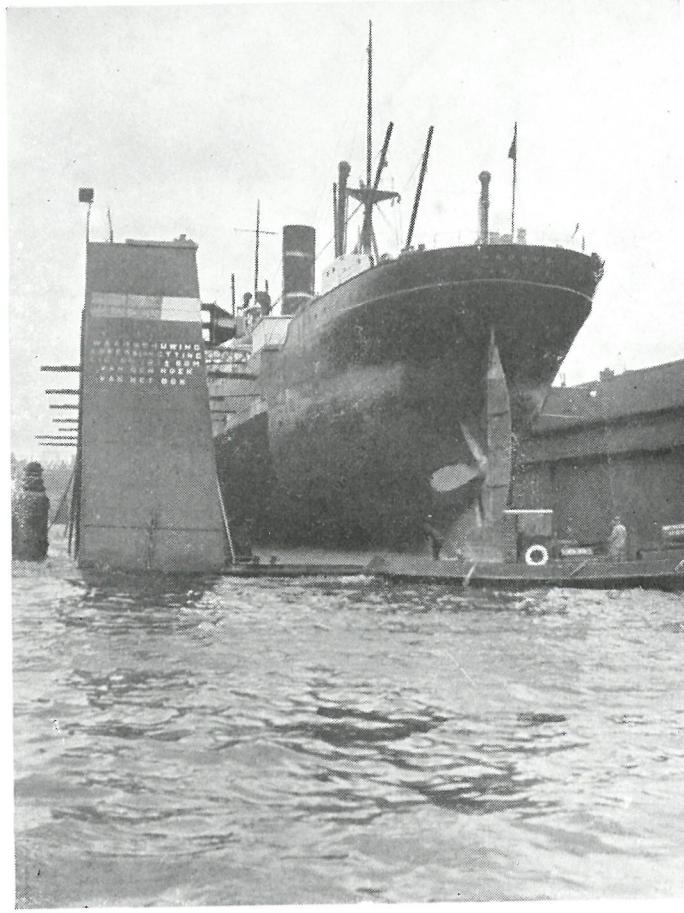


Photo Germaine Krull
Rotterdam

A bord du croiseur

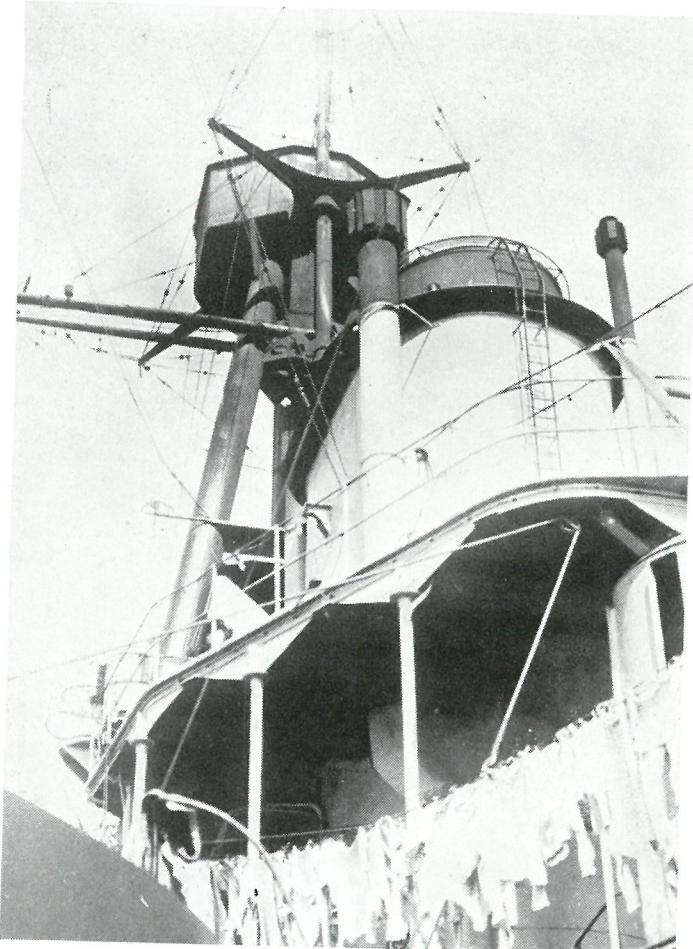


Photo Germaine Krull
La lessive

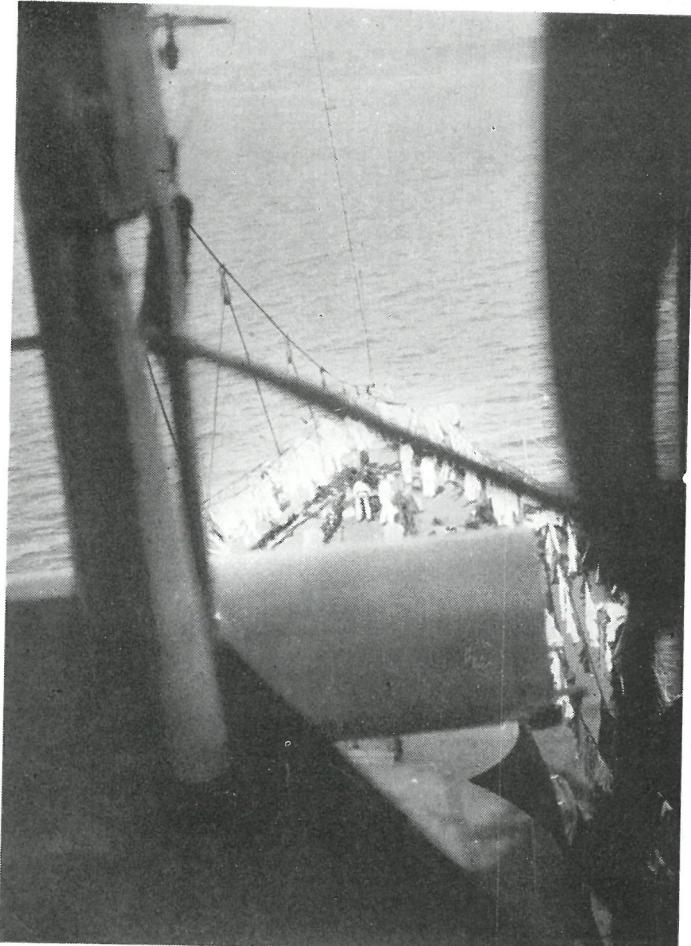
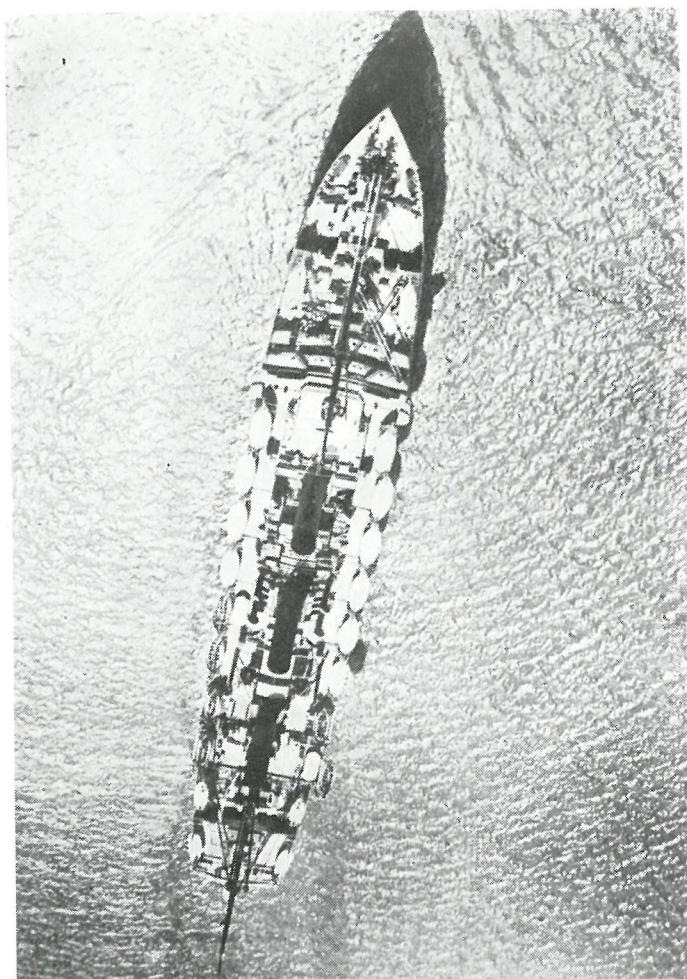


Photo Germaine Krull
Corvées

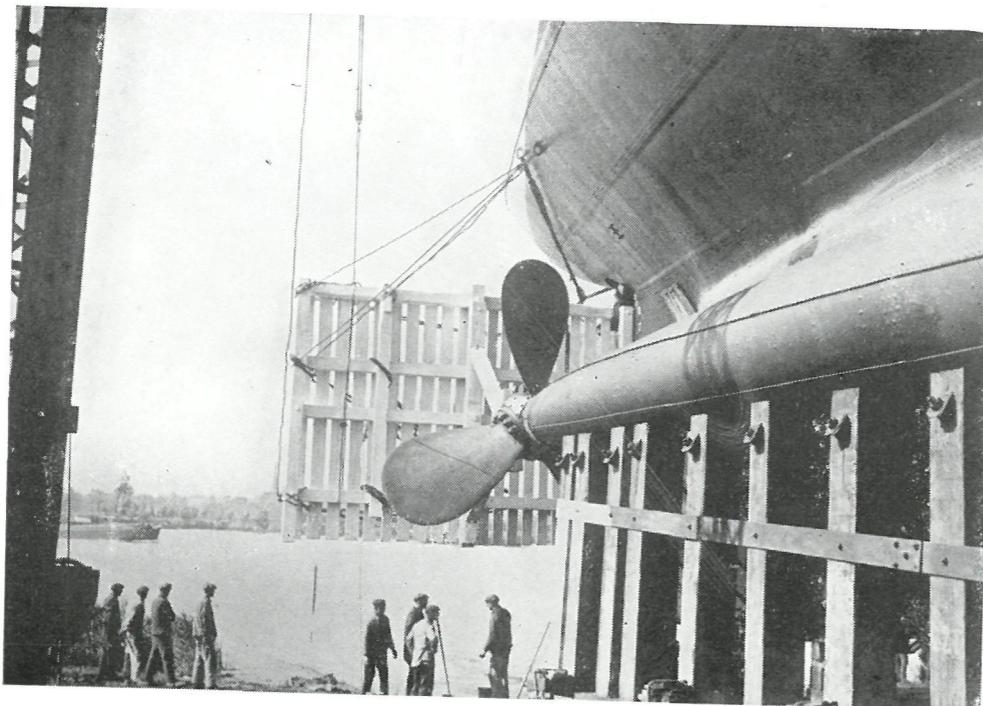


A quai



Pleine mer

Les chantiers Cockerill à Hoboken

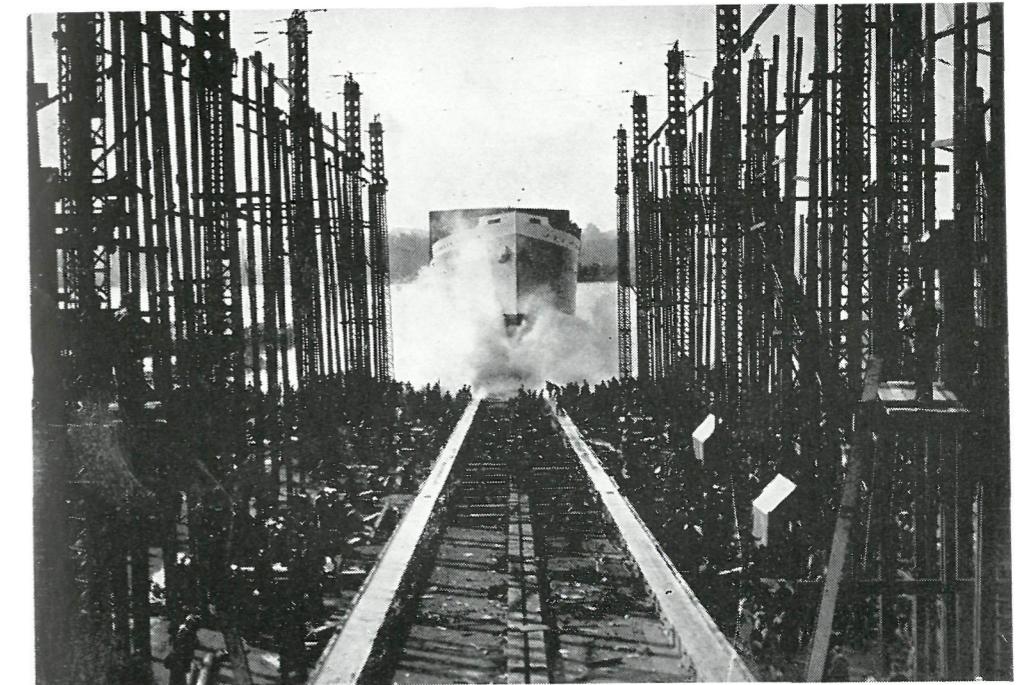
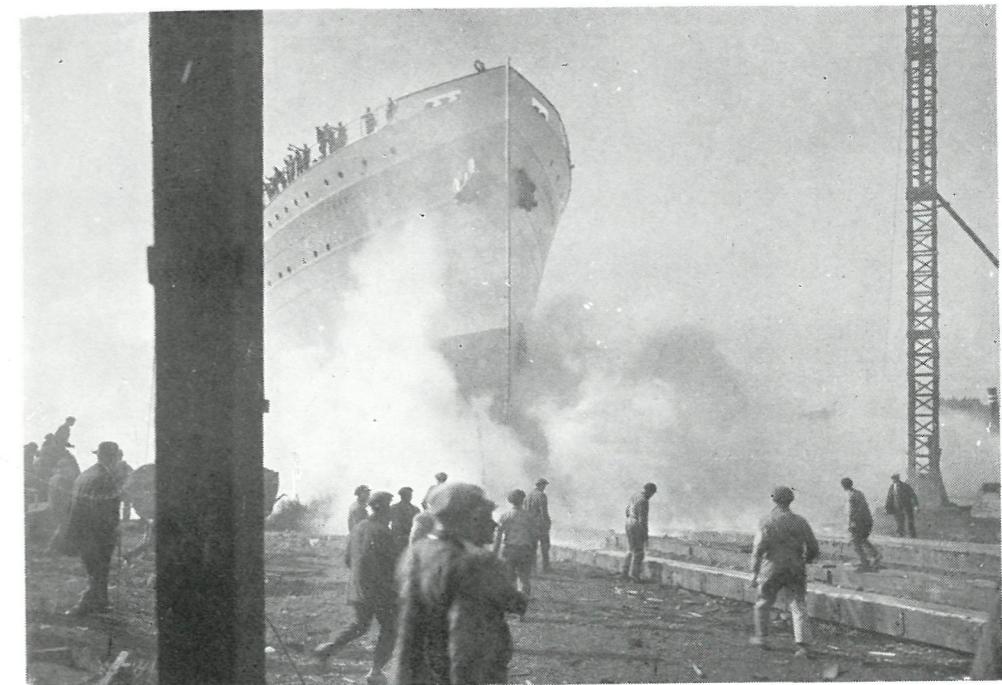


Naissance du navire



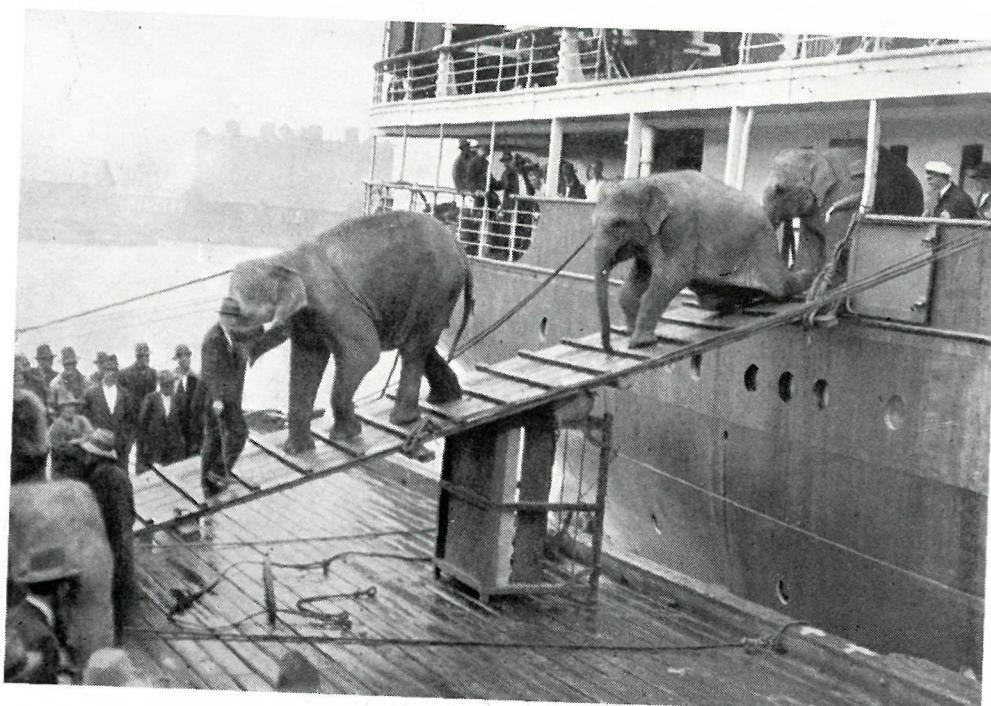
L'ancre sur la neige

Les chantiers Cockerill à Hoboken



Lancement du « Léopoldville »

Z o o l o g i e s



Embarquements et débarquements

Je fis un geste qui marquait sans doute suffisamment mon accord sur ce point pourtant assez délicat à éclaircir, car il reprit aussitôt :

— Ils me font chier avec leurs histoires de tonnerre de Nouille. Tu ne peux pas me comprendre, mais tu comprendras. D'ailleurs, c'est bien simple, je t'accompagne. Depuis le temps que j'attends une connaissance. Ah! mon vieux convict!

Alors, je sentis que mon interlocuteur, toujours invisible, glissait son bras sous le mien, et nous nous en fûmes le long des maisons dont la façade noire semblait prendre la création à témoin qu'elle n'était en rien responsable de ce qui allait se passer. J'étais incapable de proférer une parole. Une gourmette de plomb me serrait la mâchoire. La notion de l'espace mutuel est tellement entrée dans nos mœurs qu'on n'imagine pas qu'une conversation puisse s'établir quand, par exception, elle fait défaut. Mon étrange compagnon parut vouloir respecter mon silence et nous continuâmes à marcher du même pas égal vers un but que mon imagination n'arrivait pas à atteindre. Finalement, pour me donner une contenance, je sortis de ma poche un petit briquet et j'en fis basculer la flamme.

— Attention. Salaud. Voilà qu'il me brûle avec son sale truc.

— Pardon, fis-je. Mais, sans reproche, vous devriez bien m'avertir...

— Avertir de quoi?

— C'est juste, concédaï-je. Je ne sais positivement plus ce que je dis.

— Ah! Jeunesse, comme te voilà faite!

Il voulut bien rire sur ce dernier mot, mais son rire avait quelque chose de dur qui me produisit un effet désagréable. Ma gêne était à son comble. Il fallait absolument que je tâchasse d'en finir avec ce fantôme. Son chantage pouvait me mener loin. Et quelle garantie avais-je après tout qu'il ne cherchait pas à m'entraîner dans une louche histoire dont je m'évaderais Dieu sait comment! Un bar dressait son fronton à l'angle du boulevard que nous allions traverser :

— Allons là, lui dis-je, sur un geste qui ne souffrait aucune réplique.

J'avais mon plan. Rien de tel que la lumière pour dissiper

les oiseaux de cette espèce-là. On allait bien voir si le pur esprit tiendrait le coup en face de mon piège.

— Bonne idée, fit-il, en s'asseyant, car, réellement, je suis mort de fatigue. J'imagine que vous devez l'être autant que votre serviteur, si j'en juge bien.

Je faillis m'évanouir de surprise. Son tutoiement venait de faire place à un ton d'une distinction remarquable, bien que le timbre gardât sa pointe d'enroulement, mais je m'attendais, si peu à ce retour que ma belle manœuvre se vît emportée dans un tourbillon de feuilles sèches.

Quand nous fûmes assis :

— On s'entend assez mal sur la valeur des vrais signes que l'on peut prêter à l'Illusion. Une ombre chasse l'autre. Que savons-nous du bonheur? J'aime beaucoup la poésie des voyages pour la raison simple, sans doute, que je n'y crois guère. Et pour ce qui est de l'Univers, j'arrive assez vite à le voir à la manière d'une balle docile où enfoncer le doigt, bonne à la parade et si éventée par les voyageurs de toute sorte que je ne songe plus à lui trouver du mystère. Mais la nuit, tout change. Vous êtes dans une grande maison fermée. Parlez-moi d'un monde où l'esprit manque. Tout se conjugue soudain sur une telle mesure que la chance elle-même ne se reconnaît plus. Ses judas, ses automates rasés de frais, ses engins de torture, ses châteaux de cartes obscènes, ses soupiraux, ses vestiaires, sa musique de boucherie, ses feux à éclipse, ses paliers dérobés, on doute que ce train énorme n'existe que pour le plaisir. De quel nom vêtir ces admirables ascenseurs qui vous conduisent d'un pays à l'autre, ces ex-votos, ces oiseaux de passage, tout ce que balancent quelques vertus de seconde main, tout ce qui sert à l'homme pour jongler dans le vide, tout ce qui conspire à tuer le silence, à tromper la faim, à user la force, à jouer la vie sur un brin de paille, l'abolition des saisons, ces coups de filet que le vent jette dans la nuit de l'être, et je salue, pour aboutir à cette invention admirable du Diable : Une femme charmante, que nous aimons tous à voir.

Le garçon venait de nous servir. Mesnéon but son verre d'un trait :

— Laissez la bouteille. On paie.

Et le monologue reprit avec soin :

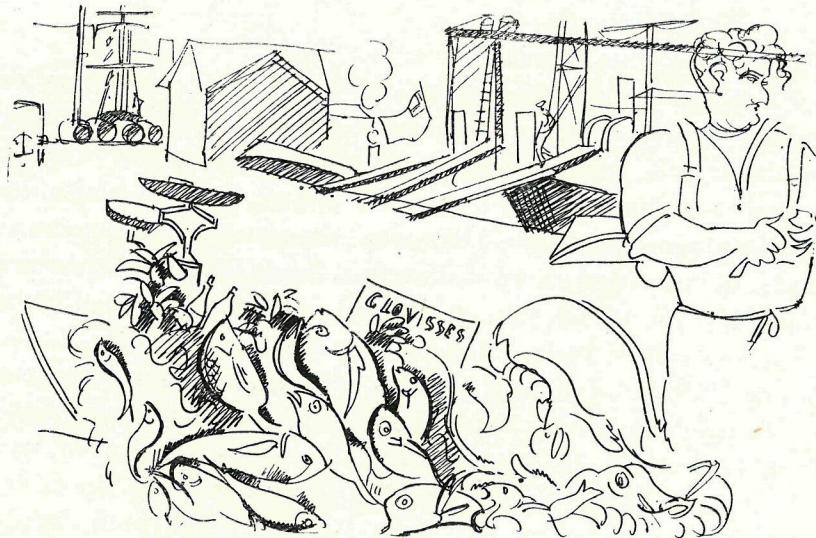
— Avez-vous regardé une main qui vit? Il n'est pas de spectacle plus prodigieux. Et suivre sur la piste un couple qui danse? Je m'étonne toujours quand l'orchestre s'arrête de jouer : Comment peut-il deviner si c'est fini? Je plaisante? Soit. Que pensez-vous de l'humour, Monsieur? J'éprouve vraiment quelque gène à vous l'avouer, mais j'adore la guerre. D'abord parce qu'on y rencontre plus de monde qu'ailleurs! Puis, il y a de si belles illuminations. On vous pelote la mort comme dans un fauteuil. Quelles étranges soirées, Monsieur, l'on passe dans la vie. Vous plairait-il de me tenir compagnie jusqu'au matin? Il se peut que j'aie un service à vous demander. Enfin, nous verrons. Ne vous méfiez pas de ce que vous pensez. Je ne lis pas dans l'avenir. Mais pour ce qui concerne la solitude, je crois qu'il est difficile d'en toucher plus le fond que je ne l'ai fait. Je connais plusieurs beaux cas de parturition tels qu'on en peut observer, par exemple, dans la structure sidérale. Et Chaudois, vous connaissez Chaudois? Mais je doute que des figures de cet ordre puissent former le fil d'une conversation à tenir à l'heure du cognac.

Il émit là-dessus un long soupir :

— Je pratique un pathos depuis quelques temps! D'ailleurs, je parle beaucoup trop. Je dois dire que je le fais pour m'entraîner.

Son bavardage m'engloutit. Mais il ne semblait guère prêt à en changer le cours. Il se mit ensuite à me dresser un état de la grande vie des Mormons dans le domaine du mariage. Tantôt il suggérait un visage, tantôt le climat moral de la doctrine qu'il venait de mettre en cause, tantôt enfin il vantait le charme d'un arbre ou la marque d'un véhicule.

En un mot, insaisissable. Son travail consistait à esquiver les révélations que je brûlais de pénétrer et dont, par avance, je me plaisais à redouter la hauteur. Pourquoi se cachait-il? A quoi voulait-il en venir avec ce jeu-là? Tout ce voile verbal qu'il dépliait devant mes yeux et derrière lequel il abritait ses batteries sans je connusse même sa pelure corporelle, me plongeait dans un abîme d'inquiétude.



« Marseille » : André Lhote
TRAGÉDIES ET DIVERTISSEMENTS POPULAIRES

QUARTIER RÉSERVÉ

par

PIERRE MAC ORLAN

On peut déjà en parler sans hypocrisie. Ils n'existent plus. Plus exactement, ils se transforment. A Marseille, avant la guerre, le Quartier Réservé était justement célèbre. Il offrait des spectacles ingénus, de la bonne humeur et un je ne sais quoi de familier qui dissipait tous les malentendus. Des maisons closes, des petits bars, ornés d'un nom de fille, présentaient vraiment, sans ostentation et sans dissimulation, le plaisir vendu par les filles et surtout la charmante camaraderie de la dernière escale.

Dans les petites rues, déjà napolitaines, encore plus sales que les ruelles de la Chiaia, des voleurs de casquettes, des femmes coiffées en casque, des enfants à jambes torses et de belles fillettes pauvres mais averties coudoyaient les soldats de la Légion Etrangère au retour du Tonkin, des soldats hollandais de la Leger qui, la valise en main, revenaient des Indes, des jeunes spahis de bonnes familles que la cuite rendaient livides, à l'aube sur les quais. Des chansons en argot de nervis rôdaient de rue en rue, et de bar en bar. Les filles à califourchon sur des chaises devant leur porte

donnaient des leçons d'accent. La police elle-même dormait doucement dans les endroits frais des postes de police. On pouvait avoir confiance rue Bouterie. Les enfants des prostituées dansaient des rondes et chantaient :

Ma mère elle est pessonnière

Ma sœur sur le Cours fa la bouquetière...

C'était charmant. Des Nordiques émerveillés et cordiaux y retrouvaient le bel accueil des tribus primitives gonflées de soleil. La nudité grasse d'une « cagole » n'était pas plus obscène que le crâne chauve d'un imbécile de bonnes mœurs. .

On buvait l'absinthe à la manière africaine et des officiers coloniaux qui devaient perdre la vie quelques années plus tard liquidaient en une nuit un stock de préjugés séculaires. On peut écrire que l'élément essentiel qui donnait aux quartiers réservés leur coloration exacte était la bienveillance populaire. Une race se rélevait dans toute sa pureté sentimentale. L'érotisme ne paraissait point qu'aux heures régulières où on le retrouve partout, aussi bien dans la famille, que dans la rue, aussi bien dans la maison close que dans une boutique quelconque dédié au petit commerce. C'était un moment fatal.

Depuis la guerre, après quelques années de vertige né du sang répandu, une pudeur mal comprise s'exerce sur le pittoresque populaire, le contrôle et, finalement, l'anéantit. Cette politique de vieille dame sèche est à l'origine de cette morale erronée qui persiste à rechercher le bien et le mal avec des procédés d'analyse chimique.

La fille régnait sur le Quartier Réservé. Elle en était le moteur et tout tournait selon le rythme qu'elle distribuait. L'avantage de ce rythme consistait à créer de belles images et à dérouler des films intérieurs qui, en réfléchissant bien, ne peuvent que protéger l'humanité. Il fallut bien payer sa place de temps en temps, en occupant un lit garni d'une chair vénale. Mais on pouvait s'enrichir à ce commerce.

A-t-on fait disparaître la fille? Rien ne peut faire disparaître la prostitution qui permet à certaines femmes de s'élever et de connaître une vie plus heureuse. Toutefois on a fait disparaître les images en fermant les portes en fleurs des Quartiers Réservés. La prostitution demeure aussi puissante. Elle travaille sournoisement, pénètre dans les lieux où elle

ne devrait jamais entrer. Elle est, derrière les chefs, sous une forme de vieille coquine intrigante. Elle n'est plus jeune ou retombe en enfance. On goûte les joies traditionnelles et essentielles du plaisir charnel dans des officines aseptisées, dans des chambres de plaisir qui ne sont plus des chambres de joie mais des officines.

Comme aux Etats-Unis d'Amérique, l'alcool se vend chez les marchands de parapluies ou de sabots, les filles se vendront dans des boutiques de produits pharmaceutiques ou dans de gais établissements copiés sur le modèle des hôpitaux. Mais les libertins en seront quitte pour aimer sans joie, comme les ivrognes boivent désormais sans élégance. Boire devient de plus en plus une nécessité, mais une nécessité presque odieuse. L'humanité revient tout doucement aux époques sans gloire où le collégien fume rapidement sa cigarette dans les goguenots du lycée.

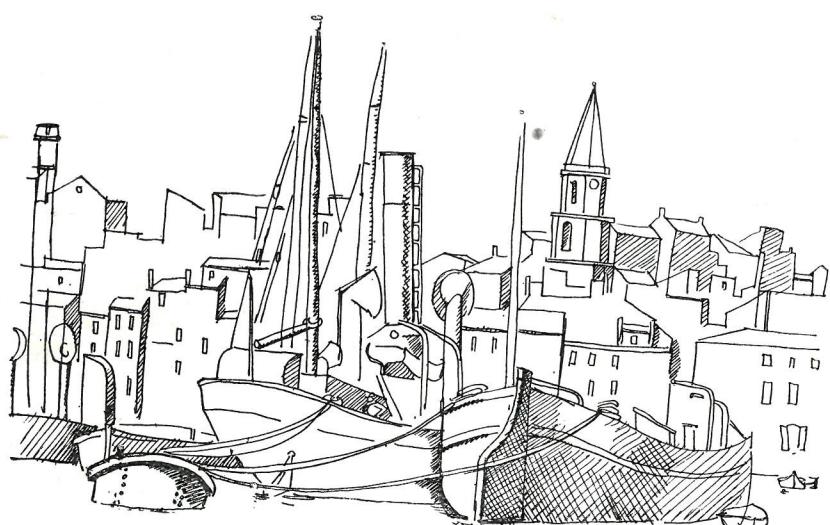
Nous avons enrichi notre vie sentimentale et aventureuse des images suivantes :

Boire à huis clos, dans un placard.

Aimer les femmes dans un autoclave

Fumer, la tête dans une cheminée, par hypocrisie

Le nombre des prostituées augmente, les assassins adolescents pullulent et les imbéciles montent au ciel comme des Montgolfières. Le résultat est à la mesure de ceux qui l'ont cherché.



« Marseille » : André Lhote



L. Spilliaert

HABITUDES PRÉFÉRÉES

SOI-MÊME

par

HENRI VANDEPUTTE

Un bon ami à moi, Honoré de Balzac, a écrit : « Soit que vous voyagiez, soit que vous restiez au coin du feu et de votre femme, il arrive toujours un âge auquel la vie n'est plus qu'une habitude exercée dans un certain milieu préféré. »

J'ai rapproché deux mots de cette phrase remarquable.

Notre existence, dans une civilisation incertaine, ressemble à ce que les forains appellent une montagne russe. L'heure de Balzac a sonné où l'on s'aperçoit que la bougeotte ne sert à rien, si elle ne donne pas mal au cœur. On arrête le wagonnet au bas de la pente. Voici le meilleur creux. Le meilleur pour moi. L'œil, à l'abri des projecteurs, voit la partie de la foire qui lui plaît.

— Alors, Monsieur, vous êtes devenu spectateur? — Non, Monsieur, J'ai trouvé mon rôle et, de figurant, suis passé acteur. Qu'il s'agisse de la planète Terre ou d'un homme, rien de plus trompeur que l'immobilité.

Qui ne vit plus d'espérances, qui se passe d'illusions, celui-là pense que le pain vaut le gâteau. Je demande à manger ma tranche, en paix, dans mon coin.

Ni désabusé, ni misanthrope, comme on verra plus tard. Connaître, plutôt, et pratiquer, un égoïsme philosophique (id est inévitable) qui ne va pas sans altruisme. Tout d'abord, commencer à vouloir ne pas gêner les autres, c'est d'un cœur gentil; comme ne pas prendre plus de place que la sienne propre est tout simplement poli. Mais si l'on a

délimité son vrai soi-même, et qu'on le cultive — et si ce soi-même présente en soi quelque intérêt, n'est-ce pas bien de le cultiver? — et s'il y a là un être bon, ne sera-t-il pas profitable à tous que s'épanouisse cette personnalité, cette bonté, dont fatallement le parfum dépassera l'enclos?

Comme tout s'arrangerait si chacun suivait une ligne droite! Fin de l'encombrement et des complications — Mort du roman... Naissance du poème exemplaire de la bonne existence...

Ennui? Pourquoi? On peut suivre une ligne droite à deux, à plusieurs. Ça c'est vu. Ça se voit. Il y a encore des gens qui s'aiment. Ceux qui se vouent à la même recherche scientifique, ceux qui voient l'art sous une lumière commune, l'homme et la femme encadrant leur enfant, que font-ils d'autre — en préservant autant que possible, des regards incompréhensifs, leur foi, leur bonheur?

Habitudes préférées... Il existe plusieurs sortes de pain. Des grands, des petits, des frais, des rassis; il en est même dits de fantaisie et je ne suis pas contre la brioche. L'important est de manger celui qu'on a pétri, ou tout au moins librement choisi. Et qu'on ne nous fasse point guerre au nom du pain à la mode, du pain de tout le monde, dégusté parmi les lazzi, les toasts, les calembours, les calomnies, à table d'hôte.

Quand parle notre voisin de chemin de fer à l'ami de la banquette en face, nous voyons qu'il s'intéresse à des choses auxquelles nous n'avons jamais pensé et qu'il est aussi loin de notre âme que le Chinois ou le Zoulou. Grand bien lui fasse. Je me tairai obstinément, bien qu'je préfère mes dilections aux siennes.

A condition qu'il me donne la monnaie de ma pièce! Qu'il me laisse penser à ma guise, moi qui le laisse parler. Plus il sera comme il est, plus me plaira, même s'il me déplait. Le rouge de sa vie forte, le tricolore de sa banalité, que m'importe, en quoi me gêne, s'il me laisse suivre ma voie blanche, la plus blanche possible, parallèle, sur laquelle la sienne ne bifurquera jamais?

Et ne vous agréera-t-il pas, quelque jour, gens à la voie rose, verte, bleu de ciel, jaune serin, noir animal, gens absurdes ou raisonnables, de vous rendre compte d'une voie blanche?

Tet s'intruit, prend plaisir à entendre parler... d'habitudes préférées.

C'est quand il s'est reconnu dans le miroir d'un jugement sain — à l'heure où les minutes de l'esprit se balancent avec la sagesse du pendule — qu'un artiste crée ses meilleures œuvres. En dehors de soi-même — et de la ligne droite — il n'est pas plus de salut pour un poète que pour un artisan.

Hélas! J'ai un peu peur que les chroniques dont la présente est la préface ne soient guère — placées sous le signe du Bon Sens — dans le genre de la curieuse publication qui les accueille, de cette charmante revue de toutes curiosités — mais, rassurez-vous, j'ai dit blanc comme j'aurais dit zut et vous en verrez de diverses couleurs, si le temps m'est donné de tenir les promesses que je me suis faites. Puis, après tout, une page sage, une page démodée, ne serait jamais ici qu'une... variété.

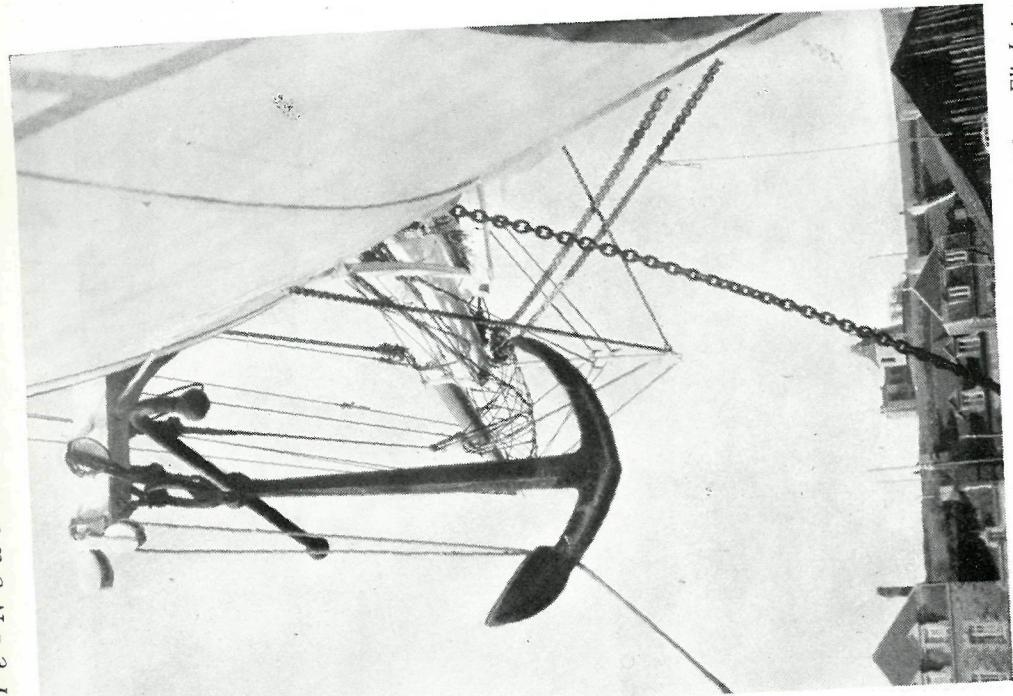


Photo Eli Lotar

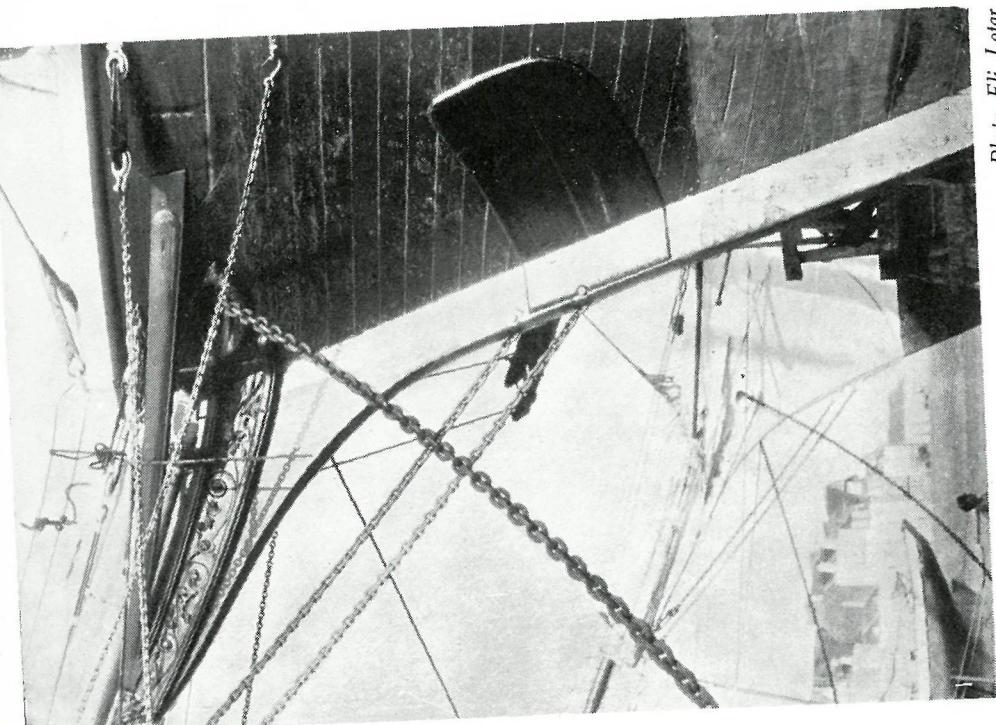
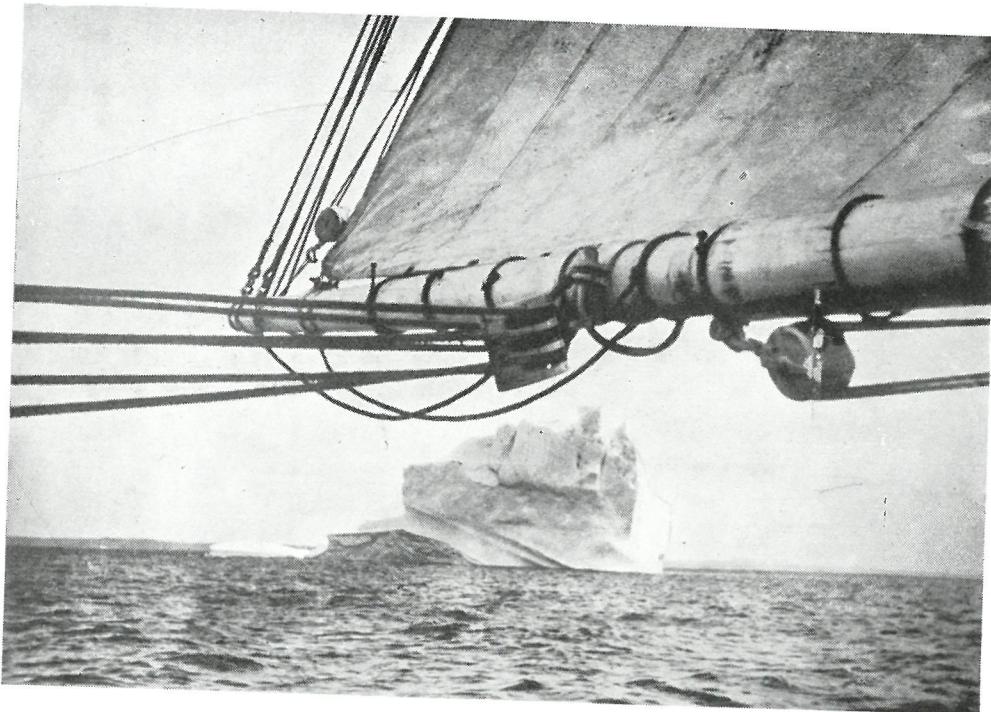


Photo Eli Lotar

À Saint-Malo, avant le départ

A u g r a n d l a r g e



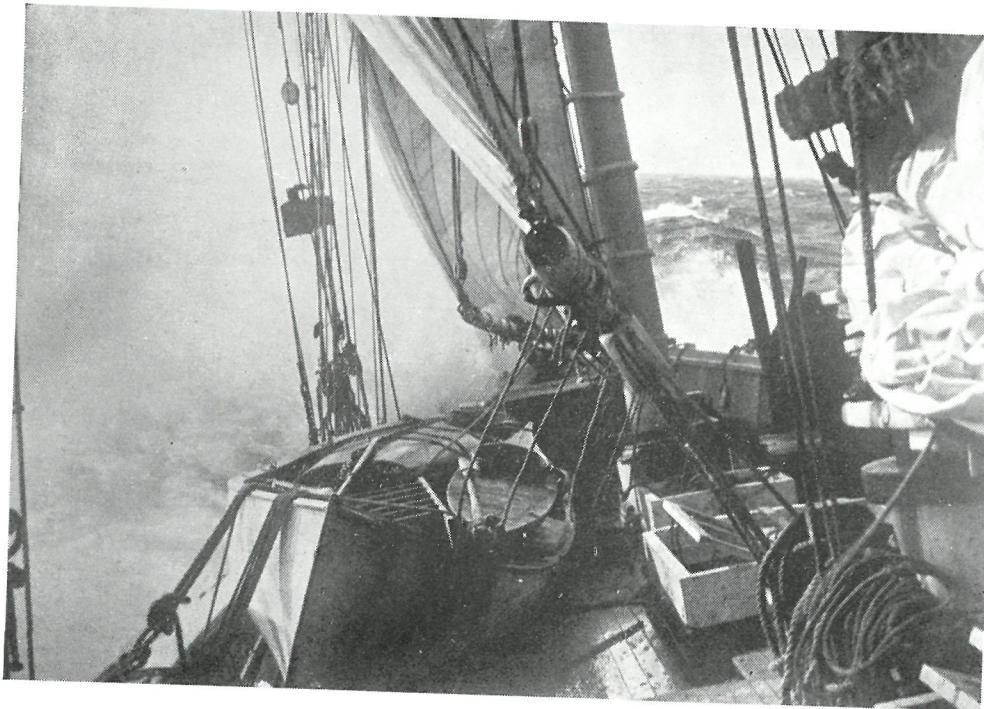
Rencontre de l'iceberg

A T e r r e - N e u v e

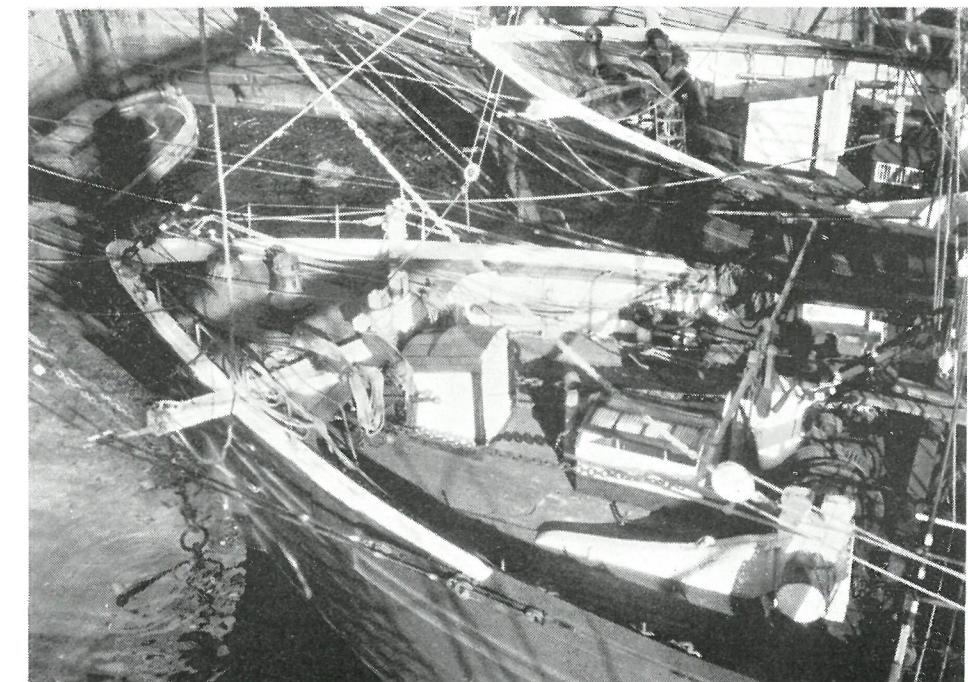


Les morues

Photo A. Dubreuil



Tangage



L'appareillage

Photo Eli Lotar

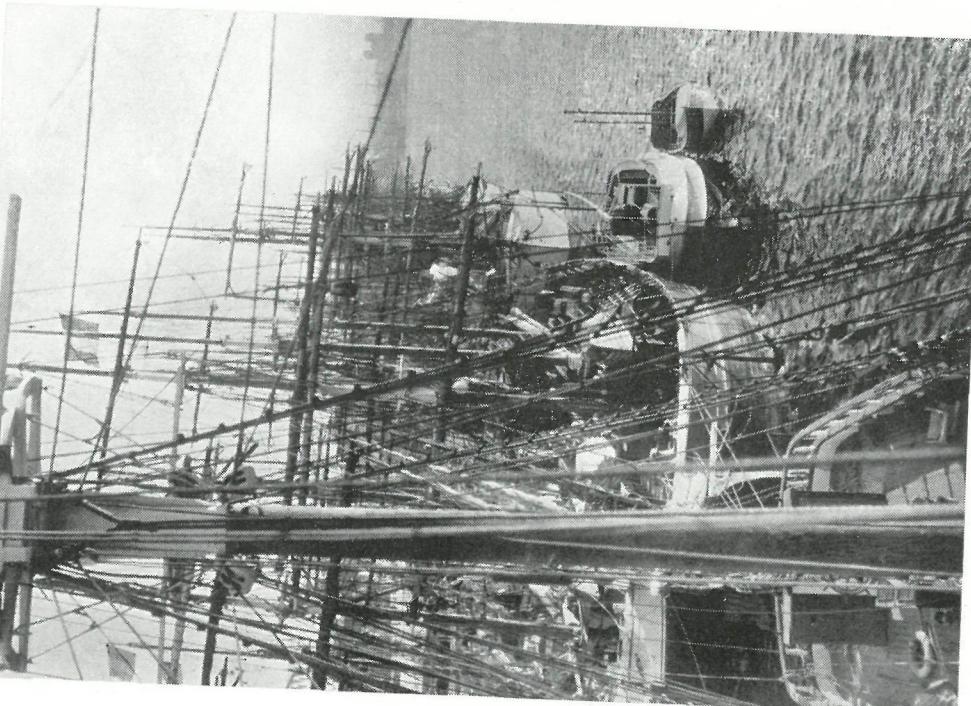


Photo Eli Lotar

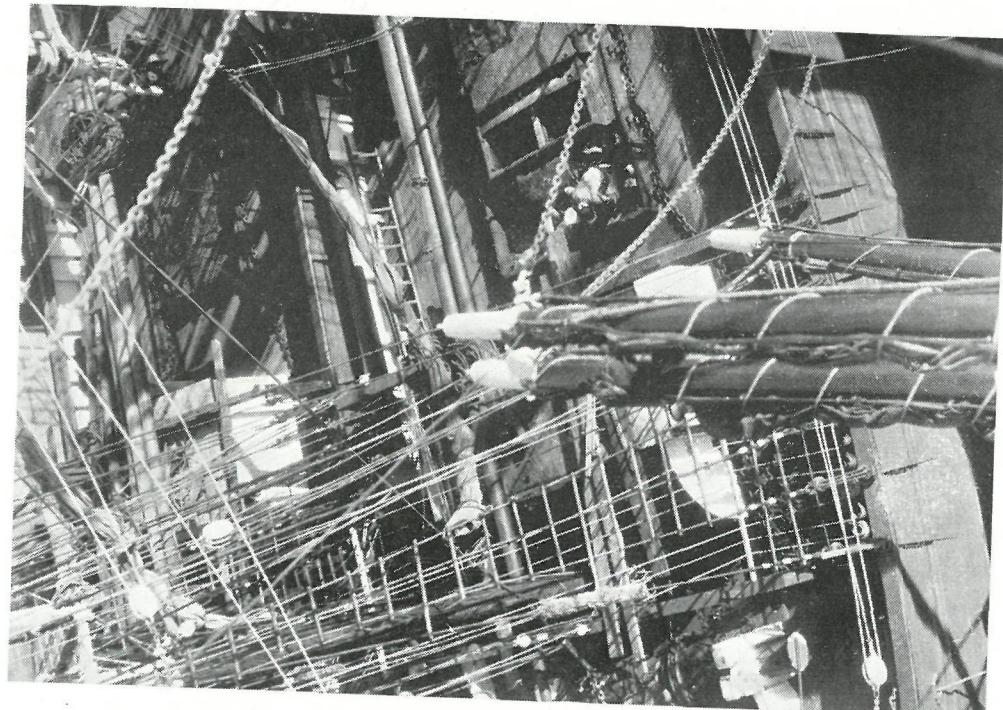
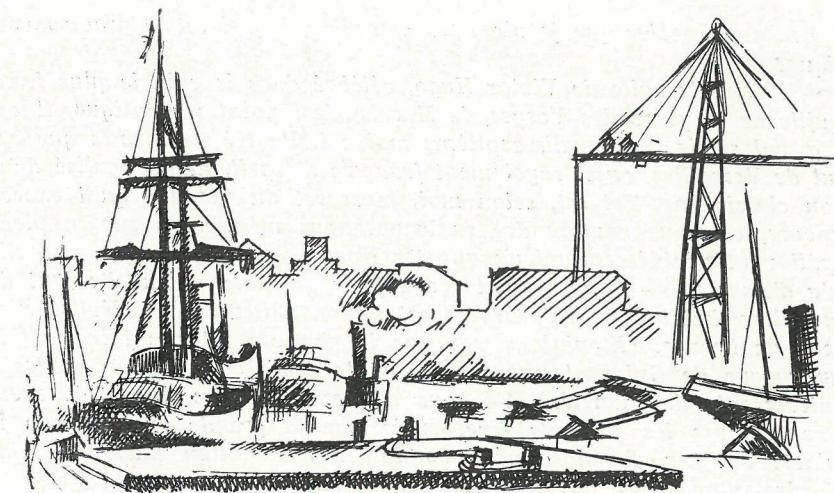


Photo Eli Lotar

La Flotte de Saint-Malo



« Marseille » : André Lhote

DES RUES ET DES CARREFOURS CHARME DU MARAIS

par

PAUL FIERENS

Paris, Avril-Mai.

« Rien n'est beau comme ces maisons du siècle dix-septième dont la place Royale offre une si majestueuse réunion. Quand leurs faces de briques, entremêlées et encadrées de cordons et de coins de pierre, et quand leurs fenêtres hautes sont enflammées des rayons splendides du couchant, vous vous sentez à les voir la même vénération que devant une cour des parlements assemblés en robes rouges à revers d'hermine; et, si ce n'était un puéril rapprochement, on pourrait dire que la longue table verte où ces redoutables magistrats sont rangés en carré figurent un peu ce beaudeau de tilleuls qui borde les quatre faces de la place Royale et en complète la grave harmonie. »

A deux cents mètres de la place rose, blanche et verte, aujourd'hui des Vosges, je transcris en les savourant, ces lignes de Gérard de Nerval. Elles s'accordent bien, sobres et nettes, aux lignes des façades Louis XIII. Elles ouvrent le premier chapitre de La Main Enchantée, introduisant la description d'une autre place de Paris « qui ne cause pas moins de satisfaction par sa régularité et son ordonnance », la place Dauphine, chère à André Breton. « Cette place Dauphine, est-il dit dans Nadja, est bien l'un des lieux les plus profondément retirés que je connaisse, un de pires terrains vagues qui soient à Paris. Chaque fois que je m'y suis trouvé, j'ai senti m'abandonner peu à peu l'envie d'aller ailleurs, il m'a fallu argumenter avec moi-même pour me dégager d'une étreinte très douce, trop agréablement insistante et, à tout prendre, brisante. »

Des deux poètes que je viens de consulter, lequel est le vrai romantique?

Malgré le culte de Victor Hugo, célébré dans le coin le plus tranquille de la place des Vosges, le Marais n'est point romantique, il est « grand siècle », d'un dix-septième moins italianisé de formes que celui de Versailles, aussi royalement français d'esprit, moins égalisé dans son classicisme. Tel est, selon moi, le secret du prestige qu'il exerce encore, et, pour comprendre sa leçon, nous méditerons sur la place qu'il vaut décidément mieux appeler Royale que des Vosges, car elle n'a d'alsacien — et tout aussi souvent de polonais — que l'accent de ses vieux habitués aux barbes rousses, broussailleuses, aux lévites couleur de bronze. (N'oublions pas que le ghetto n'est pas loin, que la synagogue de Guimard, rue Pavée, est la seule construction moderne intéressante du quartier). Tâchons de remarquer ce que n'observent pas toujours les passants émerveillés par la grande synthèse de la place. Un peu d'analyse nous conduit à une notion plus élevée de l'ordre, d'un ordre qui s'oppose presque à la symétrie.

Il semble, en effet, au premier coup d'œil, que tous les hôtels blancs et roses soient identiques. Or, il n'en est rien, il n'y en a pas deux qui se ressemblent : la hauteur des arcades, le nombre des clés de voûtes, les proportions des fenêtres, la disposition des balcons et des lucarnes, les détails de la fine architecture témoignent d'une liberté d'exécution que stimule, plutôt qu'elle ne la restreint, l'obligation de se conformer à un programme, à un plan tracé dans ses grandes lignes. Et voilà pourquoi nulle monotonie ne règne de l'un à l'autre des côtés du quadrilatère.

Le temps, sans doute, est responsable de certaines modifications, puisque les balcons les mieux ouvrages sont ici du style Régence; mais nous voulons noter que, même à l'origine, la place Royale n'eut jamais la sécheresse de la construction « en série ». La rigoureuse symétrie est une parodie de l'ordre. L'unité dans la variété, si clairement réalisée par des constructeurs anonymes, entre le pavillon du Roi et celui de la Reine, répond aux aspirations toujours vivaces d'un art cherchant le renouvellement de son équilibre dans un mouvement harmonieux.

Après avoir souffert, sans trop le dire, de la mécanique symétrie qui paraissait devoir fatallement s'imposer à l'architecture urbaine du vingtième siècle, nous avons senti, en visitant la rue Mallet-Stevens, la Cité Seurat, les environs du Parc Montsouris, que les lois d'un ordre nouveau commençaient à se dégager d'une étude plus attentive des « valeurs » géométriques et de l'éloquence des surfaces, des volumes purs.

Le Marais : un de ces quartiers pourris, sans doute, que Le Corbusier voudrait raser pour y, pourri, pour y éléver des grattes-ciel! Qu'il les élève donc du côté de Vincennes, ses donjons! Que signifient, aujourd'hui, quelques kilomètres? L'urbanisme, la remarque m'en a été faite par Marcoussis, doit créer non seulement en fonction de l'espace, mais en fonction du temps. Rien ne me paraît plus logique. La ville-tours peut s'édifier sans inconveniency à quelque distance de l'autre, pourvu que des communications rapides soient assurées. Admirons Le Corbusier constructeur et souhaitons que son époque lui donne toutes

les occasions possibles de manifester son talent. Mais faut-il, pour cela, commencer par détruire? Vous me direz que Louis XV... Certes, Louis XV était futuriste.

Plusieurs siècles ont laissé leur empreinte sur la plaine d'où peu à peu la Seine s'était refisée. Le nom du quartier — le Marais — nous rappelle ses origines. Des premiers monastères, des églises fondées sur ces terres basses, il ne reste aussi que des noms, des noms de rues. L'hôtel Saint-Paul où se transporta Charles V, bizarre agglomération de maisons réunies un peu au hasard et luxueusement ornées, n'est plus — ainsi que les Tournelles de Charles VII — qu'un souvenir. Mais l'hôtel de Sens, deuxième du nom, surgit au coin de la rue du Figuier, avec sa poterne gothique, sa tourelle plus légère que celles, jumelées, de l'hôtel de Clisson, et sa physionomie complexe, médiévale encore.

Au seizième siècle, Pierre Lescot et Jean Goujon font de la cour du futur hôtel Carnavalet l'exquis tableau que devait encadrer Mansart. Celui-ci, respectant ses devanciers, était capable de surélever d'un étage les ailes de l'édifice; mais ne parlait-on pas, il y a deux ans, — scandale! — d'en faire autant à l'hôtel de Lamoignon? Celui-ci, à l'angle de la rue Pavée et de la rue des Francs-Bourgeois, présente une des ordonnances les plus magnifiques que l'on puisse voir. Léon Daudet est né là. On voit, au milieu de la cour, le figuier dont parle Valery Larbaud dans Paris de France.

Paris de France, oui, c'est bien ici.

Autour de la place Royale, l'hôtel de Sully, l'hôtel de Mayenne, l'hôtel de Châlons-Luxembourg (rue Geoffroy l'Asnier), l'hôtel Salé (rue de Thoirigny — recommandé aux amateurs de vrai « baroque »), l'hôtel de Beauvais (rue François-Miron), l'hôtel des Ambassadeurs de Hollande (rue Vieille-du-Temple) et beaucoup d'autres montent fièrement la garde.

Au dix-huitième siècle, bien que la vogue du Marais soit un peu tombée, l'hôtel de Soubise et l'hôtel de Rohan viennent y déployer leurs façades riantes. La colonnade de l'hôtel de Soubise (Archives nationales) nous apparaît d'une simplicité à la fois charmante et grandiose.

Si l'on me dit que le dix-huitième siècle est un siècle de petit art, « un grand siècle de petit art », je réponds : « Et l'architecture? » Qui a fait de Bruxelles une grande ville? Les architectes de la seconde moitié du dix-huitième siècle, Français et Belges : les Barré, Guimard, Montoyer, Visco, etc. Frottez-vous les yeux, mes amis, et allez revoir la place Royale, (la vôtre), tout le quartier du Parc, l'hôtel Errera, la place des Martyrs qui est un peu la place des Vosges de Bruxelles.

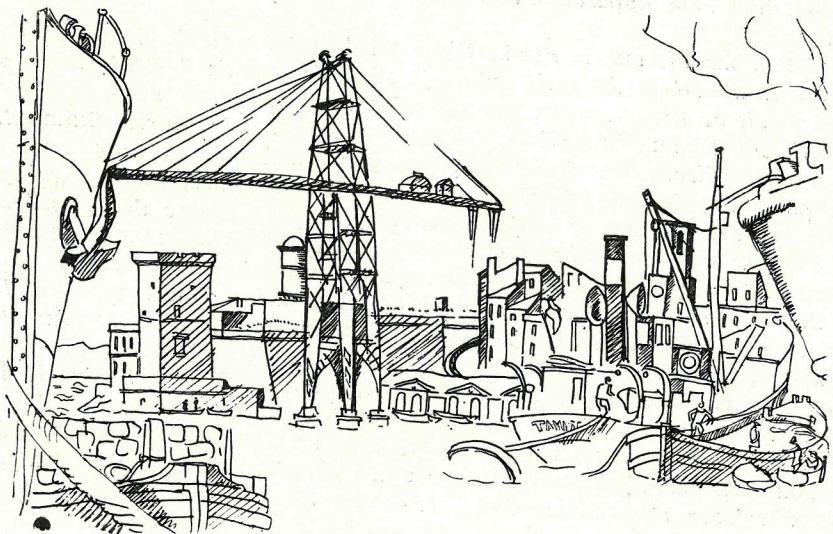
Du dix-neuvième siècle, qui n'eut point d'architecture, le Marais conserve un chef-d'œuvre, un Delacroix, « la peinture religieuse la plus pathétique de l'école moderne », écrit M. Maurice Tourneux. C'est la Pietà de l'église Saint-Denys-du-Saint-Sacrement, ma paroisse, rue de Turenne. Dans son excellent petit livre sur Les Vieux Hôtels du Marais, qui m'a plus d'une fois servi de guide, M. Jean Robiquet, signale le Delacroix de l'église Saint-Paul, mais omet le tableau superbe de Saint-Denys. Il en est d'ailleurs excusable : la peinture est si mal éclairée qu'on n'en voit rien. Mais demandez au sacristain d'allumer les lampes à réflecteurs et vous aurez la révélation d'un drame poignant, à la Tintoret.

En chacune des cours du Marais — et je ne parle pas des escaliers, des salons à boiseries, à plafonds peints — on peut faire des découvertes. On découvre aussi d'affreux baraques, des garages, des dépôts de « bronzes d'art » et de meubles pour nouveaux riches. Mais il serait vain d'accuser le « dieu du Commerce » d'avoir tant insulté à la majesté des vieux murs! M. Robiquet nous le dit : « Sans l'invasion laborieuse qui leur rendit une affectation, une utilité immédiates, les plus belles demeures du quartier eussent bientôt été démolies ». Elles sont plus touchantes dans leur déchéance aimable que « restaurées », nettoyées de leur patine.

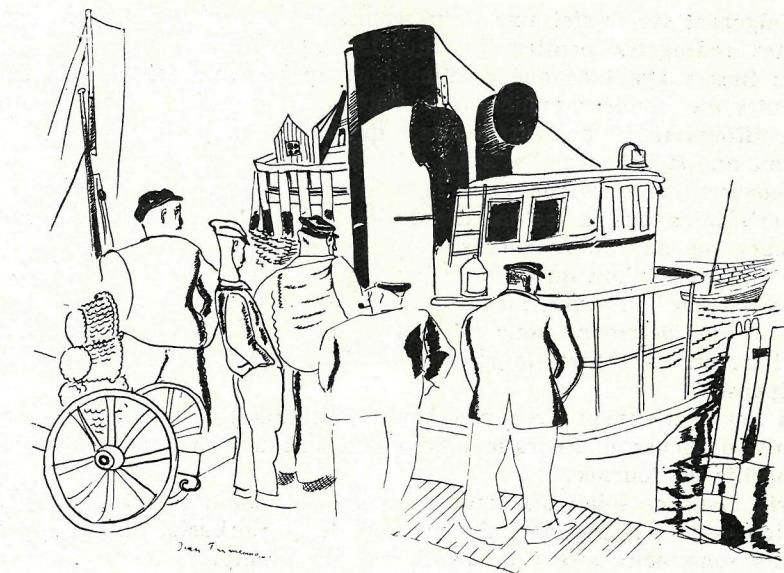
Même en oubliant tous les séduisants fantômes qui les hantent, les ombres de la bavarde marquise, de Marion Delorme, de Ninon de Lenclos, on frémît aux accents d'une architecture si française, d'une robustesse fleurie de grâce. Florence, Gênes, Venise ont leur palazzi; Aix-en-Provence et le Marais ont leurs hôtels. Il y a, jusque dans les mots, des nuances que traduit la conception des édifices. Le Paris du grand siècle est accueillant, hospitalier; il se défend mal contre nos curiosités de flâneurs. Il n'y a guère que le concierge de l'hôtel des Ambassadeurs de Hollande qui se soit fait remarquer (comme le sacristain de l'Eglise Saint-Jacques à Anvers, gardien du tombeau de Rubens) par son humeur de dogue, d'ours mal léché.

Le charme du Marais, il n'est pas seulement dans les pierres, dans les fantômes que nous réveillons, dans les livres. Il est dans les marchés de la rue Saint-Antoine. (La vie a bon goût, quoique chère!) Il est dans la joyeuse animation du carreau du Temple; dans le square du même nom, autour de la statue de Béranger; dans le rire du petit peuple travailleur.

On descend aussi vers la Seine. On s'attendrit devant les cages où les furets chasseurs s'étirent, où les pigeons se gonflent, se rengorgent, où battent follement des ailes tous les oiseaux des îles, étages, classés par formats, par nuances, comme, sur les rayons d'une bibliothèque, les poètes luxueusement reliés.



« Marseille » : André Lhote



Jean Timmermans

LA BOITE A SURPRISE

PANORAMA

par

PIERRE COURTHION

Sous les peupliers, au bord d'une route qui mène à Heidelberg, le peintre se redresse tout à coup dans la campagne, renverse son chevalet et ses yeux suivent par-dessus le coteau une main qui file comme une flèche dans la direction de Paris. Au même instant, à Florence, un copiste de Masaccio se met à courir comme un fou dans les salles du Musée des Offices en criant : « Picasso. Picasso! » A Zagreb, sur la place du marché, le dernier des bohémiens, qui faisait aux badauds la démonstration de la peinture au pistolet, tombe en extase (il a les yeux au ciel et sa droite trace dans l'espace des figures géométriques). A Tokio, le jeune Sun-Ya-Tsin, atteint d'une étrange fièvre occidentale, peint des tours Eiffel sur les murs en papier de sa chambre. A Concarneau, un vieil Anglais, amateur d'aquarelle, après avoir passé sa journée à la recherche du motif, s'arrête découragé et, pour en finir, se met rageusement à manger ses couleurs (sa peinture n'entrera pas au « Jeu de Paume »!). Sur les bords du Léman, une forte bise crève plusieurs centaines de toiles tendues sur des châssis et, au grand ébahissement des promeneurs, les morceaux arrachés composent sur le lac un P, un A, un R, un I et un S.

Et je ne vous dis pas qu'à La Haye, les deux fils du pasteur Snyders rentrent affolés d'avoir vu, derrière les moulins à vent, sous la coupe

(1) Copyright by Pierre Courthion..

d'un fulgurant arc-en-ciel, une statue colossale d'Albert Besnard en toge, que des redingotes prosternées adoraient. Et je ne vous parle pas de ces Russes ayant échoué quelque part après avoir été cahotés sur les routes du monde : princes-interprètes, psychiatres-plongeurs, généraux-chiffonniers, ni de leurs femmes qui disent en parlant de Rilke : « C'était une si belle âme ! » Tous artistes, par amour de l'imprévu, ils se découvrent une passion pour la peinture. Et je vous fais grâce de ces Américains que la lecture des *Trois Mousquetaires* décide à venir s'installer rue du Pré-aux-Clercs et à prendre un modèle.

Ces ambitieux n'ont qu'un but : partir pour Paris. Paris, c'est la ville où l'on vit, où l'on vivra, même de rien, la ville où il se trouvera toujours un gros passionné pour crier au génie devant l'art qui étonne. Et puis l'amour, l'aventure, le moyen de s'augmenter, de s'épanouir, de se dépenser !

Les uns y viennent avec une bourse d'étudiant, les autres se font commis-voyageurs, danseurs mondains où s'embauchent dans une équipe de sportifs en tournée.

Paris. Dans ce soleil qui tourne, les grands hommes travaillent sous pression — tous riches, avec des maisons de Le Corbusier ou des appartements somptueux aux Champs-Elysées. Et Montparnasse, ce rendez-vous international de têtes, de manières, d'habitudes, rencontre de gens célèbres dont la conversation prépare l'art futur, Montparnasse où tout le monde vit en bonne entente, peintres, critiques et marchands (ils se parlent, ils se congratulent, ils s'embrassent). Le musicien évoque les jeux sonores de Stravinsky. Le peintre explique les abstractions de Picasso. Salmon est sans doute millionnaire (les peintres le saluent avec timidité et le supplient de venir prendre chez eux tous ses repas; ils lui font des cadeaux : « Non, cette toile est trop petite pour vous, prenez plutôt cette grande, là, elle couvrira votre mur »). Et puis les gens qui viennent à l'atelier après une soirée au *Bœuf sur le toit*. Des plastrons qui s'inclinent très bas avec des boutons en diamant : « Combien tout l'atelier ? C'est pour Philadelphie ». C'est Paris, Paris dans un rêve : le travail au son du jazz, les femmes admiratives (« Je suis peintre, Madame. — Alors tu restes avec moi ce soir, tu coucheras sous un baldaquin rose »). Et les modèles qui ont connu Appolinaire (« Guillaume ne prenait jamais son café sans moi »). Et la grande cinéaste qui vend son manteau de ragondin pour que tu puisses acheter des couleurs, les invitations à dîner chez les banquiers juifs, et les loges de théâtre : *le peintre X est humblement prié de venir passer la soirée du vendredi 13 janvier dans la loge 5 de l'Opéra*. Et les quartiers où l'on n'ose s'aventurer qu'avec un revolver chargé dans la poche, et les individus en casquette, les bars de la Villette, et le *Panier fleuri* où entre quelquefois un monsieur monoclé pour demander un verre de flattulente cervoise.

Ah ! quelle odeur de chance ! A Zagreb, à Tokio, à New-York, ils respirent tous avec satisfaction cette odeur de chance et rêvent à cette ville où la vie est facile, où celui qui n'a pas mangé trouve toujours une réception avant minuit à l'Hôtel de la Présidence, un buffet froid pour se restaurer, une invitation pour le lendemain au Bal de la Couture. Un jour avec un trou au coude, la semaine d'après astiqué pour monter au bois à côté d'une belle amazone qui protège les arts.. Ville des

romans de Mac Orlan et de Philippe Soupault, aux femmes enamourées comme des chattes, aux héroïnes deux fois fatales, capitale de l'Aventure, de l'Imprévu, ville moirée qui sent la benzine et la poudre de riz, ville aux horloges pressées, aux moteurs précipités, aux rouages qui donnent le vertige, aux enseignes qui font clignoter sur le ciel nocturne toutes les lettres de l'alphabet. Eblouissements. Roues invisibles fendant l'air dans un bruit aigre comme tranche une lame. Vitesse folle contractée là, bruyante, embouteillée. Et ces femmes aux écharpes qui se déroulent et ces palais noirs piquant le ciel mortuaire, et Notre-Dame. Et la Seine où danse la ville habillée de perles quand la nuit tombe, la Seine avec ses matelassiers, ses gueux, ses rôdeurs penchés sous les ponts à regarder fuir dans l'eau le reflet des richesses.

Tant de peintres formés là. Tant de peintres nés de cette atmosphère. Comment exister sans cela ?

Il paraît que les tons se tiennent dans le gris — tous les gris. Gris de lait, presque blanc, gris de plâtre, crème, gris du sable des allées, rai grise dans les cheveux verts. Gris doré des statues, ardoisé des toitures, gris ouaté des bords de la Seine quand passent les chalands derrière une gaze de brume. Gris de Corot, gris rose comme les seins d'une femme gris traversé de soleil, gris des manteaux de petit-gris, gris sur les arbres — poussière de gris, gris lourd des gares, gris des usines, gris noir des fumées.

On sait cela. Je ne suis pas allé voir, mais elle me l'a dit. Elle m'a dit que sur les choses qu'on lui apporte, Paris ajoutait une buée comme celle qu'on voit sur les prunes en automne, une vapeur légère qui estompe les richesses et avive la simplicité, réunissant les choses et les êtres dans une même harmonie :

« Et pour les peintres, mon ami, pour les peintres, a-t-elle ajouté. Paris opère le même miracle et fait pousser des fleurs sur leur palette. »

Les galeries de tableaux rangées en perspectives. Expositions. Célébrité. Le Salon d'automne où les critiques se marchent sur les pieds pour voir votre toile. Vibrations de l'heure présente. Murmures... De petits morceaux de passé, qui traînent comme des odeurs dans le tourbillon des désirs. Refrains neufs et vieilles ritournelles. La découverte du dernier puriste : la salle de bain avec de fausses bouteilles en mosaique. Les édifices en béton, « cages de verre » où résonnent les accords fascinants du *Sacre*. Le musée vivant et bruyant de la rue : affiches, kilomètres d'affiches et même la foire aux croûtes, le vieux marché aux puces où Baudelaire achetait des Greco à cinquante centimes.

PARIS

PARIS

PARIS

Cosmopolis est un vieux mot : pas cosmopolis. Mais cent mille avenues où l'on respire l'absolu par tous les pores. Toutes les excitations visuelles concentrées, toute la gamme, là, en tournoyants vertiges. Taxis, taxis dans le Bois vert, bordure du bois arrangée. Autobus titubant sur les ponts, oscillantes maisons : ivrognes. Et cette grande tige de métal ajouré, ce ressort détendu, cette secousse électrique : TOUR, d'où les artistes lancent par T. S. F. à tous les points de la terre le message :

ICI ON FAIT DE LA PEINTURE

DORMIR LES YEUX OUVERTS

par

ANDRE DELONS

Il ne convient pas en tout temps de livrer ses mots d'ordre les plus chers, ni d'offrir à tout venant la clé de certaines pratiques, à la vérité désœuvrantes et accablantes à la fois, où nous poussent souvent comme des marées l'ennui fécond, la naïveté et le sentiment de l'attente. Il ne convient pas. Pour trop de raisons et trop de dangers, cela est entendu, dont le moindre n'est pas de voir, par contagion facile et à bas prix, tomber dans le domaine public nos affections les plus contradictoires et jusqu'à ce goût de l'illégitime qui jusqu'alors se garait des rieurs. Mais enfin, que nous veut-on, et que signifie ce métier, que d'anciens nomment « la critique », qui consiste à déclarer, sur la foi d'une compétence triviale que, par exemple, tels films sont « bons » ou sont « mauvais » en passant par toute la gamme des appréciations flatteuses, des réserves de finesse, des sous-entendus qui en disent long, des expressions d'encouragement ou de blâme, et des conclusions optimistes? Il est temps, il est bientôt temps de cesser ce jeu. Il ne devrait faire de doute pour personne que, dès qu'un spectacle de cinéma a passé le barrage de l'informe bêtise et de la crapulerie morale, dès qu'il met hors de cause certains soucis élémentaires dont la méconnaissance équivaudrait à nous le rendre insupportable, que dès cet instant, messieurs, vous pouvez refermer vos trousses, car la scène est ailleurs.

Je me souviens d'un film, « La Volonté du Mort » par Paul Leni (1), où certains vœux d'audace, de lointain, d'irrespirable étaient pour moi comblés, sous les espèces d'une aventure étrange, mal capitonnée contre le vent, qui, je vous l'affirme, soufflait dur, et dressée à tous les feux d'une intrigue inquiète, d'une demeure sombre où la magie des visages éclatait comme un phosphore. Connaissez-vous le plus palpitant dialogue qui puisse jamais s'échanger et qui s'échange d'ailleurs à jamais dans les châteaux qui s'éteignent à minuit? Bonsoir, Helen. Bonsoir, John. Et c'est alors que je ne sais quel ambitieux farouche dérobe la rivière de diamants, et secouru dans son œuvre par les panoplies, les vieilles reliures et les chats-huants, disparait sans laisser de traces que l'effroi d'une jeune femme, la fureur de son amant et l'abattement des serviteurs. Voilà. La scène est ailleurs.

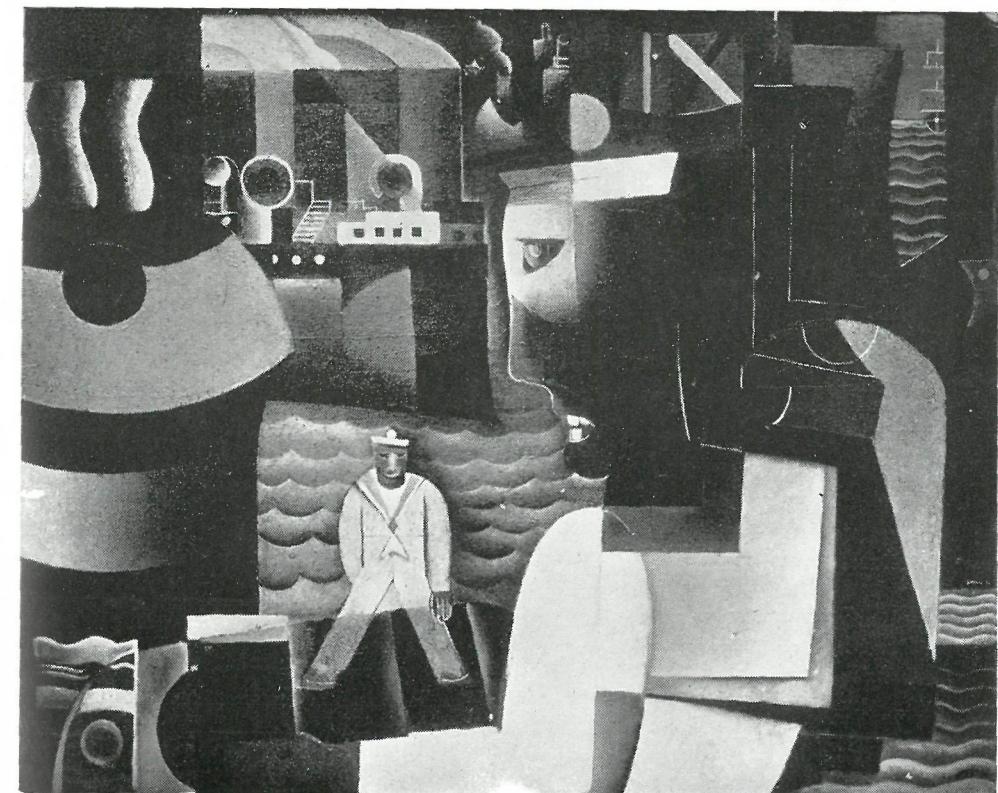
On retrouve aujourd'hui la même bravoure et la même stupeur de brume dans un autre film de Leni, « Le dernier avertissement » (2). Le décor, un vieux théâtre pourri, catacombes de spectacles morts, enroulé de fils d'araignées et repeuplé, par un concours de circonstances émouvant et sur lequel il y aurait long à dire, de ses anciens hôtes, dédale de spectres soupirants et de rimes qu'on pensait coulée au fond de la Tamise, mais les fauteuils de velours cramoisi sont toujours là et sont terribles, le décor ne laisse aucun doute sur la qualité du rêve que

(1) « Cat and Canary ».

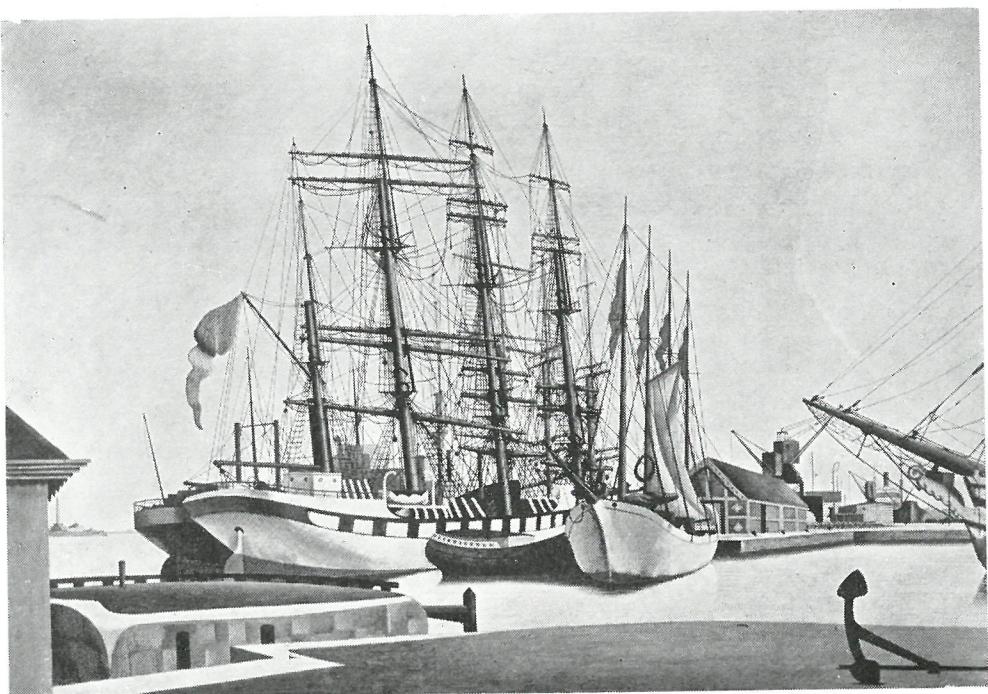
(2) « Last Warning ».



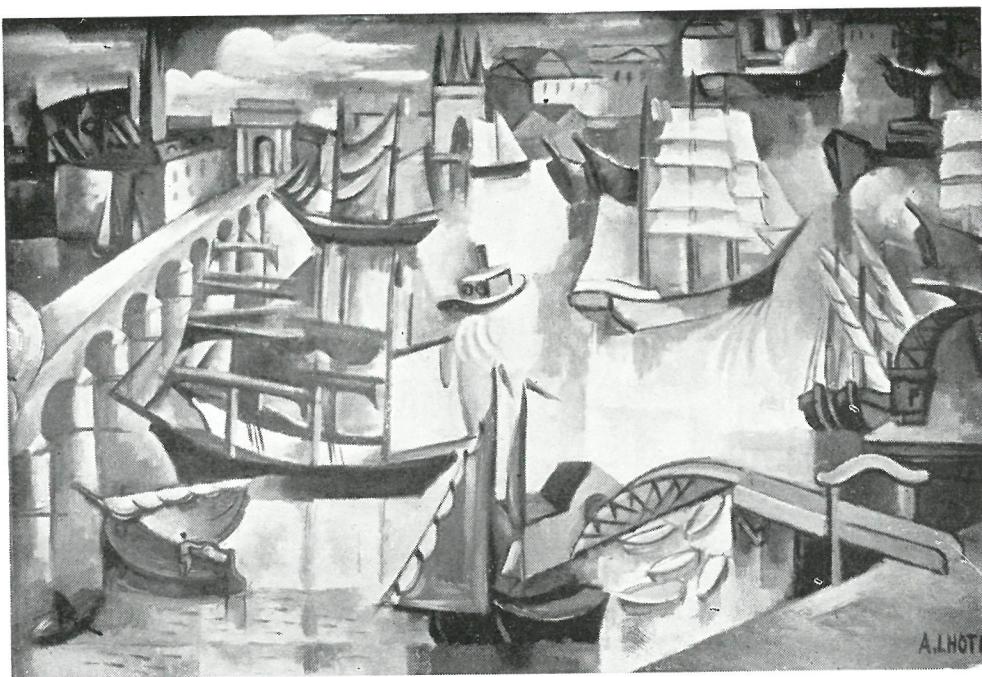
Constant Permeke : Bassin d'Ostende (1922)



Floris Jespers : Port pour mon gosse (1923)



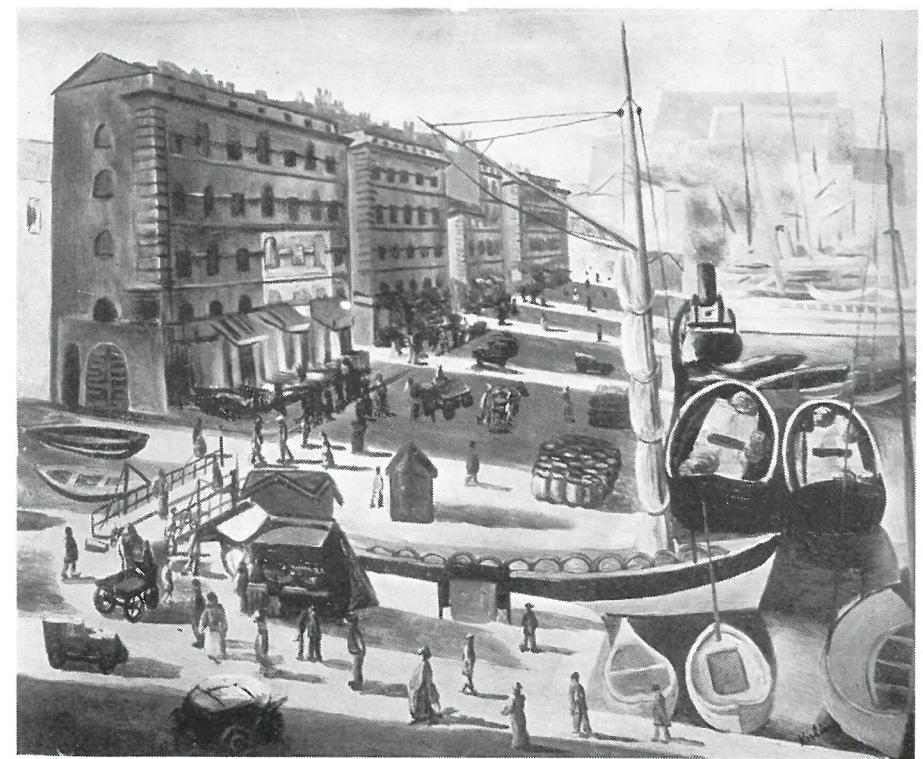
Edward Wadsworth : Bassin de la marine à Dunkerque (1924)



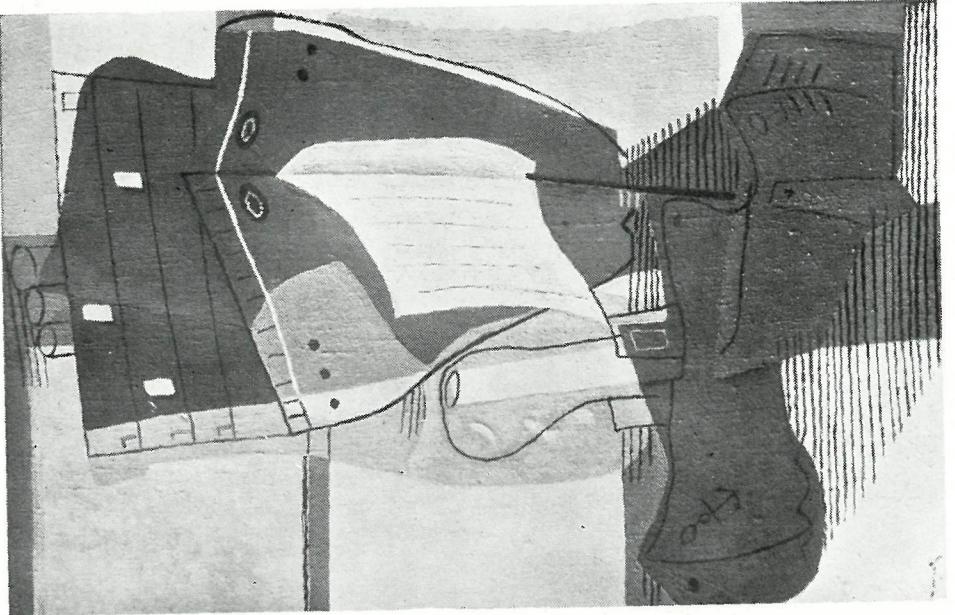
André Lhote : Port de Bordeaux (1924)



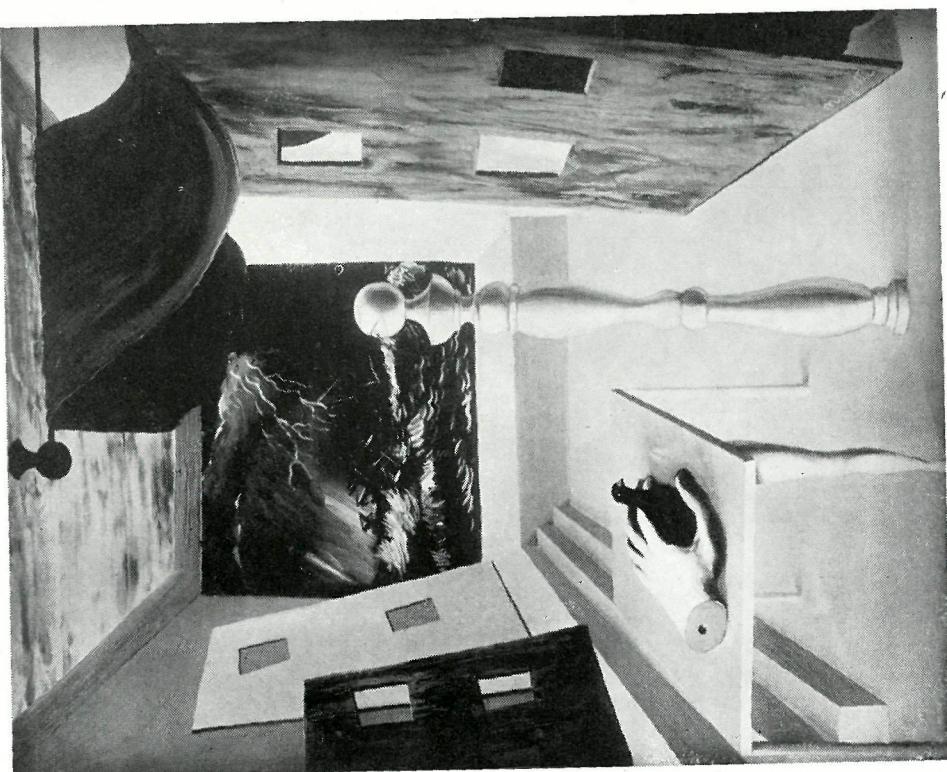
W. Paerels : Bateaux



Kisling : Port de Marseille (1928)



René Guiette : Bateaux (1928)



René Magritte : La traversée difficile (1927)

j'aperçois. Cet ensemble fortuit d'accessoires où fatalement l'on tremble, n'a pas de prix à mes yeux.

Les yeux, une fois pour toutes, je le dis, qui se dirigent à travers le monde des personnages de Leni, comme sans doute se seraient dirigés à travers les diverses merveilles ambulantes de Wilhem Meister, ne sont pas prêts de cesser d'aimer de tels refuges. C'est même la seule raison qui puisse autoriser le Cinéma et son divertissement aux multiples faces, comme des portes battantes. Et ces portes ouvrent à presque tous les coups sur de belles géographies, et laissent courir à travers elles toutes sortes de vents arbitraires. J'ai le souvenir, à vrai dire, très lointain, mais extrêmement vif, d'avoir circulé un jour dans une grotte où des forgerons nains frappaient la mer sur leurs enclumes, dans une lumière bleutâtre d'aquarium ou de minuscule enfer. C'était, paraît-il, dans un parc d'attractions de Londres. Il n'en est pas moins vrai que voilà un des lieux où souffle le Cinéma, le plus surprenant écho visuel qui puisse accompagner les souvenirs d'un homme.

C'est presque sur les mêmes plaines, mais sensiblement différentes d'horizons et tout à fait « historiques » cette fois, que se déroule un très beau film, passionnant malgré toutes les retenues du bon goût, « Le Masque de Cuir ». Il nous abandonne au spectacle de l'amour, sous les traits de Vilma Banky, et au spectacle de l'orage, de cet orage vraiment éternel qui dévaste les routes, qui comble les fossés, qui rompt les architectures même les plus médiévales, qui secoue et brise la diligence du messager, qui fait pâlir les yeux de l'aventurière, qui souffle sur le feu de l'auberge, la seule auberge, celle des rencontres. Je songe à certains miraculeux portraits de femmes sur lesquels tous les musées du monde s'ouvrent chaque matin, et je pense aux souvent non moins miraculeux visages que tous les cinémas du monde font tressaillir chaque soir. Voilà une rencontre singulière; mais je n'ai pas le goût du parallèle. Et l'on forcerait à peine le jugement, à la faveur des déformations incessantes que toujours l'esprit propose, si l'on s'avisait soudain de reconnaître, dans la tourbe de certains « figurants » boueux, déchainés et noirs qui?... mais ces autres figurants tragiques et incertains des cortèges de James Ensor. Cependant ces métamorphoses n'ont lieu que les jours de fête, je veux dire sous des illuminations et sous des transparences exceptionnelles.

Une illumination exceptionnelle, j'y songe, c'est bien Dolorès del Rio, même quand on lui voit jouer des films dérisoires comme celui-ci : « La Danse rouge ». Une illumination exceptionnelle, c'est bien Mary Duncan, même (surtout, peut-être) quand elle apparaît au fond d'une vieille histoire salie sous les plâtres d'une anecdote vulgaire, comme dans « Les quatre diables », de pourtant F. W. Murnau.

Mais j'ouvre maintenant les fenêtres sur un spectacle qui, à aucun moment, ne pourra nous décevoir tant on y découvre d'un seul coup, sans doute possible et d'ailleurs sans explication possible, ce qu'il y a d'authentique et de pur au bout d'un stratagème maintes fois employé et d'un pittoresque de ravaudage; spectacle qui vaut cent fois qu'on aille le découvrir au fin fond de quelques cinémas branlants, puisqu'aussi bien le « grand » public ne saurait s'y divertir. Il s'agit du dernier film de Harry Langdon, qu'on affuble en France du titre abso-

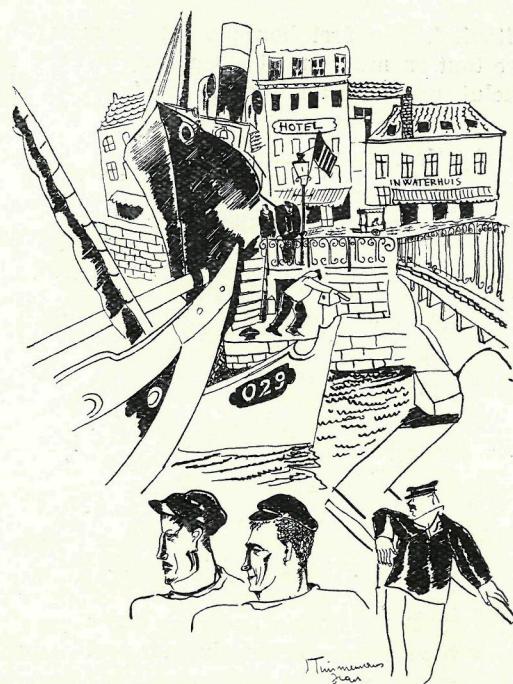
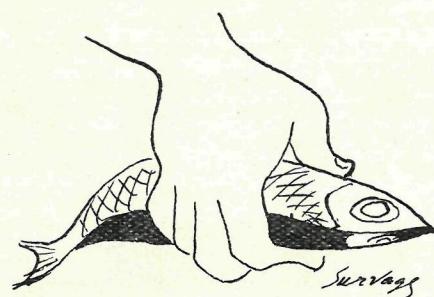
lument grotesque de « Papa d'un jour » (1). Cette aventure, sans en avoir l'air, est d'une excentricité folle, grâce à des accessoires impondérables et accablants, des accessoires sans matière à force d'invention, et pourtant capables de déclencher les plus secrètes avalanches, les désastres les plus inattendus sur les épaules de Harry Langdon, pître du silence, héros comique de l'effacement, de la misère et de l'oubli de soi.

Ce n'est pas un mince étonnement qu'un tel film ait pu se construire après ceux de Chaplin et presque sur les mêmes échafaudages, sans en être pourtant le moins du monde la réplique. Il se déroule dans une ville inhabitable et faussaire, faite de décombres et de double-fonds, couverte de neige et peut-être animée par des mécaniques souterraines, balafrée par des personnages à sa mesure dont on s'aperçoit vite que, beaucoup mieux que d'être vivants, ils ne sont rien que des désirs ou des sentiments habillés par les plus adorables idées fixes. Ce pays de l'impossible, cette ville du simulacre que traversaient naguère les danseuses de Mack-Sennett, les fiancées de Polycarpe, les créanciers de Max-Linder, les meutes de Clide-Cook, les traqueurs de Charlot et toutes les belles promeneuses, toujours sous un brouillard frais à fleur de vitre, c'est Harry Langdon, ici, qui la traverse, et à la faveur de quelques petits pièges déconcertants et de quelques coïncidences déguisées en trombe d'eau, il la renverse, c'était fatal.

C'est à la lumiède de telles étincelantes parades, je n'en doute pas, que des expressions courantes et d'usage ordinaire, comme « voir » un film, « assister » à une « projection », pourront parfois devenir des expressions-limites et, tout en relançant l'indolence de notre vocabulaire, pesant de tout leur poids, nous forceront à découvrir en elles les doubles merveilleux qui s'y cachent et qui font leur matière. Car j'espère bien que de voir Harry Langdon s'agiter dans cette écume, que de voir Dolores del Rio couverte de fleurs invisibles se débattre dans une intrigue comme l'amoureuse impatiente autour de ses meubles, équivaudra, pour quelques esprits portés aux erreurs et aux confusions, à rêver de les voir. Le Cinéma, si vraiment il en vaut la peine, c'est dormir les yeux ouverts.

Il faudrait se faire comprendre, par quelques-uns tout au moins et aussi tout au plus. Mais si ces lignes, comme il est probable, ne sont pas claires, je renonce à les éclaircir.

(1) « Heart Trouble ».



Jean Timmermans

CHRONIQUE DES DISQUES par

FRANZ HELLENS

L'œuvre entière de Strawinsky figurera un jour au catalogue du phonographe. *Petrouchka* y est inscrit depuis longtemps. Aujourd'hui Odéon nous donne *Feu d'artifice*. Columbia annonce pour bientôt *L'oiseau de feu*, sous la direction personnelle du compositeur (après un bon enregistrement de cette suite à Polydor) en attendant *Le Sacre du Printemps*. Mais qu'on n'oublie pas l'œuvre de Strawinski qui nous paraît destinée tout exprès au phono : ses ouvrages pour instruments et pour petit orchestre, où il y a des trésors.

Feu d'artifice (Odéon 123.546-7) est une page de la période descriptive, et, si l'on peut dire, impressionniste de Strawinsky; on y sent encore, très nette à certains endroits, l'influence de Dukas, par exemple, de Debussy aussi; le rythme cependant, et une richesse incomparable de sonorités orchestrales, sont déjà bien à lui. L'orchestration de ce tableau musical est éblouissante; réalité et imagination s'y accordent magistralement. L'orchestre des Concerts Colonne en a donné une exécution impeccable. On trouvera joint à cet enregistrement trois fragments de *Ma Mère L'Oye* d'une fort bonne venue.

Musique impressionniste aussi, la *Symphonie espagnole* de Chabrier, que chacun connaît, et dont Gramo nous donne un enregistrement dont on appréciera les mérites. *Le Detroit Symphony Orchestre*, dirigé

par Ossip Gabrilovitch (un fort bon pianiste, comme l'on sait) interprète cette œuvre tout en mouvement et en couleur avec un brio remarquable qui n'exclut pas la finesse et le goût. (Voix de son Maître, E. 522.)

Il importe de signaler chaque enregistrement d'une œuvre de Bach comme une sorte d'événement musical. Par la clarté de l'écriture, l'exactitude du trait, l'admirable équilibre de la composition, les œuvres de Bach se recommandent parmi celles qui s'impriment le mieux sur la plaque de cire. Orchestre, orgue ou piano, chaque enregistrement touche à la perfection. On n'avait pas encore songé à l'édition au phono de cette merveilleuse suite de *Préludes* et de *Fugues* qui forme la partie peut-être la plus prestigieuse, sinon la plus profonde, de l'œuvre de Bach. Voici, en six disques, les numéros 1 à 9 de cette série où l'on trouve, à côté de morceaux d'une forme achevée et précise comme un mécanisme d'horlogerie, des pages d'une inspiration touchante où chaque note tombe droit dans le plus sensible de notre être intérieur. Ce coup d'aile du sol vers les sommets, Bach seul en a le secret; et son inspiration est toujours aisée, dégagée et sûre, ce qui ne veut pas dire facile. Je mets les enregistrements de la musique de Bach au rayon supérieur de ma discothèque — et tout à fait à part. (Columbia, L. 2239-44.)

Nous possédons heureusement une bonne partie du répertoire du Quatuor Capet : les quatuor de Beethoven, de Mozart, de Debussy, un Quintette de César Franck. Parmi ces ouvrages de choix, je veux distinguer aujourd'hui l'un des plus exquis et des plus émouvants à la fois : le *Quatuor en ré majeur* de Haydn. J'ai demandé souvent que les éditeurs du phono n'oublient pas ce musicien délicieux dont l'œuvre abondante et très variée est riche de talent ingénieux, d'imagination, de fantaisie, de mélodie gracieuse, j'allais dire de génie, si ce mot n'était pas trop souvent employé. Ce quatuor, divinement interprété, et que le musicien a gentiment appelé « L'alouette », est l'un des plus charmants que je connaisse. Il se compose de quatre mouvements très courts et d'un dessin inoubliable. Haydn abhorrait les longs développements et les répétitions. Ce qu'il a à dire, il le dit brièvement mais avec d'autant plus de force. (Columbia, D. 13070-72.)

Comme Mahler, dont il fut le maître, Brückner, sans être tombé dans l'oubli complet, subit un temps d'éclipse. Il eut pourtant son heure de gloire. La Compagnie Polydor n'a pas craint de nous offrir tout récemment un enregistrement de la *Septième Symphonie* de ce compositeur qui s'illustra par un nombre de symphonies égal à celui de Beethoven. Le modernisme de ce musicien, son originalité bien accusée, sont appuyés sur une base traditionnelle solide. Comme l'œuvre de Wagner, celle de Brückner ne livre pas son secret à première audition; mais pour le musicien sérieux et patient, il y a là une belle découverte à tenter. Sa longueur n'est qu'apparente et l'on y découvre bientôt une mine musicale pleine de richesses.

Ces sept grands disques auront contribué à remettre en lumière l'un des talents les plus curieux de l'époque de Brahms. (Polydor, 66802-8.)

Puisque j'ai cité Wagner, voici peut-être l'enregistrement le plus réussi que l'on ait réalisé dans le vaste domaine de son œuvre. Le fragment de *Tristan* que nous offre Parlophone, *L'attente douloureuse D'Yseult et le Retour de Tristan*, et l'admirable scène d'amour du deuxième acte, bénéfice de la direction du grand chef d'orchestre von Schillings conduisant l'Orchestre Symphonique de Berlin. Von Schillings a communiqué à son orchestre une fougue, une passion remarquables. Cette belle page est rendue magistralement. Nous formons un souhait, c'est que le même chef d'orchestre, à la tête du même groupe, nous donne bientôt d'autres fragments de l'œuvre wagnérienne; je songe notamment à la *Marche funèbre* du Crémusule des Dieux dont nous possédons pas encore un enregistrement parfait. (Parlophone, P. 9806 I.)

A la même firme, je note une bonne édition phonographique de *Träume*, de Wagner, cette page si émouvante exécutée par un excellent orchestre réduit, avec solo de violon, et d'une page charmante de Weingartner, *Lechesfeier*. (P. 9325 II.)

Enfin, de Wagner également, la belle *Ballade de Senta*, tirée du Vaisseau Fantôme, et chantée par Mme Emmy Bettendorf, dont on connaît la voix d'une force chaleureuse et prenante. (Parlophone, P. 9824 I.)

Pour en terminer avec les nouveaux enregistrements d'orchestre qui me paraissent marquer ce mois-ci, signalons la *Marche militaire* de Schubert exécutée par le San Francisco Symphonie Orchestre. C'est non seulement un modèle du genre, mais encore une des œuvres de Schubert les plus vivantes et les plus originales. On trouvera au verso la *Marche funèbre pour une marionnette*, œuvre célèbre de Gounod, qui, malgré son allure baroque, ne manque pas de charme. (Voix de son Maître, D. 1286.) L'orchestre philharmonique de Paris nous a donné une excellente exécution de l'ouverture du *Freischütz*, que l'on entend toujours volontiers; au verso la jolie *Valse des Fleurs* de Delibes, dont le charme suranné nest pas pour déplaire (Odéon, 165427 et 165391.). Ajoutons à ces disques d'une bonne venue un enregistrement récent de la valse du vieux Strauss, *Aimer, boire et chanter*, par l'orchestre de l'Opéra Métropolitain de New-York, un disque de premier ordre (Odéon 170079); et une reproduction très suggestive de la *Valse triste* de Sibelius; sur l'autre face, le *Vol du bourdon* de Rimsky-Korsakoff, un scherzo d'une écriture très fine, pleine de trouvailles, et d'un mouvement fort original. (Voix de son Maître W. 930.)

Pour finir cette chronique des nouveautés, voici ample moisson de chant.

Et d'abord un disque remarquable de Panzera, l'excellent ténor de l'Opéra Comique, que nous avons applaudi tout récemment aux Concerts Defauw, à Bruxelles. Penzera chante l'admirable *Aria* de Caldara, si profond, si émouvant, et qui méritait les honneurs de l'enregistrement; c'est une des œuvres du répertoire italien ancien, qui ont conservé toute leur grandeur et leur puissance dramatique. Mais ce que Penzera chante peut-être avec le plus de conviction et d'ardeur personnelle, c'est l'air si saisissant de *Don Juan* de Mozart : *Finch'han dal vino*. (Voix de son Maître P. 784.)

Galli-Curci... Quelle admirable cantatrice! Peut-on oublier l'air de la *Fauvette* de Grétry, qu'elle chante d'une voix qui rivalise avec la flûte, et qui se joue des difficultés? Voici *La Paloma*, chanté en espagnol par la même artiste, et, au verso, *La Capinera*. Ce sont deux choses charmantes. Peut-on dire que cette artiste exceptionnelle nous paraît douée spécialement pour chanter les œuvres fraîches de l'ancien répertoire italien et que nous souhaitons qu'elle s'oriente dans ce domaine d'une richesse inépuisable? (Voix de son Maître, DA. 1002.)

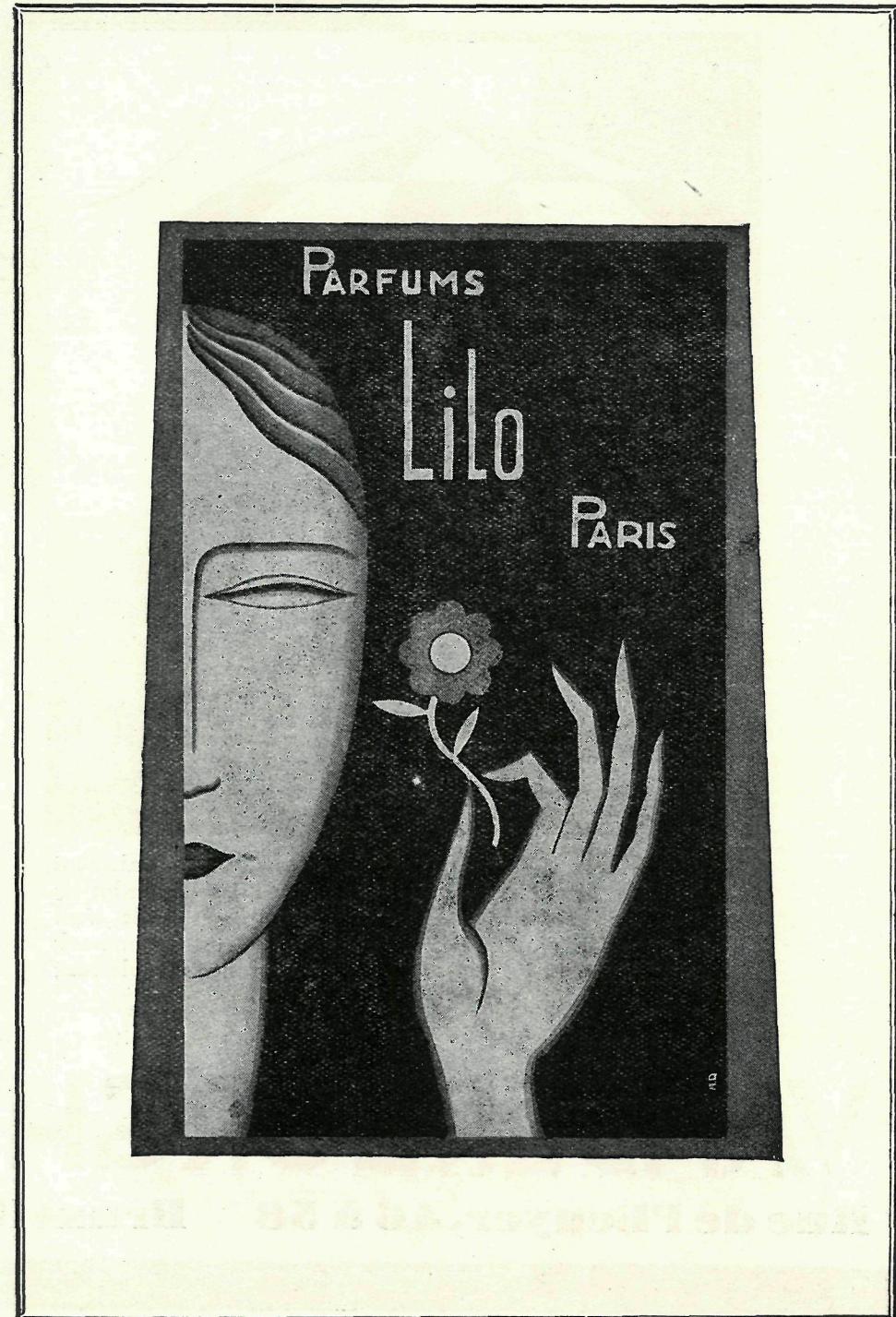
Lotte Lehmann est aussi une bien séduisante artiste. Je signalais le mois dernier ses premiers enregistrements. J'en note aujourd'hui un autre, remarquable, *Ne suis pas, heure merveilleuse*, de Jenson, qui n'est peut-être pas le meilleur, au point de vue musical, de son répertoire, mais où ses dons exceptionnels se révèlent si bien. (Odéon, 123-621.)

Madame Cesbron-Viseur nous donne une interprétation fort curieuse de deux morceaux du *Schéhérazade* de Ravel, « L'indifférent » et « La Flûte enchantée », deux petits chefs-d'œuvre, je n'hésite pas à l'écrire. (Odéon, 188-630.)

Peut-être le bon ténor Grabbé apporte-t-il dans l'interprétation de ses chansons exotiques une fougue un peu apprêtée, une véhémence trop théâtrale. Mais il faut entendre par exemple cette page d'une couleur vraiment surprenante, *Tanghendo braziero*, qu'il chante en brésilien; il n'y a rien à redire ni au ton ni à l'allure (Voix de son Maître, E. 525). Mentionnons enfin la *Chanson de Kleinzach* d'Offenbach, que Tauber chante avec le romantisme un peu fat qui convient à cette œuvre à la fois drôlatique et touchante. (Odéon, 123620.)

En post-scriptum, ajoutons pour ceux qui s'intéressent à la musique, disons baroque, ces deux curieux disques de Al Jolson : *Sonny Boy* et *Dvity hands! Dvity face!* Ils ont extraits du « Jouer de Jazz ». La façon de chanter, et de dire, de cet étonnant « comédien » rappelle celle de Sophie Tucker, dans *My Yiddisch Momme* notamment. Il mêle le chant, un chant mélodramique, à la déclamation. C'est à la fois plaisant et agaçant, selon que Jolson chante ou qu'il déclame (Columbia).

Je m'en voudrais aussi de négliger un nouvel enregistrement de l'étrange et séduisant orchestre de Metza Nikisch, moitié symphonique, moitié jazz : *Marche Symphonique* (Parlophone, P. 9325 II). La vie, l'entrain, l'esprit endiable de cette musique, tout cela est inimitable.





Vous trouverez, en ce moment, dans nos salles spécialement aménagées, un choix considérable de meubles de jardin en bois laqué de toutes les couleurs, rotin, moelle et corde, ainsi qu'une grande variété de parasols et de couch-hammock confortables, dont les teintes claires émailleront agréablement la verdure de vos jardins.

VANDERBORGH
Rue de l'Ecuyer, 46 à 58 Bruxelles

VARIETES



La carte postale. —

Attention. on vous parlera beaucoup de cartes postales, ces temps-ci. De quelques hommes, c'est le métier de vulgariser sans cesse aussi bien les divertissements les plus secrets que les démarches et les fétichismes les plus confidentiels de l'esprit.

Sous l'empire de cette obscénité intellectuelle, non content de se déculotter, ils tentent de déculotter autrui. Ainsi a-t-on connu divers exhibitionnismes, les gravures de mode 1900, la psychanalyse, les images d'Epinal, le poème en prose, les boules miroirs, les verreries populaires, presse-papiers à rocailles irisées ou boules de neige.

Chaque année, quelques objets diluent ou perdent leur magie. A regret parfois, mais ça vaut mieux que les partager avec eux, on les abandonne aux charognards-journalistes. Pour l'alimentation future de leur glotonnerie, il reste encore depuis les instruments de précision jusqu'aux fleurs de plâtre, assez d'objets susceptibles de nous attendrir ou de nous bouleverser.

Je disais donc que les cartes postales vont bientôt connaître leur tour. Dans l'album de ce monsieur dont les amis voyagent, entre le gouffre de Padirac et le type d'indigène Tahitien, surgiront des baigneuses aux chairs délicatement colorées et ce zouave en bonne fortune, et les souvenirs de Montluçon et les Bonjours en passant à... et les femmes à poissons d'avril, et les Bonne Fête, et les Valentines anglo-saxonnes et... ça suffit pour aujourd'hui.

Ni les sourires entendus, ni la commisération du mot « gentil », ni cette fausse modestie, pas plus que les « croyez-vous quel joli rose » ou l'admiration consentie, ne sont que soumissions aux mots d'ordre émollients, faire comme tout le monde, être à la page, admirer à coup sûr, etc., destinés à rassurer les esprits peu hasardeux.

Se gargariser des mots « Art populaire » au lieu de « mauvais goût » cela relève d'une paresse bien connue de la pensée et de la langue, et puis entre nous une expression de confection en vaut bien une autre.

Ceci dit, et seulement pour la joie d'une méchanceté envers ceux qui espéraient sans doute construire un système dans ce fromage, et aussi parce qu'outre la volupté du bigornage, les aider dans leur mal-

11, rue de l'Arcade **MARIGNY-HOTEL** PARIS (VIII^e)
situé en plein centre de Paris, à côté de la Madeleine
et à proximité de l'Opéra
Tout le confort moderne — Lift. — Prix modérés
Téléphone Central 63.97 E. JAMAR, Prop.-Directeur

PORTS - SANDEMAN - SHERRIES
TOUS NOS VINS SONT GARANTIS PURS D'ORIGINE
ANVERS 29, rue du Mai - BRUXELLES 83, bd Adolphe Max

proper besogne est encore un moyen de les dépister, de dissiper le malentendu et la confusion qu'on recrée à tout bout de champ, — qu'on n'attende de moi aucune vaticination sur l'origine et l'histoire de la carte postale, ni sur l'art de ses fabricants, soin que je laisse aux érudits et aux spécialistes, il y en a assez.

J. Bernard BRUNIUS.

Paul Eluard. — L'Amour, La Poésie. —

Il ne serait guère humain, j'entends conforme à des règles inexprimées mais combien émouvantes qui régissent le désordre apparent des activités concrètes de l'imagination, de lire les poèmes d'Eluard; Eluard ne se lit pas. D'ouvrir et de rouvrir « L'Amour La Poésie » au hasard d'une impulsion que j'ose croire par ailleurs féconde en rencontres, si je prends soin de respecter la plus élémentaire simultanéité, je découvre, comme dans tous les recueils poétiques d'Eluard, des concordances tellement neuves que je m'étonne avec quelque frayeur de leur aspect d'éternité. La perception sensible de la vitesse immobile ne donnerait pas autant d'occasions visuelles, durables au point que leur naissance et leur mort s'oublient, que ce spectacle grandiose d'un cyclone intérieur avec toutes ses modulations, des plus perfides aux plus généreuses, arrêté comme par miracle sur une matière choisie (avec cette tendresse dont se sent seul capable l'homme véritablement contraint) parmi les choses qui répondent le plus aux appels angoissés de la sincérité.

S'il me faut absolument parler de moi-même et répondre de ce fait aux seules exigences acceptables du compte rendu, rendre compte à l'auteur de ce qu'avec plaisir je lui vole, j'avouerai que la seule joie que je prends (mais n'est-ce pas la seule qu'il me soit possible de prendre; n'est-ce pas la seule qui me fasse vivre puisque le spectacle qu'elle engendre en moi acquiert ce haut degré d'inexistence que les rencontres des choses avec les choses et le commerce où nous nous plaisons deviennent enfin exacts et fertiles, ébranlent les assises de mes plus profondes habitudes et font servir celles-ci aux fins que j'entends qu'elles atteignent) la seule joie que je prends, dis-je, c'est de ne voir dans les poèmes de « L'Amour La Poésie » que ce qu'ils ont de commun avec les défaites verbales, c'est-à-dire les victoires poétiques. Je me refuserai donc à m'ouvrir à tout ce qui constitue dans la

Chocolatier Confiseur
“ Mary ,”

Bruxelles :
Rue Royale, 126

Tél. 145.00

Ostende :
Rue de Flandre, 15

Tél. 7086

SUZANNE HOUDEZ

52, RUE DU PEPIN
TELEPHONE 268,98

SES TABLES
SES COURONNES

SES FLEURS
SES VASES

poésie d'Eluard ce qu'on appelle trop simplement sa beauté, ces rappels de moi-même combien ténus mais combien implacables, ces veilles des désirs dans la nuit de mes souvenirs perdus, ces reflets de ma chair passionnés à force d'oublier leur nature, ces élans arrêtés au sommet de mon cœur, tous ces secrets dont je suis riche, car l'inspection de ces trésors engendre en moi un état stérile, un malaise insupportable. Cette réaction contre la matière me semble cependant appauvrissante au point de vue poétique; je m'en voudrais même de ne pas avouer que je me fais violence pour ne pas attacher à la poésie d'Eluard l'importance, la présence qu'elle mérite. Et malgré tout cela, et la facilité que j'aurais à ne rien négliger, je sens trop bien la rareté de cette « seconde nature » que ces poèmes renferment et font fleurir en moi pour ne pas m'y abandonner sans réserve. Aussi dans des jeux dont j'oublie la tristesse, fût-elle « aux flots de pierre », dans le vent des mots sur les choses sans cesse vaincues par leurs caresses perfides, mais dont je sors enfin vainqueur, volé-je sans visage, baigné d'un équilibre dont je ne connais pas la loi, environné de la terre qui ne peut plus me voir ni par ses arbres, ni par ses fleurs, ni par ses pierres, ni par ses eaux, ni par sa fidélité dont la constance en cet instant me lasse. Cette élévation sans grandeur vaut bien que j'oublie les images étonnantes qui la facilitent.

Jacques RÈCE.

Jadis et naguère. —

A force de lire les romans que nous impose l'actualité littéraire, on perd contact avec cette littérature de mémoire et de correspondances, apocryphes ou authentiques, dont un Stendhal se nourrissait presque exclusivement. C'est pourquoi il faut louer l'éditeur Jonquières de nous donner l'occasion, par d'impeccables éditions, de reprendre contact avec des œuvres comme les Mémoires d'Hortense et de Marie Mancini ou de d'Artagnan. On y trouve une vue du monde et un intérêt psychologique fort différents et à tout prendre aussi curieux et actuels que ceux que présentent les livres les mieux venus de nos plus célèbres contemporains.

Vingt-quatre heures de la vie d'une femme (Stefan Zweig). —

On a présenté comme un roman cette nouvelle qui a l'importance d'Amok ou de la Lettre d'une inconnue, précédemment traduits. C'était

Pour les gens d'affaires, à Paris :

LE DAUNOU HOTEL
6, RUE DAUNOU

entre la rue de la Paix et l'avenue de l'Opéra

Toutes les chambres avec salle de bains

Directeur : G. SERVANTIE

Adr. télégraphique : Daunouad-Paris

PORTS - SANDEMAN - SHERRIES

**TOUS NOS VINS SONT GARANTIS PURS D'ORIGINE
ANVERS 29, rue du Mai - BRUXELLES 83, bd Adolphe Max**

provoquer une déception chez le lecteur,, qui était en droit de s'attendre à mieux qu'une simple esquisse de la situation qui s'y trouve retracée. A vrai dire, cette œuvre est aussi attachante que mal équilibrée. L'exposition est un modèle de lourdeur et de platitude. Le moyen choisi par l'auteur pour raconter les événements pêche contre la vraisemblance : il écrit dans un style littéraire une confession qui devrait être parlée par une femme, c'est-à-dire contée sans artifices et sans effets. Puis, Stefan Zweig escamote le problème central, qui est celui d'une courte aberration féminine, en se refusant à donner aucun détail sur la vie antérieure de son héroïne, en affectant de croire que les sentiments qu'elle eut pendant ces vingt-quatre heures n'eurent ni antécédents, ni conséquences pendant le restant de son existence. (On devine qu'un écrivain français se serait au contraire longuement étendu sur tout ce qui pourrait justifier ou expliquer la conduite de cette femme, en eût même tiré une théorie sur la psychologie féminine et autres niaiseries.) Ensuite, tout est absurdement subordonné à l'exécution littéraire du récit, ce qui a pour plus clair résultat de faire du personnage du joueur un fantoche sans aucune consistance ni vraisemblance. Par contre, il y a un couplet étonnant sur le jeu et la description mesurée et tragique d'une débâcle humaine. En face de cette nouvelle riche en défauts et en qualités, on se sent hésitant : on s'en veut d'avoir été ému à certains moments, quand on voit l'artifice présider au dénouement. On s'en voudrait de condamner une œuvre qui peint fortement des angoisses éternelles que la plupart des auteurs craignent d'affronter. *D. M.*

Die Welt ist schön (100 photographies de Albert Renger-Patzsch).

Cette anthologie photographique voudrait nous démontrer combien est beau le spectacle du monde. Mais c'est, d'une part, un dessin un peu grossier, et, d'autre part, c'est confondre singulièrement les données du problème. Jamais la représentation d'une fleur considérablement agrandie ou d'un rouage de moteur ne sera réductible à des considérations esthétiques ou morales qui n'ont rien à voir dans l'affaire. Les unanimistes nous font sourire qui éprouvaient, jadis, un contentement de tout et d'eux-mêmes lorsqu'ils avaient rencontré sur leur chemin la bâche d'une voiture de livraison ou quatre poulaillons dans un pré. Il n'y a vraiment pas de quoi se récrier. *Die Welt ist schön* est un ouvrage admirable pour d'autres raisons que celles dont un tel titre est l'expres-



CLAEYS - PUTMAN

toutes les fleurs - toutes les plantes

**7, chaussée d'Ixelles (porte de Namur)
Bruxelles - téléphone 271.71**

**le langage des fleurs : anniversaires - amour - amitié -
intimité - joie - bonheur - un peu, beaucoup et pas
du tout**

sion. Albert Renger-Patzsch y a réuni cent photographies où ce ne sont point les aspects de l'univers qui nous émeuvent, mais le choix même de ces aspects et leur interprétation — à telles enseignes que certaines de ces épreuves semblent reproduire des formes d'une planète étrangère à la nôtre, et inhumaines à force de transposition. Aucune virtuosité cependant, aucun recours aux trahisons de l'objectif et une absence de didactisme. La bibliothèque de la photographie s'accroît lentement : ce livre-ci peut y prendre place à côté, et bien loin à la fois, des *Champs délicieux* de Man Ray; de *Fotographie, Malerei und Film* de Moholy-Nagy, de *Métal* de Germaine Krull, et nous espérons qu'on ne sera plus trop long à nous donner l'album sur Atget que nous attendons. (Kurt Wolff Verlag-Munich.)

M. B.

Film problems of Soviet Russia (by Bryher). —

Peu à peu se dissipe le mystère dont s'enveloppait la production cinématographique russe. Jusqu'ici, lorsqu'on avait prononcé les noms d'Eisenstein, de Poudovkine, d'Alexandroff ou de Vertoff, on croyait avoir tout dit. Les plus savants allaient jusqu'à Room et à Olga Präobrajenskaia. Mais ce sont là les metteurs en scène de Moscou et de Leningrad (à l'exception de Vertoff qui a émigré vers le Centre) auxquels, pour être complet, il faut ajouter Trauberg et Konsintzoff, Eggert, Barnet, Vozep, Jeliabusky. Mais c'est le diable de se retrouver parmi tous ces metteurs en scène dont aucun film n'est parvenu à nous. Sans compter qu'il y a, par surcroît, les firmes d'Ukraine, de Géorgie, d'Azerbedjan, le Belgosokino et le Gosvoyenkino. Mme Bryher vient de publier un ouvrage *Film problems of Soviet Russia* qui simplifiera la tâche de quiconque désire aborder l'étude du cinéma soviétique qui n'a jamais été envisagé et exposé avec une telle profusion de documents photographiques — dont plusieurs sont empruntés aux films les plus récents,

jean fossé

34 chaussée de Charleroi

**c'est un couturier
bruxellois**

PORTS - SANDEMAN - SHERRIES
TOUS NOS VINS SONT GARANTIS PURS D'ORIGINE
ANVERS 29, rue du Mai - BRUXELLES 83, bd Adolphe Max

— et, par surcroît, avec un bonne foi, une intelligence qu'on n'a guère rencontrées dans les livres écrits jusqu'à présent sur cette matière.
M. B.
(Pool Editor.)

La Symphonie Nuptiale (Stroheim). —

Le film que nous avons pu voir comprend quelques fragments de celui qui a été fait par Eric von Stroheim. Ils suffisent à nous confirmer dans l'opinion que nous pouvions avoir sur le second réalisateur de ce temps.

Stroheim a repris les grandes lignes du sujet qu'il avait abordé dans *Merry go round* avant que l'Universal lui retirât la direction du film pour le confier à Rupert Julian. Dans ce décor du Vienne 1910 qu'il chérissait et haïssait violemment avant de l'abandonner pour l'Amérique, il a animé quelques thèmes, puissants ou vulgaires, et les a traités jusqu'à l'épuisement : les cloches, les pommiers en fleurs, le faste militaire s'opposant à l'arrogance aristocratique, à la cruauté populaire, à la folie des femmes. Avec cette outrance et cette indifférence qui lui sont propres, Stroheim les évoque cent fois en images autoritaires qu'il impose sans paraître se soucier de leur valeur, comme emporté par sa rage de tuer, en le représentant, le monde qui vit en lui.

Nous avons donc revu encore une fois ces créatures effrayantes dont les mêmes acteurs tiennent invariablement les rôles, quelle que soit la compagnie pour laquelle Stroheim travaille : femmes estropiées, au visage halluciné, à la démarche sautillante, promises invariablement à la folie et au désespoir; hommes à la face bestiale, dont seule une hiérarchie fastueuse et implacable réussit à brider le déchaînement sensuel et à les maintenir dans un automatisme inhumain, point suprême de leur évolution possible.

Tous ces êtres se meurtrissent avec une rage insensée et leurs moments les plus heureux sont encore gâts par une épouvante secrète qui vient les dévaster. Nul ne dépassera jamais Stroheim dans les dialogues qu'il compose entre ses personnages sur lesquels la passion jette un masque effrayant où il souligne âprement toutes les traces, toutes les promesses d'une déchéance inévitable.

Rose : fleurs naturelles

52-52a, rue de joncker (place Stéphanie)
bruxelles
téléphone 268.34
le 1^{er} juin au Zoute : 49, avenue du Littoral - tél. 593

PORTS - SANDEMAN - SHERRIES
TOUS NOS VINS SONT GARANTIS PURS D'ORIGINE
ANVERS 29, rue du Mai - BRUXELLES 83, bd Adolphe Max

Par contre, ce réaliste forcené, qui transfigure ce qu'il croit recomposer minutieusement, à force de n'y voir que l'aspect de son tourment, est incapable de se mouvoir sur un autre plan. Lorsqu'il s'agit de peindre par allusions, d'évoquer indirectement, cet homme intelligent et lucide balbutie comme un écolier. Les passages qui se réfèrent au fantastique, ceux qui visent à une évocation poétique (la scène de l'orgie, par exemple) sont maladroits et même ridicules. Placé hors du réel, Stroheim se livre à des images aussi faciles, aussi pénibles que celle du squelette jouant à l'orgue la marche nuptiale.

L'interprétation est assurée par cette figuration docile que Stroheim impose à ses commanditaires et qu'il anime à sa guise. Enfin, il joue lui-même et montre qu'il est resté un des plus grands acteurs du cinéma : avec une prodigieuse mobilité du masque, un sûr emploi de son insolente apparence physique, il garde une mesure parfaite, une sobriété expressive qui le font triompher dans une composition particulièrement ingrate

D. M.

Le Patriote (Lubitsch). —

Après *Viel Heidelberg*, cette romance, voici un drame historique dans la manière d'Alexandre Dumas père. On peut garantir le plaisir du spectateur que ne se soucie pas de l'exactitude, de la vraisemblance ou de la mesure dans l'interprétation des événements : car tout est admirablement fabriqué, machiné, exploité. Lubitsch excelle à se mouvoir avec circonspection dans cette atmosphère artificielle et à animer impeccablement des automates suspects. Nul interprète ne pouvait mieux le servir pour cette besogne qu'Emil Jannings dont la faconde voulue et le brio simpliste ont maintenant séduit un énorme public. Du coup, certains ont fait pièce contre lui sur le jeu de Lewis Stone, qui n'est pourtant rien d'autre qu'un acteur discret et intelligent, comme la discipline américaine n'en forme pas mal.

D. M.

La Rafle (von Sternberg). —

Nous ne résistons pas encore au charme de l'aventure lorsque les images qui l'évoquent ont cette puissance et cette couleur que Joseph von Sternberg réussit à leur donner. La brutalité sinistre des actes ou des hommes dans une vie civilisée, la simplicité des sentiments lorsqu'ils sont sans cesse confrontés avec la mort, cette camaraderie étonnante entre policiers et voleurs, le charme suspect des filles, l'attractif équivoque des demeures mystérieuses, des clubs secrets, d'un argent

Nos modèles de PRINTEMPS sont arrivés.
Faites nous l'honneur de votre visite.

Walk-Over Shoe C°
128, RUE NEUVE, 128 ~ BRUXELLES

PORTS - SANDEMAN - SHERRIES

TOUS NOS VINS SONT GARANTIS PURS D'ORIGINE
ANVERS 29, rue du Mai - BRUXELLES 83, bd Adolphe Max

facilement ramassé, de revolvers accrochés aux ceintures, des automobiles armées de mitrailleuses... il y a encore là de quoi émouvoir à coup sûr, en dépit de la facilité de l'anecdote, de la gossièreté des effets. Et William Powell et Evelyn Brent, ces acteurs parfaits, disparaissent devant la prodigieuse création que Georges Bancroft a faite du rôle du policier.

D. M.

Les Damnés de l'Océan (Josef von Sternberg). —

Quand on songe que « A girl in every port » a provoqué tant de commentaires admiratifs!... Quelque répugnance qu'on ait pour la critique comparative, il faut bien avouer que le film de Howard Hawks est réduit à rien par celui de Josef von Sternberg qui, d'ailleurs, l'emporte de loin sur tout ce que, depuis longtemps, l'écran nous a proposé. Cette sorte d'accent et d'âme dont témoignaient *Les Nuits de Chicago* et *Crépuscule de Gloire*, les voici tout à coup multipliés et mis au service d'une histoire d'amour, comme on en a peu vu au cinéma : d'un bout à l'autre magnifiquement détachée de toute espèce de morale commune hors celle de la fatalité qui conduit les deux personnages principaux. Et quelle conclusion à cette aventure : tout est possible encore, même le pire. Le film se clôt sur une promesse, au seuil d'une prison. Tout le récit est ainsi à l'image d'un pis-aller passionnel qui accouple pour une nuit, et, peut-être, pour jamais, un marin et une fille, à la limite du suicide. Il y a bien un mariage, quelque part, dans le film : mais la cérémonie est d'un tel caractère, d'une telle dérisoire, qu'on est en droit d'y voir, après tout, une entorse supplémentaire aux conventions. Voilà enfin un drame dont tous les comparses se meuvent en dehors, au delà de l'univers de toile qui leur est dévolu, et au premier rang d'entre eux Georges Bancroft. Puis, Betty Compson dont le nom, jusqu'ici, ne signifiait rien à nos yeux, sinon celui d'une assez insupportable créature : il a fallu von Sternberg pour en faire l'interprète d'un film dont il est impossible de se souvenir sans être troublé à la pensée de celle qui y incarne splendidement le rôle d'une fille à matelots. M. B.

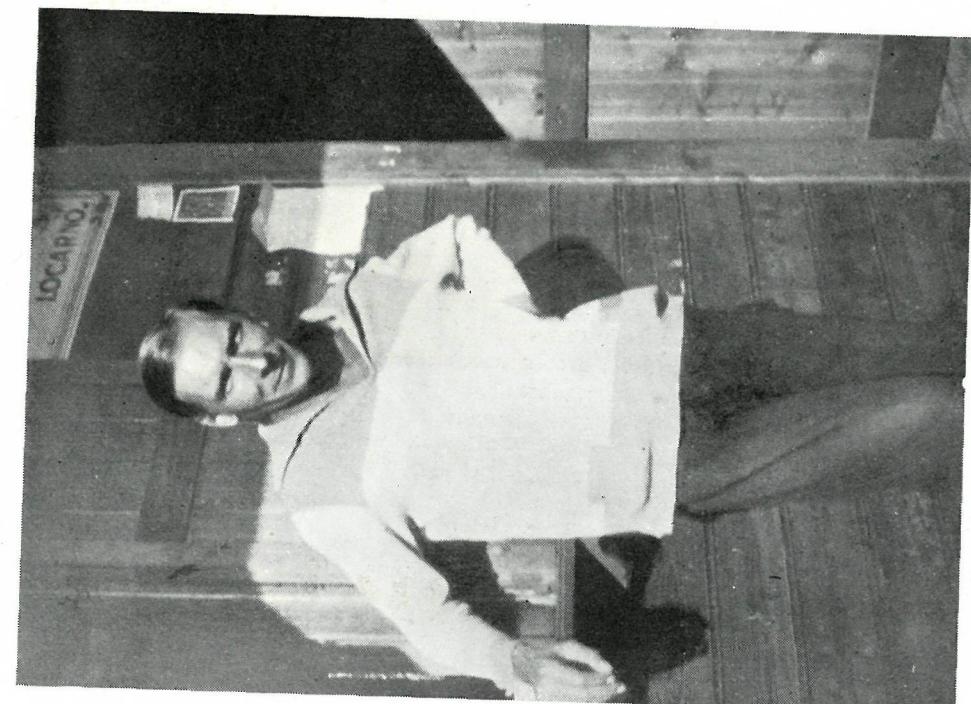
Les Quatre Diables (F. W. Murnau). —

Il est désormais impossible de se méprendre un instant de plus sur le cas de Murnau : son aventure se termine avec celle d'un certain cinéma qui n'avait pour se défendre et nous piper que les ressources les plus extérieures et les plus périssables, la virtuosité technique, le recours aux effets décoratifs et aux jeux de lumière. La question du film bien fait a cessé de nous préoccuper, si tant est qu'elle nous ait jamais tarabusté et les

Réserve au dentifrice des
BEAUX SOURIRES



Blaise Cendrars



Fernand Crommelynck



Mme Jean-Victor Hugo
assistante de Carl Dreyer pour le film
« La passion de Jeanne d'Arc »



Mme Jeanne Bernard,
interprète de « Victor ou les Enfants au Pouvoir »
et l'auteur : Roger Vitrac



Photo Paramount
« La Symphonie Nuptiale »
Film d'Eric von Stroheim



Photo Fox
« Les Quatre Diables »
Film de F. W. Murnau



« Le Dernier Avertissement »
Film de Paul Leni

Photo Universal



« La Rafle »
Film de Josef von Sternberg

Photo Paramount

Robert GANZO

N'es-tu pas
dans ce livre?

LE GÉNIE PRISONNIER

films de Murnau ne sont rien de mieux, à tout prendre, que du bel ouvrage. Par ailleurs, il faut vraiment ne douter de rien pour nous servir encore, comme dans « Les quatre diables », une histoire de trapézistes. Quelque que soit la qualité photogénique des tragédies passionnelles en escarpolette, on commence à se rendre compte qu'il ne faut plus en abuser. Qu'est-ce que Murnau penserait, plutôt, d'une bonne petite fête foraine pour son prochain film ?

M. B.

Les opinions de Monsieur François Fosca. —

— Sur le peintre Frits van den Berghe : « J'avoue demeurer insensible à cette peinture pourrie de littérature »...

— Sur le peintre Paul Klee : « De vagues graffiti à la matière péniblement cuisinée, qui visent à la profondeur. Cela veut être « mystique », et ce n'est que misérable »...

— Sur le peintre W. Kandinsky : « Il paraît que Kandinsky est un peintre « doublé d'un savant ». Pour moi, j'en doute fort : car ce qu'il nous montre, ne prouve ni sa science de savant, ni son talent de peintre. Pour un kaléidoscope de quelques francs, le premier venu peut s'offrir des spectacles « libérés de toute représentation extérieure » et dont l'intérêt dépasse de beaucoup les monotones recherches de Kandinsky. « Ce n'est pas lourd de couleur », me dit quelqu'un. N'oublions pas qu'à notre époque, lorsqu'on dit cela d'une œuvre d'art, c'est que vraiment il n'y a rien d'autre à en dire »...

— Sur le peintre Gustave de Smet : « Quelques trucs calligraphiques ne peuvent tenir lieu de talent »...

Nous avons demandé leur opinion sur M. François Fosca, aux quatre peintres cités. Ils ont été unanimes à nous répondre qu'ils n'avaient sur

ASCHER

Achète très **CHER**

ne vend pas **CHER**

Objets nègres - Tableaux modernes

Spécialité d'encadrements de tableaux modernes

133, Boulevard Montparnasse - PARIS (VI^e)

PORTS - SANDEMAN - SHERRIES
TOUS NOS VINS SONT GARANTIS PURS D'ORIGINE
ANVERS 29, rue du Mai - BRUXELLES 83, bd Adolphe Max

ce savant et distingué critique pas la moindre opinion (!), ce qui, somme toute, est regrettable. Car il aurait pu être significatif d'écouter parler de M. François Fosca quatre peintres qui, par hasard, pratiquent l'intelligence avec autant de maîtrise qu'ils font de la peinture remarquable. Encore que Kandinsky, Klee, van den Berghe et de Smet nourrissent à la fois un esprit extrêmement pictural et un certain mépris pour la littérature, principalement quand elle est le fait d'un Fosca, nul soupçon de compromission n'aurait pu marquer leurs répliques, s'ils avaient consenti à traiter le dernier nommé de : « pourri de fausse peinture », « cuisinier dangereux », « misérable profiteur d'idées toutes faites », « ami de Camille Mauclair », « premier des radoteurs professionnels », « exploiteur d'un éclectisme de prostitué », etc., etc. Tout cela ne fût-ce que pour rester quitte envers une terminologie vraiment trop gracieuse et dont le brillant pavillon de « l'Amour de l'Art » ne parvient plus à couvrir la misère.

Joh. M.

Prix de beauté. —

Châtelet, le 21 avril 1929.

Monsieur,

Veuillez m'excuser de vous écrire au crayon; n'ayant pas de stylo, et mes parents ignorant ma démarche auprès de vous, je rédige ma lettre en dehors de chez moi. Je profite de l'indisposition de grand-mère, qui m'oblige à la remplacer dans son emploi journalier, et je me permets de vous importuner.

Je voudrais savoir si la Belgique aura sa représentante au concours de beautés féminines qui aura lieu dans quelques mois au Texas.

**exposition
permanente**

Beron - Th. Débains - Derain
- Ebiche - Fornari - Othon
Friesz - Hayden - Kisling
Modigliani - Richard - Sa-
bouraud - Soutine - Utrillo.

Z b o r o w s k i
26, rue de seine, paris

Est-ce l'échec survenu, l'an dernier, à Miss Belgium qui fait perdre courage et espoir aux organisateurs et électeurs de notre pays?

Je comprends que la souveraine belge ait encore moins de chances cette année, à cause de l'élection d'une « Miss Europe » qui mit en évidence tant de jolies jeunes filles. Mais nous ne devons pas nous décourager, ni désespérer. La chance est si capricieuse! Elle peut aussi bien favoriser notre compatriote que les autres reines, qui ne méritent pas toujours le prix qui leur est décerné. Ainsi, l'an dernier, Miss France eut le second prix. Or, je lui trouve un nez tout à fait disgracieux. N'est-ce pas votre avis, Monsieur! J'estime Roberte Cusey supérieure à Raymonde Allain et elle n'eut que le huitième prix.

Il y a assez de jolies filles en Belgique. J'en remarque souvent dans mon pays de Charleroi. Je me mets franchement de cette catégorie, sans orgueil ni prétentions, croyez-le bien. Vouloir affirmer le contraire, serait une fausse modestie. Personne ne se croit laid, je le sais; mais, j'eus plus d'une aventure qui m'affirme, plus qu'à toute autre, cette hypothèse. D'abord les propositions plus ou moins honteuses d'hommes sans scrupule. Ensuite, les compliments flatteurs et la phrase si souvent entendue : « Savez-vous que vous êtes jolie » qui me laissait songeuse. Je n'étais pas certaine, jusqu'au jour où mon coiffeur fut me convaincre pour de bon. C'est un ami de la famille, et, lorsqu'il venait chez moi, et ne cessait de me regarder, vantait mes charmes physiques et me conseillait finalement d'essayer de devenir actrice de cinéma. Un jour, je me mis en colère. Il me plaça devant la glace et me dit : « Tu ne peux pas dire le contraire. Regarde-toi bien ». Je répliquai : « Oui, c'est vrai; mais je ne suis pas tous les jours en beauté ».

Ma lettre devient longue, n'est-ce pas, Monsieur? Je vais la terminer bientôt.

Je vous raconte toutes ces bêtises, vous devinez pourquoi. Je me présenterai comme candidate au titre de « Miss Belgium » si ce concours a lieu.

J'espère recevoir une réponse avec tous les renseignements et les conditions nécessaires à ce concours.

Recevez, Monsieur, mes sincères salutations.

Irène Belcœur.

RADIO RADIOR 1929

Le Super-Radior à 4 lampes sans antenne ni terre. Le nec plus ultra de la réception :

Ets M. de Wouters, 67-69 rue Keyenveld, tél. 822,40-822,42 et 99, rue du Marché-aux-Herbes, Bruxelles. Tél. 261,58

DEMANDEZ CATALOGUE GRATUIT

E. GOBERT PHOTOGRAPHE
PORTAITISTE
253, CHAUSSÉE DE WAVRE, IXELLES
SPÉIALISTE en reproduction de tableaux, objets d'art, antiquités et tous travaux industriels
Téléphone : 850,86
Se rend à domicile pour "Home Portrait"
STUDIO ouvert en semaine de 9 à 7 heures, le Dimanche de 10 à 14 heures.

La mort du « comique ». —

Voici ce qu'une firme cinématographique fait publier dans les journaux pour lancer un de ses films :

« La mort récente d'un célèbre acteur comique, devenu neurasthénique à la suite d'un amour déçu, a donné au public une idée de l'énergie que mettent parfois ceux qui l'amusent pour lui cacher, pendant qu'ils sont en scène, leur douleur privée.

» Le cas le plus fréquent est celui des comédiens qui doivent rire quand ils voudraient pleurer. Rares pourtant sont les cas assez pénibles pour conduire au suicide, à un véritable suicide, même mis en scène et déguisé.

» C'est pourtant un de ces cas que le célèbre Lon Chaney, l'homme aux cent visages, personnifie dans *Ris donc Paillasse*, le film suprêmement émouvant qui sera prochainement projeté à Paris. »

Il n'y a encore que les Américains pour mesurer l'ignominie humaine et spéculer sur elle.

GALERIE DANTHON

20, Rue La Boëtie, Paris

ŒUVRES DE :

RENOIR - MONET - PISSARO - GUILLAUMIN

RAOUL DUFY - CHAGALL - JEAN CROTTI

SCULPTURES DE RODIN ET DE BOURDELLE

AU SANS PAREIL

17
rue Froidevaux
Paris (XIV^e)

BLAISE CENDRARS

LE PLAN DE L'AIGUILLE

ROMAN

19 Poèmes élastiques.
L'Eubage.
Anthologie nègre.

17
rue Froidevaux
Paris (XIV^e)

AU SANS PAREIL



LES ARTISTES

SOCIETE ANONYME

18, rue d'Arenberg,

QUELQUES NOUVELLES PRODUCTIONS

LE CHANT D'AMOUR

DE

D. W. GRIFFITH

avec WILLIAM BOYD, JETTA GOUDAL,
LUPE VELEZ et GEORGES FAWCETT

JOHN BARRYMORE

DANS

ETERNEL AMOUR

avec CAMILLA HORN

Production ERNST LUBITSCH

RONALD COLMAN

DANS

LE FORBAN

avec LILY DAMITA



ASSOCIES

BELGE

BRUXELLES

DE LEUR SELECTION 1929 - 1930

GLORIA SWANSON

DANS

REINE KELLY

Production ERIC VON STROHEIM

ELLE PART EN GUERRE

avec ELEANOR BOARDMAN

Production HENRY KING

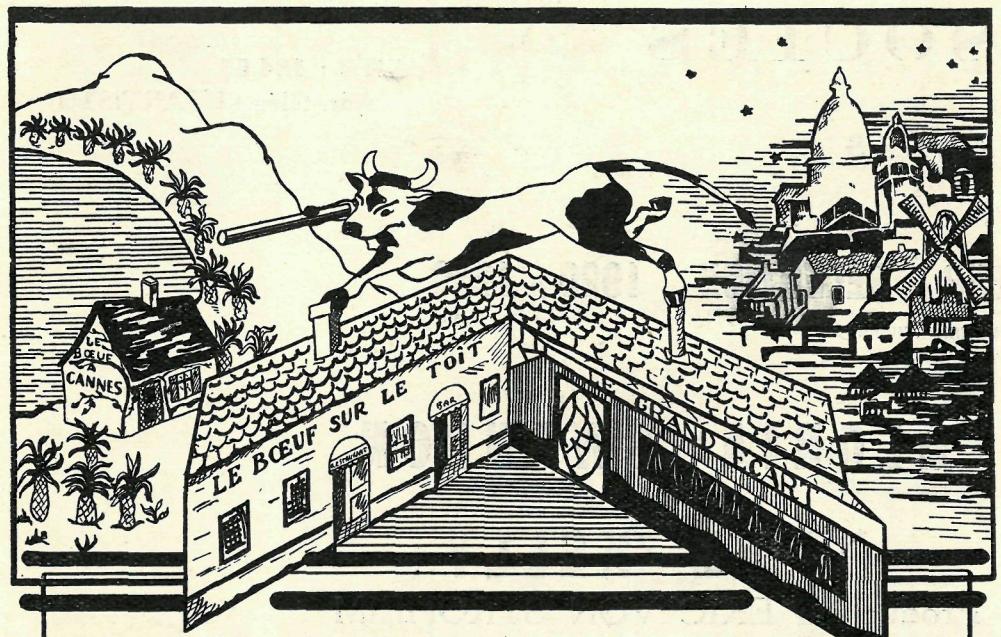
CONSTANCE TALMADGE

DANS

VENUS

avec ANDRE ROANNE, JEAN MURAT,
MAXUDIAN, MAURICE SCHUTZ





LE GRAND ECART A PARIS
7 RUE FROMENTIN - TRUDAIN 13·34

LE BOEUF SUR LE TOIT A PARIS
28 R. BOISSY D'ANGLAS — ÉLYSÉES 25 84
(A PARTIR DE SEPTEMBRE: 26 R. DE PENTHIÈVRE)

LE BOEUF SUR LE TOIT A CANNES
6 RUE MACÉ — TÉLÉ: 18·24



AUX
CHAMPS ÉLYSÉES



LUNCHEONS
DINNERS
SUPPERS
28 AV^e VICTOR-EMMANUEL III (CHAMPS-ÉLYSÉES)
TEL. ÉLYSÉES, 95-81
OYSTERS AND
SEA-FOODS
DELIVERED
AT YOUR
DOOR

PIPPERMINT

Exiger un
GET!



Liqueur
Tonique et Digestive
PUR SUCRE

**LA REINE DES CRÈMES
DE MENTHE**

*Etendu d'Eau le PIPPERMINT
est le Meilleur des Rafraîchissements*

Maison FONDÉE EN 1796 - GET FRÈRES - REVEL (H.-G.)

GET frères
à REVEL (H.-G.)
(Maison fondée en 1796)

Inventeurs du Peppermint

Demandez leurs liqueurs extra-fines

ANISSETTE	EAUX - DE - NOIX
CHERRY-BRANDY	CRÈME DE CACAO
	TRIPLE-SEC

Préparées suivant les vieilles traditions

L'AMPHITRYON
RESTAURANT

Vieilles traditions
de la cuisine française

THE BRISTOL BAR
Le rendez-vous du High-Life

SON GRILL-ROOM-OYSTER BAR
A L'ETAGE

PORTE LOUISE - BRUXELLES
Tél. : 182.25-182.26 et 226.37



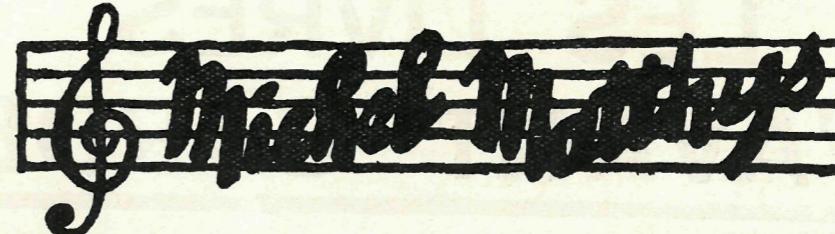
LE
PLUS GRAND CHOIX
DE DISQUES DE TOUS
GENRES

■
LA GAMME
PLUS PARFAITE
DES PLUS RECENTS
MODELES

■
GRAMOPHONES & DISQUES
"La Voix de son Maître,"
LA MARQUE LA MIEUX CONNU DU MONDE ENTIER
BRUXELLES

14, GALERIE DU ROI 171, BD M. LEMONNIER

PIANOS



VENTE - ÉCHANGE - LOCATION - ACCORD - RÉPARATIONS

16, RUE DE STASSART (Porte de Namur)
—
BRUXELLES —

Dépositaire des : AUTOS-PIANOS-PHILIPPS
DUCANOLA
DUCA
DUCARTIST
et des PIANOS A QUEUE NIENDORF

DOCUMENTS

DOCTRINES

Archéologie - Beaux-Arts - Ethnographie

Magazine illustré paraissant

DIX FOIS PAR AN

AVEC LA COLLABORATION DE :

Dr Allendy, Jean Babelon, Georges Bataille, Bosch Simpera, Dr G. Constenan, Robert Desnos, Carl Einstein, R. Grousset, J. Hackin, Eugène Jolas, Marcel Jouhandeau, R. Lantier, Michel Leiris, Georges Limbour, André Malraux, Erland Nordenskiold, Wilhem Pinder, Hans Reichenbach, Dr Rivet, Georges-Henri Rivière, Fritz Saxl, André Schaefer, Adama Van Scheltema, Joseph Strzygowski, Piétre Toesca, Royal Tyler, Arthur Waley.

Rédaction - Administration : 39, Rue La Boëtie

PARIS

CLOSE - UP

travaille à rendre les films meilleurs

La seule revue internationale et indépendante qui traite du cinéma exclusivement au point de vue artistique. Abondamment illustrée, contient des reproductions des meilleurs films.

Révèle et analyse la théorie esthétique du film. Ses correspondants vous tiennent au courant de ce qui se fait de neuf dans le monde entier. Texte anglais et français.

EDITEUR : POOL

Riant Château

Territet - Suisse

Numéro spécimen sur demande.
Abonnement postal 20 belgas l'an.

SELECTION

Directeur : CHRONIQUE Secrétaire de rédaction :
André de Ridder DE LA VIE ARTISTIQUE Georges Marlier

Sélection publie chaque année 10 Cahiers comprenant, à côté de chroniques d'actualité, une monographie consacrée à l'un des principaux artistes de ce temps ; chaque cahier comporte 64 à 144 pages, dont 32 à 80 reproductions.

Cahiers parus :

RAOUL DUFY (32 reproductions) GUSTAVE DE SMET (68 reproductions)
EDGARD TYTGÄT (80 reproductions) OSSIP ZADKINE (48 reproductions)
MARC CHAGALL (80 reproductions) FERNAND LEGER (32 reproductions)

En préparation :

FLORIS JESPERS	LOUIS MARCOUSSIS	GIORGIO DE CHIRICO
JEAN LURÇAT	(sous presse)	(sous presse)
G. VAN DE WOESTYNE	CONSTANT PERMEKE	JOAN MIRO
F. VAN DEN BERGHE	MAX ERNST	CRETEN-GEORGES
HEINRICH CAMPENDONK	OSCAR JESPERS	RENÉ MAGRITTE
PAUL KLEE	ANDRÉ LHOTE	HUBERT MALFAIT
LIPCHITZ	AUGUSTE MAMBOUR	ETC.

Abonnement (10 cahiers). { Belgique 75 francs.
Etranger 20 belgas.
Prix du cahier { Belgique 10 francs.
Etranger 3 belgas.

Éditions Sélection
126, Avenue Charles De Preter
ANVERS

C'est la



qui a révélé avant 1914 :

CLAUDEL, VALÉRY, PROUST & GIDE,
GIRAUDOUX, LARBAUD, SAINT-LÉGER LÉGER,
ROMAINS, SUARÈS

après 1919 :

ARAGON, ARLAND, BRETON, JOUHANDEAU,
LACRETELLE, MORAND, MONHERLANT,
SUPERVIELLE

Elle a publié le premier récit de **Julien Green**,
le premier conte de **Jean Giono**, le premier
roman d'**André Malraux**

Elle continue.

EN AOUT 1929 :
UN DE BAUMUGNES
roman, par
JEAN GIONO

BULLETIN D'ABONNEMENT

Veuillez m'inscrire pour un abonnement de *un an, six mois, à l'édition
*ordinaire — de luxe de **La Nouvelle Revue Française**, à partir du 1^{er}
19

*Ci-joint mandat — chèque de	France	Union postale	Autres Pays	*
Je vous envoie par courrier de ce jour chèque postal de	95 fr.	110 fr.	120 fr.	Edition de luxe :UN AN
Veuillez faire recouvrir à mon domicile la somme de (majorée de 3 fr. 25 pour frais recouvrement à domicile).	48 fr. 26 fr.	56 fr. 31 fr.	65 fr. 35 fr.	Edition ordinaire:UN ANSIX MOIS

Nom , le 19
(Signature)

Adresse *Rayer les indications inutiles.

Détacher le bulletin ci-dessus et l'adresser à M. le Directeur de la NOUVELLE REVUE FRANÇAISE, 3, rue de Grenelle, Paris-VI^e. Compte chèque postal : 169.33. Tél. Littré 12-27. — Adr. tél.: Enerefene Paris. — R. C. Seine 35-807.

POUR PARAITRE LE 1^{er} JUIN :

Le Surréalisme en 1929

Numéro hors série et
hors abonnement de



un volume de 136 pages
75 reproductions — nombreux dessins

PRINCIPAUX COLLABORATEURS :

ARAGON, ARP, BRETON, CREVEL, DEFIZE,
DELBROUCK, DESNOS, ELUARD, ERNST,
MAGRITTE, MALKINE, MÉGRET, MESENS,
MIRO, NOUGÉ, PÉRET, PICABIA, QUENEAU,
MAN RAY, SADOU, SAVITRY, TANGUY,
THIRION, UNIK, VALENTIN.



10 francs belges, pour la Belgique;
10 francs français, pour la France;
1 florin, pour la Hollande;
3 belgas, pour les autres pays.

(Le prix de souscription pour les abonnés de « Variétés » est de 7 fr. 50 belges pour la Belgique, de 2 belgas pour la France et la Hollande.)

ON PEUT SOUSCRIRE :

A l'administration des Editions « Variétés », 11, avenue du Congo, Bruxelles;

A PARIS, au dépôt exclusif de la revue « Variétés » : Librairie José Corti,
6, rue de Clichy;

A ROTTERDAM, au dépôt général pour la Hollande : N. V. Van Ditmar,
Schiekade, 182

ET CHEZ TOUS LES BONS LIBRAIRES.

LE GRAND JEU

dans son numéro II (Printemps 1929)
expose son programme de CASSE-DOGME
publie des **TEXTES INEDITS DE RIMBAUD**
une lettre du 12 juillet 1871, adressée à G. Izambard,
une note autographe,
un fragment inédit du poème : « *Credo in Unam* »,
des fac-similés de ces textes,
et TROIS ESSAIS de ROLLAND DE RENÉVILLE,
ROGER VAILLAND,
ROGER GILBERT-LECOMTE;

une Chronique de la vie sexuelle, des documents sur la tératogénèse,
sur les fous au XVIII^e siècle, des réponses critiques adressées au Grand
Jeu, des POÈMES d'André Gaillard, Roger Vitrac, Nezval, Maurice
Henry, René Daumal, et un ESSAI POLITIQUE de Georges
Ribemont-Dessaignes,

des HORS-TEXTES d'ANDRÉ MASSON et de SIMA et de nom-
breuses illustrations d'Artur Harfaux, Maurice Henry, Mayo, etc.,

et une ENQUÊTE DIABOLIQUE.

LE GRAND JEU

3, Cour de Rohan
PARIS (VI^e)

France, Belgique, Luxembourg, Bulgarie, Grèce, Hongrie, Pologne, Roumanie,
Tchéco-Slovaquie, Yougo-Slavie :

Prix du numéro : 6 francs. — Abonnement pour quatre numéros : 22 francs.
Edition de luxe : 80 francs.

AUTRES PAYS :

Prix du numéro : 8 francs. — Abonnement pour quatre numéros : 30 francs.
Edition de luxe : 95 francs.

DU CINEMA

REVUE DE CRITIQUE ET DE RECHERCHES CINÉMATOGRAPHIQUES
JEAN GEORGE AURIOL, rédacteur en chef

la 1^{re} revue française
complètement indépendante
et destinée à l'élite

Dans chaque numéro, les rubriques :

LE CINEMA ET LES MŒURS
par JEAN GEORGE AURIOL et BERNARD BRUNIUS

LA CHRONIQUE DES FILMS PERDUS
par ANDRÉ DELONS

L'ENQUÊTE :
Qu'avez-vous appris au Cinéma ?

L'HOMMAGE A HARRY LANGDON

LA REVUE DES FILMS

et la collaboration régulière de
MICHEL J. ARNAUD, PIERRE AUDARD, ALB. CAVALCANTI, ELSA CAIRE, LOUIS
CHAVANCE, HENRI CHOMETTE, RENÉ CLAIR, ROBERT DESNOS, PAUL GILSON,
MICHEL GOREL, R. DE LAFFOREST, BER LOUIS, AMABLE JAMESON, ANDRÉ R.
MAUGÉ, HARRY A. POTAMKIN, VSEVOLOD POUDOVKINE, MAN RAY, ANDRÉ
SAUVAGE, PHILIPPE SOUPAULT, PIERRE VILLETOEAU.

Chaque cahier contient trente reproductions d'images
directement extraites de films et des photographies inconnues

ABONNEMENT A LA 1^{re} SÉRIE DE 6 CAHIERS

FRANCE ET COLONIES :	35 FRANCS.	Le Numéro :
BELGIQUE, HOLLANDE, UNION POSTALE :	45 FRANCS.	8 francs.
AUTRES PAYS :	70 FRANCS.	

Paris, Librairie José Corti, 6, Rue de Clichy (IX^e)

LOUIS MANTEAU

62, Boulevard de Waterloo — BRUXELLES
Téléphone 275.46

TABLEAUX DE MAITRES de l'école flamande
du XV^e au XVIII^e siècle.

L'ÉCOLE BELGE : H. De Braeckeleer, Ch. Degroux,
Jos. Stevens, G. Vogels, C. Meunier, X. Mellery, J. Smits, etc.

La JEUNE PEINTURE : James Ensor, Constant
Permeke, Floris Jespers, F. Schirren, etc...

Braque, Modigliani, Juan Gris, Dufresne, Raoul Dufy, Utrillo,
Vlaminck, Per Krogh, Valentine Prax, Zadkine, Laglenne,
Mintchine, etc...

A C H A T D E C O L L E C T I O N S

Galerie Jeanne Bucher

TABLEAUX - LIVRES

Editions de gravures modernes

5, Rue du Cherche-Midi, PARIS-VI^e. Tél. : Littré 35-04

PEINTURES, AQUARELLES, DESSINS de
A. BAUCHANT, MAX ERNST, JUAN GRIS,
JEAN HUGO, LAPICQUE, FERNAND LEGER,
— JEAN LURÇAT, MARCOUSSIS, PICASSO... —

SCULPTURES de

JACQUES LIPCHITZ

GALERIE Paul Paquereau

P A R I S

Tél. : Littré 50.17

17, Rue Mazarine
(près la rue de Scine)

TABLEAUX DE :

DERAIN — DUFRESNE — R. DUFY — DESPIAU
FRIESZ — KRÉMÈGNE — MATISSE — MODIGLIANI
PASCIN — PAILES — V. PRAX — SOUTINE — UTRILLO
VALADON — DE VLAMINCK — WLÉRICK

LE CADRE S. A.

ATELIERS : 29, RUE DES DEUX-ÉGLISES - Tél. 353.07

BRUXELLES

GALERIE D EXPOSITION :

5, RUE RAVENSTEIN (PALAIS DES BEAUX-ARTS)

A L I C E M A N T E A U

2, rue Jacques Callot
et 42, rue Mazarine
P A R I S V I e

T A B L E A U X A N C I E N S & M O D E R N E S

Les Disques

"polydor."



le record de la qualité

Disques Brunswick

les meilleurs pour la danse



Edm. VERHULPEN, 35, Rue Van Artevelde, BRUXELLES

GALERIE PIERRE

PIERRE LOEB - DIRECTEUR
TABLEAUX

2 RUE DES BEAUX ARTS - PARIS.VI^e

(ANGLE DE LA RUE DE SEINE)

TÉLÉPH : LITTRÉ 39-87 ... R.C.SEINE 382.130

Braque
Derain
Raoul Dufy
Pascin
Picasso
La Fresnaye
Joan Miró
Léger
Modigliani
Matisse
Utrillo
Bérard
Tchelitchew

GALERIE "LE CENTAURE",
62 AVENUE LOUISE-BRUXELLES TÉLÉPH. 888.68



GALERIE D'ART CONTEMPORAIN

MAI DU 11 AU 22

JOAN MIRO

DU 25 MAI AU 5 JUIN

KANDINSKY

Chronique Artistique "LE CENTAURE",
paraissant chaque mois d'octobre à juillet
10 NUMÉROS PAR SAISON — ABONNEMENT 30 FR.

Etranger 10 Belgas

XL



**ensembles
tableaux**

30, rue saucy

verviers



**nouvelle collection d'été
à partir du 27 mai**